GASTON CRÉMIEUX

ŒUVRES POSTHUMES

GASTON CRÉMIEUX

ŒUVRES POSTHUMES

PRÉCÉDÉES D'UNE

LETTRE DE VICTOR HUGO

ET D'UNE NOTICE

PAR A. NAQUET, DÉPUTÉ

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886

Tous droits réservés.

LIBRARY
OCT
26
1982
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2211
C56A6
1886

A MADAME VEUVE GASTON CRÉMIEUX.

Paris, 22 mars 1879.

MADAME,

Un poète rare, un écrivain distingué, un père aimant ses enfants, un mari adorant sa femme, tel était l'homme qui vous a été enlevé!...

Je m'arrête ici : il y a un procès que l'avenir jugera. Ce livre en commence un autre : l'affaire de l'auteur avec la postérité ; c'est vous, Madame, qui l'aurez ouverte.

En publiant ces nobles pages, vous nous mettez tous à même de juger, en dehors de toute commotion politique, et à quelque point de vue

qu'on soit et qu'on reste placé, quel généreux esprit, quel bon et grand cœur c'était que ce Gaston Crémieux, dont vous portez si noblement le deuil ; le public aimera avec vous ce talent fin et fier, et, j'y insiste, en laissant de côté toute passion politique, saura mesurer la grandeur du succès à la grandeur du malheur.

Agréez, Madame, l'hommage de mon respect.

VICTOR HUGO.

NOTICE

Raconter Gaston Crémieux, c'est raconter la vie d'un enfant du peuple, d'un poète et d'un républicain. Cela est si vrai, cette trilogie se dégage si bien de l'existence de Gaston Crémieux, que nous nous contenterons de dire cette existence pour exprimer à la fois tout ce qu'il avait en lui de douceur, d'austérité, de mélancolie et de grandeur comme enfant du peuple, comme poète et comme républicain.

Gaston Crémieux naquit à Nîmes en 1838. Grâce à un de ses oncles qui avait remarqué sa vive intelligence et auquel il avait confié son goût pour le barreau, il put faire ses études au collège de sa ville natale; mais il les fit avec cette hâte que s'imposent généralement les jeunes gens nés dans la classe la plus nombreuse et la plus pauvre de la société. Libéré du collège, il vint étudier le

droit à Paris. Condamné à copier des rôles d'huissier pour s'acheter des livres, n'ayant qu'une pension de cinquante francs par mois pour faire face aux premières nécessités de la vie, il apprit rapidement à souffrir et à lutter.

Avocat, il revint à Nîmes et ne tarda pas à se faire consacrer par des succès éclatants. Gaston Crémieux avait une de ces paroles chaudes, colorées, que l'on n'oublie plus quand on les a entendues une fois.

Il ne se contenta pas de la légitime popularité qu'il venait de se créer en abordant si vaillamment les luttes du barreau : il se livra, à Nîmes, au petit journalisme littéraire, fonda un cénacle de jeunes écrivains et publia des articles débordant de grâce, de bon goût et de jovialité.

Vers l'année 1862, il se fixe à Marseille et ne tarde pas à y épouser une charmante jeune fille qui lui apporte toutes les douces émotions de la famille et de l'amour. Il prend part au grand réveil de l'idée démocratique, s'occupe de l'organisation des chambres syndicales et des sociétés coopératives, collabore à l'œuvre de la ligue de l'enseignement, fréquente les loges maçonniques et met partout sa magnifique éloquence au service de la Révolution. Le choléra survient à Marseille : il le combat comme il combattait l'Empire, il soigne

les malades, il leur distribue des secours au nom des comités créés à cet effet, il parcourt nuit et jour les vieux quartiers de la ville, et il finit par tomber sur un lit, victime d'un inépuisable dévouement.

Une élection au conseil général va avoir lieu à la Ciotat. La démocratie des Bouches-du-Rhône pense à Gaston Crémieux, elle l'oppose au candidat officiel. Gaston Crémieux n'ignore pas qu'il sera battu, grâce aux ténébreuses influences de son adversaire, mais qu'importe? Il sent qu'il est plus qu'un homme, qu'il est un drapeau, et il se laisse orgueilleusement déchirer par le vent. Il est battu ; mais, il a fait son devoir. Cela lui suffit.

La grande période démocratique s'ouvre. M. Gambetta vient de se révéler. Gaston Crémieux se fait à Marseille l'ardent propagateur de la candidature du nouveau tribun.

La guerre est déclarée. Gaston Crémieux, exalté par les grands souvenirs de notre histoire, e doute pas un instant de la patrie et de la liberté ; mais il ne croit le salut possible que par la Révolution. Pénétré de cette idée, il se met à la tête de quelques républicains décidés, s'empare de l'hôtel de ville de Marseille et y proclame la République, un mois avant le 4 septembre. Le

mouvement échoue. Gaston Crémieux est arrêté avec ses compagnons. Il comparaît devant un conseil de guerre et il est condamné à deux ans de prison. Le 4 septembre le délivre. Il prend part à l'organisation de la ligue du Midi, continue sa collaboration à la presse radicale, se dévoue à tout ce qui contient en germe la Révolution.

Les événements se précipitent. La paix est signée. La Commune est proclamée à Paris; mais Marseille garde l'expectative. Le gouvernement donne à M. Cosnier, préfet des Bouches-du-Rhône, l'ordre imprudent d'organiser une manifestation de la garde nationale en faveur de Versailles. Cette manifestation a lieu, mais elle en provoque une autre. On parcourt les rues en criant : Vive Paris! On se dirige du côté de la préfecture, on s'en empare et on proclame la Commune. Gaston Crémieux est acclamé président du nouveau gouvernement insurrectionnel. Il accepte ce périlleux honneur.

Que fait-il pendant cette période tumultueuse? Il s'efforce de concilier les pouvoirs publics; il empêche les actes de violence; il couvre de sa poitrine les prisonniers de la Commune; il croit à la fraternité, au droit, à la patrie, et il adresse des appels à l'armée campée à Aubagne, sous les ordres de M. le général Espivent de la Villeboisnet.

Un soir, Gaston Crémieux est enlevé, au moment où il se rendait à la loge maçonnique, par quelques amis qui ne veulent pas le voir se compromettre davantage. Le lendemain il leur échappe, se présente devant ses collègues de la Commune et leur dit : — Si vous me croyez capable d'avoir indignement déserté mon poste, vous pouvez me fusiller ; je suis prêt.

L'armée entre dans les rues de Marseille. Gaston Crémieux use de tous les moyens de conciliation ; mais il ne peut pas, hélas ! empêcher le sang de couler. La Commune est vaincue. Gaston Crémieux se réfugie au cimetière israélite. Il est arrêté, il passe devant un conseil de guerre, il accepte toute la responsabilité de ses actes, il se défend avec une héroïque dignité, il est condamné à mort, et il est exécuté après une épouvantable agonie de sept mois.

On peut dire de Gaston Crémieux que toute sa vie est dans sa mort. Cette mort a été celle d'un soldat qui expire dans les plis de son drapeau.

M. Clovis Hugues, ce jeune et populaire poète qui vécut à côté de Gaston Crémieux les premières semaines des quatre longues années de prison auxquelles il avait été condamné pour un délit de presse à l'âge de dix-neuf ans, a bien voulu nous

communiquer un document qui relate tous les détails de l'exécution de Gaston Crémieux et qui lui a été communiqué à lui-même par un témoin de cette exécution. Voici ce document dans sa tragique simplicité :

« Le plus profond secret avait été gardé sur l'exécution de Gaston Crémieux. Les troupes avaient été prévenues, dès la veille au soir, de se tenir prêtes à prendre les armes. L'escorte, composée d'un maréchal des logis, d'un brigadier et de dix gendarmes, ne fut commandée qu'à une heure assez avancée de la nuit. Quand elle arriva au greffe de la prison Saint-Pierre, le maréchal des logis exhiba au gardien chef l'ordre dont il était porteur. Celui-ci parut fort contrarié de n'avoir pas été averti plus tôt. M. le directeur fut appelé immédiatement : il prit à son tour connaissance de l'ordre. Quelques minutes après, Gaston Crémieux était entre les mains des gendarmes. Il prit place au milieu de l'escorte dans un fourgon du chemin de fer qui se dirigea sur le fort Saint-Nicolas. Les gendarmes avaient reçu l'ordre de le bâillonner, dans le cas où il aurait poussé des cris. Il s'entretenait paisiblement avec eux, croyant avoir été l'objet d'une commutation de peine. Il racontait qu'il avait vu sa femme la veille ou l'avant-veille, à son retour de Paris, et qu'elle

lui avait dit ces seuls mots : Sauvé deux fois! c'est-à-dire de la mort et de la déportation. Il attribuait le succès des démarches de son épouse à l'influence d'Adolphe Crémieux, ancien membre du gouvernement de la Défense nationale. Il croyait qu'on allait le transférer à Paris. Il demanda même si quelqu'un de l'escorte actuelle était chargé de le conduire à destination et s'il lui serait permis de s'acheter quelques petites choses pour les besoins de son voyage. Le maréchal des logis lui répondit affirmativement. Crémieux le remercia. Il était défendu de l'informer de sa situation.

« En arrivant au fort Saint-Nicolas, il fut introduit dans le poste des gardiens qui le firent déshabiller jusqu'à la ceinture pour voir s'il n'avait pas sur lui des objets pouvant faire opposition aux balles. Cette formalité remplie, on lui ordonna de s'habiller, ce qu'il fit sans proférer une seule parole.

« Il fut ensuite conduit dans une petite chambre, à côté du greffe. Dans cette chambre se trouvaient une table, deux chaises et un lit militaire en fer. La nuit était froide. Du feu avait été allumé. A peine était-il installé dans cette pièce, que le principal, ou le greffier, entra, tenant un papier roulé sous son bras gauche : la sentence. Crémieux le

salua et lui demanda s'il pouvait lui dire où il allait être conduit. — Vous allez être exécuté, lui dit celui-ci. — Il faut avouer que vous m'annonçez ça d'une drôle de manière, lui répondit le condamné. On lui fit alors la lecture de la sentence. Il écouta cette lecture avec calme et résignation; mais, au passage où il était question d'embauchage, il se redressa et prit une attitude énergique. Il demanda quel genre d'exécution on allait lui faire subir. Quand on lui apprit qu'il serait fusillé, il répondit : — Tant mieux ! je le préfère ainsi.

« Il manifesta le désir de voir sa famille. On lui répondit que cette consolation lui serait refusée. Alors il courba tristement la tête. — Et cependant j'avais besoin de voir quelqu'un? ajouta-t-il. — Il y a le rabbin qui est venu pour vous assister : si vous désirez conférer avec lui, on le fera entrer. — Faites-le entrer, dit Crémieux.

« M. Vidal était à la porte : il entra, la main droite sur son visage, comme pour cacher ses larmes. Crémieux fit un pas en arrière, leva la main droite et dit au rabbin : — Quoi ! vous venez ici pour m'encourager, et vous pleurez ! Le rabbin s'assit sur une chaise, au bout de la table. Crémieux prit place à côté de lui et demanda une plume, de l'encre et du papier. On s'empressa de se rendre à son désir. On lui apporta, en

outre du café, une petite bouteille d'eau-de-vie et une carafe d'eau. Il écrivit près d'une heure et demie, remit son travail au rabbin avec quelques observations verbales pour sa famille. Il l'entretint longuement d'une pièce qu'il regrettait de ne pas avoir terminée et il lui indiqua de quelle façon devait être terminée cette œuvre dramatique. Il lui désigna plus particulièrement trois écrivains qui pouvaient mener cette œuvre à bonne fin. Dans cette pièce il était question de la Révolution, de Robespierre, de Saint-Just.

« Pendant qu'il écrivait, il paraissait très altéré : il buvait souvent de l'eau-de-vie mêlée avec de l'eau. Il demanda au rabbin s'il n'avait pas quelque bonne lecture à lui faire faire. Le rabbin ouvrit un livre et lui indiqua du doigt où il devait commencer. Crémieux parcourut deux pages de ce livre et les baisa successivement à la fin de la lecture. Le rabbin l'embrassa. — Oh ! je crois à une autre vie, dit-il. Puis il se leva et se promena dans la salle avec les deux hommes qui lui tenaient compagnie. Il leur parla des événements. Il leur rappela sa fuite vers le cimetière israélite ; il regrettait de ne pas avoir écouté ceux de ses amis qui lui avaient conseillé d'aller se cacher dans les environs de Saint-Loup ; il regrettait aussi d'avoir été jugé par des adversaires. — Enfin ! j'aurai

vécu trente-trois ans, disait-il. Mais dans quel gâchis nous sommes tombés! Il ne faut pas trop regretter de mourir. Et dire que j'ai tant fait pour renverser l'Empire! On aurait pu me réserver une autre récompense. Hélas! tout ce qui se passe n'est que le prélude d'une restauration monarchique.

« Le rabbin lui dit : — Je n'ai jamais vu un homme aussi courageux que vous en présence de la mort; on parlera de vous comme d'un héros. — Bah! répondit-il, on parlera un peu de moi, ce soir, dans les cafés; mais demain on n'y pensera plus. Je pense, ajoutait-il, à cette pauvre femme qui a été si tristement trompée par les hommes de Versailles. Quand elle va apprendre cette nouvelle! Il faudra maintenant qu'elle ne vive plus que pour nos enfants.

« Il demanda ensuite des nouvelles des condamnés de Versailles. Ayant appris que Rossel, Bourgeois et Ferré étaient morts avec beaucoup de courage, il demanda : — Combien sont-ils pour me fusiller? Douze? quinze? vingt? — Douze, lui fut-il répondu. — Alors on va me flanquer douze balles dans la peau comme à un chien? Il est vrai que, pendant ce temps-là, Bazaine... C'est égal, je vais montrer à ces messieurs comment les républicains savent mourir.

« Il monta deux fois sur une chaise pour se chauffer les pieds, le feu ayant été allumé sur un potager, à un mètre au-dessus du parquet. — Je tiens à me chauffer, disait-il, pour ne pas avoir l'air de trembler de peur. Puis il s'informa s'il lui serait permis de parler « à ces messieurs ». — Je ne voudrais pas, dit-il, que l'on me fît mettre à genoux, ni qu'on m'attachât, ni qu'on me bandât les yeux. Je voudrais mourir debout, comme j'ai vécu. On l'encouragea à faire cette demande.

« Il se coucha sur le lit, ferma les paupières et prit quelques instants de repos. Quand il entendit, une demi-heure après, le mouvement des troupes dans la cour, il se releva et demanda si ce n'était pas le moment. — Non, lui fut-il répondu, ce sont les troupes qui se préparent à aller manœuvrer. Alors il se recoucha.

« Le moment du départ arriva quelques instants après.

« A la vue des troupes, Gaston Crémieux se découvrit et garda sa casquette à la main jusqu'à ce qu'il lui fallut remonter dans la voiture qui était restée au bas-fort. Les troupes étaient formées en carré sur le Pharo. Aussitôt que la voiture parut, les clairons sonnèrent et les tambours battirent au champ. La voiture se dirigea vers la butte du

Pharo où elle s'arrêta. Crémieux descendit et, se tournant vers quelques officiers qui se trouvaient près du peloton d'exécution, il demanda à parler au chef chargé de présider à son exécution. Voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, il demanda si ce n'était pas M. de Villeneuve, chef de bataillon des chasseurs à pied, qui était chargé de cette mission. On lui répondit négativement. — Et si j'avais pourtant à parler à quelqu'un? dit-il. Il me semble qu'à cette heure suprême on ne devrait pas me refuser cette faveur. Alors, M. Peloux, attaché au conseil de guerre comme greffier, lui désigna un capitaine de place, vieillard aux cheveux blancs, qui se tenait un peu en arrière. Crémieux, s'adressant à ce dernier, lui dit : — Je voudrais mourir debout, comme j'ai vécu, sans être attaché et sans avoir les yeux bandés. M. Peloux appuya du geste cette demande. Le vieux capitaine y répondit par un signe de tête affirmatif. La sentence fut lue une deuxième fois. Gaston Crémieux remercia, se porta à la droite du peloton d'exécution et dit aux douze soldats chargés de le fusiller : — Mes amis, j'ai une recommandation à vous faire. Comme il est probable que mon corps sera rendu à ma famille après l'exécution, je vous prie de ne pas me défigurer. Visez droit au cœur. Je vous montrerai ma

poitrine. Ayez du courage comme j'en ai. — Oh ! nous en aurons, lui fut-il répondu.

« Après cette allocution échangée avec beaucoup de fermeté et de sang-froid, Gaston Crémieux fut se placer à six ou sept pas en avant du peloton d'exécution. Il quitta successivement sa casquette, son cache-nez, son pardessus, son gilet, et remit ces divers objets, avec une grâce héroïque, au rabbin qui se tenait à sa droite. Puis il se plaça carrément devant le peloton, les jambes écartées, la main gauche appuyée sur son cœur, la main droite élevée, et il dit ; — Attention ! En joue ! Les armes s'abaissaient ; l'officier qui commandait le peloton s'avança d'un pas, comme pour dire : — Attendez mon commandement ! Mais Gaston Crémieux commanda : Feu ! Le sabre de l'officier s'abaissa, la décharge, une décharge un peu déchirée, comme on dit militairement, se fit entendre. — Vive la Républi... et Gaston Crémieux tomba à la renverse, un peu incliné sur le côté droit. Il rebondit presque immédiatement sur l'épaule gauche, il eut quelques légères contorsions, les yeux tournèrent dans leur orbite. On fit avancer le sous-officier chargé de donner le coup de grâce ; mais le médecin, ayant tâté le pouls, déclara que c'était fini. Une balle avait traversé le poignet

gauche de Gaston Crémieux, au moment où il le tenait appuyé sur sa poitrine.

« Le défilé des troupes commença presque aussitôt. Pendant ce défilé, au moment où la droite croisait la queue de la colonne, un officier demanda à l'un de ses collègues si Gaston Crémieux avait été courageux. — Beaucoup, lui dit celui-ci. — Allons, tant mieux, ajouta l'autre. »

Ce récit, fait par un homme qui n'a pas quitté Gaston Crémieux une seule minute depuis la prison jusqu'au lieu de l'exécution, est plus éloquent que tout ce qui pourra être écrit sur ce douloureux sujet. Mais ce qui est plus éloquent encore, ce qui nous arrachera toujours des larmes de sang, c'est la dernière lettre que Gaston Crémieux a écrite avant de mourir. Cette lettre a été révélée par M. Clovis Hugues dans une des conférences qu'il a consacrées à Gaston Crémieux. La voici, telle que l'histoire aura désormais à la recueillir :

« Ma chère Noémi,

« Je quitte la vie, ne regrettant que toi, mes chers, mes beaux enfants, nos parents si dévoués, ma vieille mère, mon vieux père. Toutes les douceurs de l'existence, je les ai goûtées avec toi : je te lègue tous les malheurs.

« Je connais ton grand cœur : je crains qu'il ne résiste à cet horrible coup. Il faut pourtant que tu vives pour nos enfants qui deviendraient orphelins. Sois ferme. On te dira que je suis mort avec courage. En vivant, imite-moi.

« Je ne te parle pas de ce que tu auras à apprendre à nos enfants. Les temps changeront. L'histoire de notre malheureuse cité réhabilitera ma mémoire. Leur nom, qui est le mien, le nom d'un honnête homme, sera aimé et respecté en eux.

« Console ma vieille mère et mon vieux père. Quelle triste vieillesse va leur préparer mon malheur !

« Je te laisse ma mémoire ; mon dernier baiser est pour toi.

« On te remettra l'œuvre que j'ai laissée, hélas ! inachevée et dont la dernière page est tachée de sang. Depuis huit jours une voix secrète m'avertissait de la terminer. Je travaillais sans relâche. Mais la mort a été plus prompte que ma plume..

« Je t'assure que je suis calme : je ne crois pas que tout soit fini là. Je te reverrai, amie de mon âme, amour de ma vie, loin de cette terre. Je pars d'ici avec cette espérance. Adieu à vous tous, adieu à toi.

« Celui qui meurt en t'aimant,

« Gaston Crémieux.

« Ma chère Noémi,

« Cette nuit j'ai terminé un acte que je voulais te lire. Hélas ! tu le liras sans moi. Ici, en face de la mort, en présence de notre bon rabbin, M. Vidal, j'ai recopié

à la hâte le brouillon que j'avais écrit. Il restera un tableau de la Convention et quelques vers de l'épilogue. Mais telle qu'elle est cette œuvre est faite. C'est mon patrimoine, le travail de ma captivité. Je te le lègue. Pardonne-moi. La vie était heureuse. Ma mort va assombrir ta jeune existence. C'est toi que je plains en moi. Mais, pas de désespoir. Songe à nos enfants.

« J'embrasse de tout mon cœur ta chère mère, ton père excellent, Léopold, Amélie, leurs enfants, j'embrasse Frédéric et je pardonne à X.

« La mort, je te l'avoue, me surprend. J'avais de si douces espérances ! Elles s'envolent et la réalité brutale me saisit, pourtant je me suis préparé à mourir. Je meurs ferme. Je t'aime : garde mon honneur et défends-le. Nous avons été confiants : on nous a trompés. Nous avons été bons : nous sommes victimes. Je ne regrette pas le monde. Je meurs pour mes idées. Mais je suis malheureux des souffrances que je te cause.

« Nous avons fait un triste rêve. Je meurs en pensant à toi.

« Ton Gaston.

. . . . . .

. . . . . .

« Je te quitte encore. Il est cinq heures. Encore deux heures à vivre.

« Ton Gaston. »

Cette lettre était accompagnée des quelques

lignes suivantes que Gaston Crémieux laissait à son fils Albert :

« Mon fils Albert,

« Te voilà maintenant chef de famille. Entoure ta mère de prévenances et d'amour. Elle a bien souffert. Console-la. Instruis-toi, imite mon honnêteté, mais sois plus prudent que ton père. Je meurs en t'envoyant mes caresses. Sois toujours le meilleur ami de ton jeune frère et de ta sœur. Votre père vous aurait bien aimés : aimez bien votre père.

« Gaston Crémieux. »

On le voit, il est question dans la dernière lettre de Crémieux d'un drame inachevé qui le préoccupait. Madame Gaston Crémieux n'a pas cru devoir laisser cette œuvre endormie : elle la publie aujourd'hui. Elle a raison. Gaston Crémieux avait mis dans ce drame écrit sous les verrous toute sa pensée, toute sa tristesse, tout son amour de la Révolution. Le publier, c'est ressusciter un peu Gaston Crémieux.

M. Clovis Hugues a dû achever le drame de son infortuné ami. Gaston Crémieux avait laissé un canevas de son œuvre : M. Clovis Hugues a suivi ce canevas aussi religieusement que possible. Il a écrit tout le deuxième tableau du cinquième acte :

l'Hôtel de Ville; il a fait précéder la tirade d'Éléonore à madame Tallien de la scène des mégères qui manquait au prologue; il a ajouté au quatrième acte les six premiers vers de la première scène. Mais il s'est surtout appliqué à ne pas défigurer la pensée de Gaston Crémieux, au moins en ce qui concerne la généralité du plan. M. Clovis Hugues s'est aussi chargé du soin pieux de recueillir et de grouper les œuvres de Gaston Crémieux.

Nous avons cru devoir dire cela en terminant cette notice. L'œuvre posthume de Gaston Crémieux est l'œuvre d'un esprit ferme, d'un cœur généreux. Elle nous le montre avec ses rêveries de poète et de jeune homme, avec ses enthousiasmes révolutionnaires, avec ses douleurs de vaincu. On pourra penser ce que l'on voudra de ce livre, mais on plaindra certainement celui qui l'a écrit, pour peu qu'on se représente les trois petits enfants de Gaston Crémieux le feuilletant sur les genoux de leur mère, à l'heure où le soir tombe et où le vent berce tristement les cyprès sur le sommeil des martyrs.

A. Naquet.

IMPRESSIONS

D'UN

CONDAMNÉ A MORT

L'homme est un apprenti; la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît avant d'avoir souffert.

A. DE MUSSET (*Les Nuits*).

Les vaincus n'ont pas d'histoire.

MARC-DUFRAISSE

28 juin 1871.

Ce matin, nous n'avons fait à l'audience qu'une courte apparition. A peine étions-nous assis, le président nous a répété automatiquement la question qu'il nous avait adressée la veille; il nous a demandé si nous n'avions rien à ajouter à notre défense. Il s'agissait pour lui de couvrir une nullité de forme. Nous nous sommes bien gardés de répondre, le laissant libre d'interpréter notre silence à sa guise. La clôture des débats a donc été prononcée en réalité pour la seconde fois.

Alors de Pleuc, avocat de Ducoin, s'est levé et il a déposé, au nom de M. Rouvière, défenseur de Bouchet, des conclusions qui avaient été déjà lues à une précédente audience.

La maladresse était commise, avant que nous eussions pu l'empêcher.

Le conseil est entré dans la salle des délibérations, et nous avons été reconduits dans notre prison.

Bientôt après, on nous avertit que nous allons être transférés au fort Saint-Nicolas; nous faisons nos préparatifs en toute hâte; Bouchet, Ducoin, Breton, dans la certitude de leur acquittement, renvoient à leurs familles

des paquets de linge et de vêtements et ne gardent que le nécessaire.

Nous voici rangés sur deux lignes dans le vestibule du palais de justice qui donne sur la rue Fortia. Les gendarmes nous mettent les menottes; on attache ma main droite à la gauche d'Etienne; mais la chaîne ne nous serre pas.

Nous prenons place avec Pélissier et Ducoin, Duclos, Novi, Nastorg et Bouchet, dans un des omnibus réquisitionnés au grand Hôtel du Louvre et de la Paix, qui a déjà servi à notre transfert du fort Saint-Nicolas au palais de justice. Deux compagnies de chasseurs nous accompagnent.

Il est neuf heures; la matinée est splendide. Dans la rue Fortia et dans la rue Grignan, au seuil des portes et des magasins, aux fenêtres des maisons, nous apercevons des visages attristés où la sympathie a plus de place que la curiosité banale. Quelques femmes pleurent sur notre passage; ceux qui nous connaissent nous désignent et semblent prononcer notre nom. Des enfants courent insouciants, en tête de notre cortège. Je pense à mes trois êtres chéris, à ma jeune femme, et des larmes coulent de mes yeux. Un prêtre, dit-on, nous suit. A notre droite marche un jeune lieutenant, blond, svelte, plus ennuyé qu'impressionné; son attitude est digne.

Nous approchons du boulevard de la Corderie. Je lis nonchalamment une enseigne inachevée, aux lettres noires, sur une muraille blanche : Fonderie de la Corderie. Puisse-t-elle prospérer ! A ce moment, la brise marine dilate et rafraîchit nos poumons.

Voilà six jours que nous n'avons respiré l'air libre, et cette vague senteur caresse notre imagination et nos

sens alourdis. Au large, le château d'If où tant d'autres gémissent. Plus loin, l'espace immense, l'horizon bleu. Encore quelques instants, et cette vision de la liberté aura disparu, et je ne verrai plus que la voûte humide et sombre de notre casemate.

Duclos remarque que le mur d'enceinte du fort n'est élevé que de quatre mètres tout au plus au-dessus du roc taillé en plate-forme près de la caserne Saint-Victor, et que cette plate-forme n'est pas gardée.

Les voitures gravissent paisiblement le chemin escarpé qui ceinture le glacis du donjon du côté d'Endoume et des Catalans. Le pont-levis est abaissé, et pour la troisième fois le fort Saint-Nicolas nous ressaisit.

Étienne rajuste en toute hâte la chaîne des menottes que chemin faisant, nous avions sans plus de façon mise dans nos poches, sous le regard bienveillant du brave brigadier qui, pendant tout le cours du procès, m'a constamment taillé mon crayon avec une patience infatigable. Cet homme nous plaint ; il ne peut s'habituer à nous considérer comme des malfaiteurs ; il comprend que ma main fait trop d'honneur à ses menottes. Que ne nous épargnerait-il pas, s'il était le maître !

Brigadier, vous avez raison.

On nous conduit enfin dans la demi-lune où l'on descend par un étroit escalier qui relie le chemin de ronde au bastion qui domine la caserne Saint-Victor ; on ferme la porte sur nous.

On éprouve un saisissement douloureux à entrer dans un nouveau cachot, comme à quitter celui où l'on a vécu, ne fût-ce que quelques heures.

La merveilleuse élasticité de la nature humaine réagit vivement contre cette première impression.

Bientôt on se secoue, on s'oriente, on se case à sa guise, au gré de ses habitudes et de ses sympathies, les uns cherchant l'ombre, d'autres la lumière; puis, l'installation finie, on se remet au rêve, au sommeil, au travail interrompus; on s'arrange le plus commodément possible pour vivre, en attendant ce qu'on espère; comme un mendiant turc endormi qu'un passant a heurté du pied et qui, après avoir maudit le chien de chrétien et grommelé entre ses dents, reprend son somme.

Jetez un homme au fond d'un gouffre, ôtez-lui l'espoir d'en sortir; encore tout meurtri de sa chute, il cherchera ses aises, un lit pour le repos de son corps et de ses pensées. Encore, pensera-t-il peu. En prison, la grande affaire est de savoir où et comment on dormira. C'est là surtout que le sommeil apporte l'oubli des maux. Neuf fois sur dix, on rêve qu'on est libre. Aussi chacun de nous se met à l'œuvre et en quelques minutes la prison se transforme; chacun a déjà marqué sa place en l'occupant.

Notre cachot, appelé demi-lune, taillé dans le roc, ressemble, comme son nom l'indique, à un tunnel, haut de quatre mètres, de treize mètres de long sur six mètres de large. Il est faiblement éclairé par une fenêtre grillée, donnant sur l'escalier, et par deux lucarnes rondes percées dans la voûte donnant sur la terrasse, où elles sont recouvertes d'un chapiteau en bois noir : comme si l'on voulait que la lumière ne nous arrivât pas directement du ciel.

Nous sommes bien restés un quart d'heure avant d'y voir goutte.

A droite, le long de la muraille, court un énorme lit de camp dont l'entablement est bâti dans le roc.

Les seize matelas, serrés les uns contre les autres, y sont à l'étroit. Mais on sait que le verdict en délibération éclaircira les rangs.

Hermet et Genetiaux seront certainement acquittés. Le commissaire du gouvernement a abandonné l'accusation à leur égard.

On croit à l'acquittement de Ducoin, de Sorbier, de Breton, sans aucun doute, et peut-être de Matheron.

Bouchet pourrait aussi ne pas être condamné ; il s'est défendu très habilement ; il a profité de tous les incidents d'audience.

En attendant, les conjectures vont leur train, et comme la casemate est vaste, on va et vient par groupes animés. Matheron, qui a dessiné mon portrait, réclame quelques vers pour le sien. On me prête un crayon et j'improvise sur le mur un acrostiche plusieurs fois interrompu : je me hâte de le terminer, sentant bien que ma liberté d'esprit serait de peu de durée, tout autant que la détention du dessinateur. Il faut en finir ! comme disent nos adversaires politiques. Les deux derniers vers arriveront péniblement. Enfin, grâce à la collaboration de Breton, l'acrostiche est terminé, et Matheron le recopie avec une satisfaction visible. Le voici :

M atheron, commandant de la garde civique,
A la garde civique a dû tous ses malheurs;
T out ce que sa nature avait de pacifique,
H umeur fraîche, cœur d'or, crayon philosophique,
E st voilé par ce spectre aux sinistres couleurs.
R ivé par l'injustice à cette ombre baroque,
O n voit que notre ami, pour finir ses douleurs,
N 'avait que son crayon, et d'un trait il la croque.

Pendant que nous rimons, le conseil de guerre délibère

en déjeunant et distribue nos condamnations sans perdre une bouchée.

Midi sonne, — notre dîner n'arrive pas, — nous avons faim. — Nos familles sont-elles averties de notre transfèrement ?

Singulière journée toute pleine de surprises et d'inquiétudes, de tristesse et de joie immodérée ! — On passe sans transition de l'abattement à une gaieté folle. J'observe un instant mes compagnons. Pélissier dort; il a élevé le sommeil à la hauteur d'une institution et prétend avoir trouvé le moyen de dormir à volonté. Étienne fume à côté de Breton, qui fume aussi de l'air d'un homme certain de coucher dans son lit. Il trouve tout au plus la délibération du conseil un peu longue; mais il consent à prendre patience.

Ducoin, Éberard se promènent à grands pas. Ils sont anxieux, mais ils espèrent.

Bouchet et Matheron sont d'une gaieté folle. Ce qui est très rare chez Bouchet est très commun chez Matheron. Matheron rit par caractère, par tempérament; nature franche, âme d'artiste; sa joie déride les fronts les plus soucieux. Il ignore ce qui sera décidé de lui sans pouvoir se résoudre à s'en inquiéter. Le rire de Bouchet est forcé; il ne sait pas rire, sa joie éclate triomphante, mais il essaye de la contenir.

Duclos, Chachuat, Novi discutent très haut sans pouvoir ni vouloir se comprendre : ce qui les amène à se fâcher souvent.

Sorbier dévore ou plutôt dépouille les journaux et se livre par moments à des commentaires enthousiastes. Il croit à son acquittement; mais comme il a déjà recueilli une condamnation pour délit de presse à deux ans de

prison, cet espoir serait-il une certitude qu'il ne changerait en rien son humeur.

Enfin, on nous annonce l'heure de la promenade et du dîner. On nous conduit sur le chemin de ronde et nous mangeons par groupes, sous un soleil caniculaire, entre deux haies de chasseurs, la baïonnette au fusil. Nous nous plaignons de cette récréation transformée en torture; mais nos surveillants n'y peuvent rien.

Quand nous pouvons à la dérobée nous tenir debout sur les assises du glacis, nous jetons un regard sur la colline et l'église de Notre-Dame de la Garde, sur la colline Bonaparte, sur un coin de ce Marseille que nous aimons tant, où nous avons vécu au milieu des nôtres, heureux, considérés, actifs, dévoués à notre cause. — Hélas! dans quel abîme allons-nous être précipités!

Est-ce par notre faute?

Montaigne dit : Que sais-je?

Et je me souviens d'un vieux vers latin qu'un poète du XIIIe siècle ne croyait pas avoir écrit pour nous :

Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

Mais est-il digne de mettre à profit les périls des autres pour devenir habile?

Laurier dit : Oui; je dis : Non!

Ainsi ont passé, ainsi ont agi les Delpech, les Rouvier, et leur maître à tous : Laurier le pleutre.

Piètres personnages dont le temps est venu! Voilà déjà plusieurs heures que nous rôdons dans notre casemate; on a chanté, on a soupé; on s'est égayé à froid; on a discuté sur les chances du jugement.

Depuis la veille, je me suis imaginé que le conseil de guerre pencherait pour l'indulgence et que je serais

condamné à... cinq ans de détention, et cela m'effraye !

Tout à coup, la porte s'ouvre, un bruit de pas remplit l'escalier, on apporte une table, deux chaises, une bougie dans un chandelier plaqué en argent : le tout pour le prononcé de notre sentence.

Cette faible lumière dans notre prison sombre produit un effet lugubre.

Le commissaire du gouvernement entre et reste près de la porte. M. Peloux, le greffier, se place devant la table; nous nous rangeons tout autour, en deux cercles. Je me trouve placé en face du greffier, en pleine lumière. D'une voix rendue assurée, il lit :

« Crémieux, reconnu coupable... d'embauchage (je comprends le reste), condamné à mort... »

Un trait rapide me traverse le cœur, mais j'attache, sans parler, ni trembler, un regard dédaigneux sur le commissaire du gouvernement, qui tient ses yeux baissés ; je n'éprouve ni douleur, ni crainte. Il me semble qu'on vient de me lancer une insulte ; si j'ai fait un geste, j'ai dû hausser les épaules ; je plains mes juges.

Pélissier a continué de rouler sa cigarette; Étienne, la main appuyée contre le mur, n'a pas bougé.

Breton, qui attendait sa mise en liberté, s'entend condamner à la déportation ; il paraît avoir reçu un grand coup.

Quelques-uns font éclater leurs plaintes.

. . . . . .

. . . . . .

Sorbier, hors de lui, mais acquitté, lâche cette parole furieuse : « Comment ! ils ont condamné Breton ? *Nous « sommes tous coupables*, excepté lui ! Qu'on nous fusille « tous, mais qu'on acquitte Breton ! »

Je m'assieds et je prie mes amis de se calmer. Il est convenu avec M. Peloux que l'on viendra le lendemain recevoir notre pourvoi en révision.

Bouchet, Ducoin, Hermet, Genétiaux, Matheron, acquittés, nous embrassent à la hâte ; leurs familles les attendent, ils retournent dans la vie, ils seront heureux.

Ducoin, Matheron, Hermet pleurent en nous quittant.

La porte se referme, le verrou est tiré.

Un grand silence règne dans la casemate ; chacun se retire à l'écart ; je me couche ; je pense à ma femme, à mes enfants, à tous ceux que j'aime et qui, comme moi, ont la mort dans l'âme.

Je pleure silencieusement.

O nuit douloureuse entre toutes, nuit de fièvre, d'angoisses mortelles !

O mon Dieu, épargne à mes plus cruels ennemis de pareilles tortures !

Pendant cette nuit-là, toute mon existence a passé comme un rêve dans mon esprit tourmenté. Et à chaque instant, comme s'il se déroulait en moi la chaîne de ma vie, une figure angélique apparaissait et disparaissait tour à tour. Des paroles d'amour, de consolation, d'espérance retentissaient à mon oreille :

— Ne crains rien, je suis là, je veille. Ne suis-je pas ton ange gardien ?

J'ai mis la main sur mon cœur tout rempli d'elle, j'ai répété mille fois son nom, et bercé par cette douce image, vers le matin j'ai dormi.

29 juin.

Nous signons notre pourvoi en révision, nous déjeunons paisiblement en attendant l'heure des visites. En ce moment le fort Saint-Nicolas regorge de détenus politiques ; il n'y a qu'un parloir et deux jours de visite par semaine ; l'entretien de famille sera bien raccourci ; il durera quelques minutes à peine. Dure nécessité ! le temps est long, déjà quelques-uns d'entre nous ont été appelés ; enfin, mon tour arrive ; je hâte le pas, entre les quatre chasseurs qui m'accompagnent. J'entre enfin dans le parloir.

C'est ma Noémi que j'aperçois la première ! elle se lève ; nous nous regardons un instant avant de nous rapprocher ; nous nous sommes compris.—Du courage ! ne livrons pas notre douleur en spectacle ! Un ardent baiser a tout dit.

Mon père, maman, mes beaux-frères me font part des marques de sympathie dont je suis l'objet et que ma condamnation à éveillées dans toutes les classes de la population marseillaise. On ne croit pas à l'exécution ; on sait notre énergie, on partage notre douleur.

Noémi va partir pour Paris ; elle a déjà reçu un télégramme d'Adolphe Crémieux qui l'attend et qui espère me délivrer. Nous nous sommes à peine vus ; on nous

sépare : des temps meilleurs viendront. A bientôt, ma toute dévouée. Que Dieu t'accompagne !

Dimanche on m'amènera mes trois jeunes enfants.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Dimanche, 2 juillet.

. . . . . .

Aujourd'hui encore, nous recevons des visites. Les échos de la ville émue arrivent jusqu'à nous. On s'indigne des condamnations prononcées ; on ne croit pas à l'exécution. Pour nous, nous sommes convaincus que ceux qui ont eu le courage sans épithète de nous condamner de cette sorte, nous feront exécuter, s'ils le peuvent ; mais le pourront-ils ? Condamnés et juges sont pesés dans la même balance ; de quel côté penchera-t-elle ?

Noémi est arrivée à Paris, M. Adolphe Crémieux l'attendait à la gare. Elle est à Paris depuis cinq jours. Quel cœur ! Il l'a reçue paternellement, l'a consolée, lui a promis de la diriger dans ses démarches, de ne pas l'abandonner, enfin de me sauver.

Mais il me garde rancune, et, en attendant qu'il connaisse ma conduite, il ne veut pas me pardonner, dit-il. Nous verrons bien !

J'ai écrit à Me Albert Aicard une lettre où j'ai laissé déborder toutes mes douloureuses impressions et ma gratitude envers lui.

Au fond, je m'en veux de rendre malheureux un de mes confrères qui vivait si heureux, si tranquille, en père de famille, à l'abri des soucis et des préoccupations politiques.

Nous l'avons entraîné dans cette sphère ardente où nous vivons depuis deux ans.

Puisse-t-il en sortir le plus vite possible et retrouver

le calme et le repos d'esprit que nous lui avons enlevés !

Mauvaise nouvelle ! On a fait la nuit dernière soixante arrestations à la Belle de Mai. Le fort Saint-Nicolas regorge de détenus, les surveillants sont sur les dents. Ils se plaignent beaucoup plus haut que les prisonniers.

Voyons, monsieur Espivent, un bon mouvement ! Par pitié pour les geôliers, cessez d'emprisonner les républicains !

Grande nouvelle, grande joie sur toute la surface de la France ! Les légitimistes sont battus ; sur 114, 93 répucains sont élus ; l'horizon s'éclaircit.

Nous soupons en famille, tous ensemble ; nous chantons, nous lisons tout haut le discours de Gambetta aux paysans.

Voilà enfin une soirée joyeuse, après tant de tristes journées.

Sorbier nous quitte, on le transfère à la prison civile de Saint-Pierre. J'ai écrit à Noémi de faire pour moi la même demande. Réussirons-nous ? Nous quitterions cette casemate humide où nous sommes condamnés à perdre la vue et à gagner des rhumatismes, comme le pauvre Gustave Naquet. Reverrons-nous Sorbier ? Nous nous embrassons et nous pleurons ; séparation cruelle pour des hommes habitués à vivre ensemble, à se consoler mutuellement ! La communauté devient si étroite, qu'un départ semble un déchirement d'entrailles.

Noémi à Paris fait des merveilles. Elle émeut profondément tous ceux auprès de qui elle intercède. — Que de courage il lui faut pour lutter contre tant de préventions et de passions déchaînées contre nous, considérés

comme des hommes sanguinaires, des scélérats dignes de tous les supplices ! Tout d'abord mal reçue, elle parvient à force d'éloquence, à faire passer chez d'autres la conviction qui l'anime. M. Crémieux m'écrit qu'elle est admirable. Quelle puissance contient le cœur de la femme qui aime ! Elle sait ce qu'elle veut, elle le veut violemment, éperdument, passionnément ; rien ne la détourne du but ; il faut qu'elle sauve son mari. Elle le sauvera.

Le vendredi 7 juillet, à trois heures du matin, juste trois mois, heure par heure, après mon arrestation, comme nous dormions profondément dans notre demi-lune, qui n'était pas précisément une demi-lune de miel, on vint nous avertir, sans préambule, que les condamnés allaient être conduits à la prison de Saint-Pierre.

Voilà toute la casemate en émoi.

Nous avions d'ailleurs un quart d'heure pour nous lever, nous habiller et nous préparer.

Je fus saisi d'un accès de bile qui dura au moins dix-huit minutes ; j'étais dans la voiture cellulaire que je continuais à expectorer.

Que voilà bien le régime militaire ! Ses faveurs, quand il nous en gratifie par hasard, vous tombent sur la tête comme des bombes. Le militaire ne vous crie jamais gare. Il vous envoie de même façon ses aménités et sa mitraille.

On aurait pu nous avertir dès la veille que nous serions transportés dans une prison moins humide ; nous nous serions préparés à l'aise et nous aurions dormi d'un sommeil aisé.

Pas du tout, on nous bombarde rudement d'un

adoucissement de peine comme si l'on venait *ex abrupto* nous passer par les armes.

En trois temps et un mouvement !

Attention ! joue ! feu ! On vous pardonne.

Tous ces gens-là ont conservé, je ne sais comment, un cœur fossile qui palpite de temps en temps sous une couche alluvionnaire de discipline, de commandement et de brusquerie. En résumé, ils sont plus naïfs que méchants.

Il y eut, à cette nouvelle, parmi nos camarades et nous, un mouvement de surprise douloureuse.

Nous étions comme ces corps dont on arrache les membres un à un.

Tous se levèrent sur leur séant et nous regardions faire nos apprêts de voyage, comme si nous partions pour les antipodes et qu'ils ne dussent plus nous revoir.

A part les différences d'opinion réduites à de pures nuances, et celles de tempérament et d'éducation, la plus étroite fraternité n'avait pas cessé de dominer parmi nous, et la nombreuse compagnie nous préservait de tout ennui ; mais peu à peu les rangs s'éclaircissaient, et ceux qui demeuraient dans cette triste cave sentaient pénétrer en eux le froid de l'obscurité et de la solitude.

D'abord l'acquittement avait ouvert la porte à Bouchet, à Matheron, à Duclos ; les deux derniers m'étaient très sympathiques ; Hermet, qui m'était très dévoué, Genétiaux, étaient partis avec eux. Ce fut bien pire au départ de Sorbier, que nous ne pensions plus revoir, et pourtant nous le retrouvons à Saint-Pierre. Plusieurs d'entre nous pleuraient en l'embrassant ; il était excellent camarade, gai causeur, esprit subtil, enclin à l'enthousiasme, surtout homme bien élevé et de bonne compagnie ; ce

qui ne gâte rien, surtout en prison, où les natures violentes, surexcitées par le chagrin, tournent à la fureur ou à l'hypocondrie.

Enfin, nous partions à notre tour, et nous sentions bien que la douleur que nous éprouvions était partagée par nos camarades. Ainsi notre chambrée était coupée en deux : une partie s'en allait à Saint-Pierre attendre! quoi? On ne le sait que trop et pourtant on en doutera jusqu'à la dernière heure. L'autre retournera peut-être au château d'If, puisqu'il est dit qu'une prison, si remplie qu'elle soit, doit toujours finir par se vider. — Nous reverrons-nous jamais et surtout libres?

On se quitte, attristés, comme si l'on ne devait jamais plus se revoir.

Breton paraît consterné et fait semblant de se rendormir, il a peut-être peur de sa faiblesse, — esprit charmant qui vivait de causerie! — Lui reste-t-il quelqu'un avec qui converser et philosopher pendant les longues heures de la nuit?

Il s'était établi entre nous une fraternité de poète à poète qui nous rendait moins pénible la monotonie de la prison. Je lui prenais le bras, lui fumant et rêvant, et je lui récitais des vers dont il savourait avec délice les moindres beautés et dont il critiquait galamment les passages médiocres.

Il se tourne, m'embrasse, et retombe sur son lit comme une masse inerte.

Nous avons su plus tard que Breton craignait dès lors d'être reconduit au château d'If et qu'il ressentait une profonde horreur pour cette abominable prison politique où les prisonniers étaient rongés par la vermine, couchés sur une paille ou plutôt sur du fumier, buvant

de l'eau et respirant un air rare par une grille étroite ; on était quatre-vingts prisonniers dans une casemate qui pouvait à peine en contenir quarante.

Pauvre République ! comme on abuse de ton nom pour martyriser tes enfants les plus dévoués !

Mais eux ne s'y trompent point ! ils savent que les coups qu'ils reçoivent ne leur viennent pas de ta main.

Console-toi, ils t'aiment toujours dans leurs souffrances.

Cette fois on nous serre fortement les menottes, en nous rapprochant les deux mains l'une de l'autre. Au moindre mouvement, la chaîne de fer mord la chair.

On nous enferme dans la voiture cellulaire ; deux gendarmes et leurs carabines y montent avec nous ; l'un se place sur le siège près de la grille, l'autre près de la portière fermée.

Cette voiture, espèce de maringote carrée, peut contenir tout au plus huit personnes.

Chemin faisant, le gendarme avec qui j'échange quelques paroles, m'apprend qu'il a été transporté dans cet étroit espace jusqu'à dix-huit détenus à la fois.

Les malheureux sont alors entassés et s'assoient les uns sur les autres, par pile de trois hommes, le tout pour la plus grande gloire de la justice française !

La voiture avance avec une désolante lenteur, escortée par deux compagnies de soldats de ligne, en tout 250 hommes, six gendarmes et des menottes. On voit bien que nous sommes transférés par mesure de sûreté ! Et nous sommes bien en sûreté. Ce luxe de précautions est satisfaisant à une heure où l'on ne rencontre dans les rues de Marseille que des chats amoureux et des rats affairés.

Nous apercevons, par des regards obliques jetés par-dessus l'épaule du gendarme chargé de nous empêcher de voir et de respirer, les arbres du cours Bonaparte, plus tard les arbres de la rue de la Darse, plus tard enfin ceux du Prado que nous n'apercevons qu'un instant, au moment de nous engager dans le boulevard Bayle. Nous avons dû passer, sans nous en apercevoir, sur la place de la Préfecture! Que de souvenirs éveillés en nous!

Enfin, nous suivons le boulevard Sébastopol, où se trouve la place des exécutions : nous voilà bien entre le passé et l'avenir!

Enfin, nous entrons à Saint-Pierre.

Après les formalités d'usage au greffe, on nous dépouille de nos bijoux, de notre argent, des vêtements enfermés dans nos valises; mais cela se fait avec quelque pudeur; puis on nous conduit chacun dans notre cellule. — Les cellules des condamnés à mort! Ils m'envoient à une d'elles, où fut enfermé le fameux brigand Quaranta!

J'ai failli plaider pour lui.

Encore une navrante impression! La cellule!

Deux verrous, un en bas, l'autre en haut de la porte, une forte serrure au milieu, la ferment avec un grincement sinistre. Me voilà seul au petit jour!

J'examine mon logis!

Voûte et mur blanchis à la chaux avec une bande noire en bas.

Un catafalque en pierre : 4m50 de haut., 3 mètres de large sur 4 mètres de long.

Au midi, la porte étroite munie d'un vasistas et d'un œil taillé dans le bois, sorte d'argus le plus souvent aveugle, mais qui soudain peut voir!

Le gardien passe dans le corridor, il s'arrête, on est regardé, surveillé.

C'est atroce et stupide !

A l'est, une petite table blanche fixée au mur, et à côté de la table, un petit banc également fixé dans le mur et au parquet.

De cette façon, l'administration est certaine que le mobilier ne s'envolera pas.

En face, un lit de camp fixé de la même manière, avec un vasistas qui communique avec la cellule du gardien, fermé d'ordinaire. En cas de maladie ou d'accident, on peut par là appeler du secours.

Sur le lit de camp étroit de 50 centimètres, taillé en pente, haut de 25 centimètres et de 15 à sa base, long de 2 mètres, une paillasse maigre sur un matelas efflanqué.

Deux draps étroits, une couverture de lit, si bien faits qu'ils vous débordent et au moindre mouvement glissent sur le parquet.

O République ! par amour pour toi, nous tâcherons de nous y faire.

Ah ! qui me rendra mon lit nuptial, large de six coudées, mon édredon, ma bouillotte d'hiver, mon sommier élastique et ma jeune femme souriante au réveil !

Et puis mes beaux enfants qui venaient le matin gambader entre nous !

Ne pensons plus à la joie du passé dont le souvenir m'ôte tout à coup mon courage.

Au nord, la fenêtre, d'un mètre carré, grillée, pourvue d'une croisée mobile, semblable à une soupape horizontale.

Au demeurant, le tout est propre, sinon luxueux ; mais le lit est habité.

Il faudra se livrer à une Saint-Barthélemy d'insectes anthropophages.

Je ne parle que pour mémoire de la table de nuit creusée dans le mur, de la bouche de chaleur pour l'hiver, placées à côté de la porte.

Telle est ma cellule, claire pourtant, aérée, haute de caveau, où rien ne traîne, où rien ne bouge, si ce n'est moi, qui vais et viens comme une bête fauve dans sa cage, afin de représenter la vie dans le temple de l'immobilité.

Fatigué de tourner dans un aussi étroit espace, pris de vertige, je me couche, et la tristesse, à défaut du sommeil, me gagne invinciblement.

O République! sois-moi témoin que j'ai lutté tant que j'ai pu!

La cellule pèse sur l'homme comme un manteau de plomb. Il y perd à la longue jusqu'à la faculté de penser; cette voûte arrondie, sans angles, où l'œil se repose mal, cette uniformité, cette nudité des murs alourdissent les sens et les plongent dans une torpeur atrophiante.

Il n'est pas bon que l'homme vive seul.

La cellule est la solitude compliquée d'une lugubre perspective. — Me fera-t-elle la confidence des soupirs, des gémissements, des sanglots qu'elle a entendus? Et fera-t-elle à d'autres la confidence des miens?

La serrure crie, les verrous grincent: je me dresse sur mon lit. C'est le directeur! Possesseur de la tête à poire et du galbe harmonieux de Louis-Philippe, il me déclare, le brave homme! qu'il n'est pas républicain. Avait-il besoin de me le dire? Je le vois, et je le sais bien, parbleu! Et d'abord il ne serait pas en place.

Il m'annonce avec un accent montpelliérain assez prononcé que le règlement de la prison de Saint-Pierre

n'a pas prévu notre cas, qu'il nous accordera pourtant trois heures de promenade, et en général tout ce qu'il ne pourra pas nous refuser. Total : 21 heures de cellule par jour. Je me récrie, je proteste, je fais valoir hautement mes droits et mes titres de condamné politique. — Le règlement est muet, le directeur est sourd.

Pendant notre promenade, nous décidons que nous adresserons au préfet des Bouches-du-Rhône, M. O. Salvetat, une réclamation collective, afin d'obtenir les immunités d'usage accordées aux détenus politiques

Notre requête, bientôt rédigée, est déjà en route.

Nous demandons le droit de recevoir les aliments préparés et apportés par nos familles, de voir nos parents dans le parloir libre et non dans le parloir grillé ;

De rester en promenade dans la cour qui nous est affectée, de six heures du matin à midi, et de deux heures à sept heures;

De prendre nos repas en commun dans la cellule de l'un de nous;

De recevoir des journaux politiques et notre correspondance, directement, hors de la voie du greffe d'où nos lettres nous parviennent décachetées et lues;

Enfin, une fois par semaine au moins, ceux d'entre nous qui sont mariés désirent déjeuner au parloir avec leur femme.

Ces demandes sont accordées et nous commençons à voir se relâcher en notre faveur le régime dont nous avons ressenti la douloureuse atteinte.

Depuis lors, je me hâte de le dire, il semble qu'on s'est étudié à nous rendre l'existence de plus en plus supportable. Nous n'avons pas le droit de nous

plaindre. — Au point de vue matériel, nous sommes aussi bien qu'on peut l'être dans une prison.

Nos gardiens sont pour nous des camarades qui connaissent notre loyauté et ne craignent point que nous abusions de la liberté et des commodités que nous avons prises peu à peu.

J'ai souffert, les premiers jours, de recevoir mon père, mes sœurs, et surtout ma mère, au parloir grillé.

Ce dernier vestige de l'inquisition devrait bien disparaître.

Voir à quelques centimètres de soi, à travers les mailles d'une cage à poulet, un visage chéri et ne pouvoir l'embrasser, ne pouvoir serrer une main aimée, et être réduit à s'envoyer des baisers de la main et des lèvres, se parler, que dis-je ? pleurer à distance, quelle servitude et quelle torture dont les juges ne se doutent point, ou du moins qu'ils n'ont pas endurées !

Ma pauvre mère a sur le visage une douleur mortelle. Elle ne gémit pas, elle ne pleure pas, ses larmes semblent figées intérieurement en elle ; derrière les yeux, on devine ce qu'elle souffre ; je souffre, moi, comme je n'ai jamais souffert. Ah ! comme je voudrais la voir pleurer ! les pleurs au moins la soulageraient.

Elle semble rêver. Son fils, son Gaston dont elle était si fière, si heureuse naguère, condamné à mort !

Il semble qu'elle est le jouet d'un affreux rêve, qu'à chaque instant elle se réveille et qu'on lui dit qu'elle a rêvé.

O ma mère, pourquoi ne peux-tu pas pleurer ?

Je m'enferme dans ma cellule, je me maudis mille fois, sans vouloir m'entendre ; je suis un malheureux de la rendre, elle, si malheureuse, d'empoisonner ses derniers jours, de désoler sa vieillesse, d'être l'enfant

de son désespoir, au lieu d'être l'enfant de son orgueil.

Oui, je maudis tout ce que j'aime, je foule aux pieds mes convictions, je blasphème contre la République tant aimée, parce que ma mère souffre trop pour pouvoir pleurer.

Et toi qui fus mon autre mère, ô ma patrie! pardonne-moi le cri de mes entrailles et rends-moi la force que j'ai perdue!

O mon Dieu, faites qu'aujourd'hui je ne sois pas privé de la vue de mes trois êtres les plus chéris avec ma mère et ma femme!

Ce serait trop de douleurs pour un seul jour; j'y succomberais.

Juillet, août, septembre, octobre, novembre s'écoulent sans que notre situation matérielle se modifie; à part quelques caprices administratifs de courte durée, notre existence prend un cours régulier et monotone. Ma Noémi est partie pour Paris, sur un télégramme de notre vénéré Adolphe Crémieux, sitôt après notre condamnation. Elle revient quinze jours après; on lui a fait espérer une commutation de peine. Elle m'assure de la part de notre parent que je suis sauvé.

Le conseil de révision rejette notre pourvoi. Noémi reçoit une nouvelle dépêche pressante le 26 juillet. Elle repart; son absence dure dix jours; même retour joyeux, mêmes promesses consolantes venues de haut; cette fois on s'intéresse à nous, on veut nous sauver.

Enfin, le 15 septembre, la Cour de cassation rejette définitivement notre dernier recours: il ne nous reste plus que le pourvoi en grâce. — Noémi repart pour la troisième fois. La commission des grâces renvoie sa réunion de semaine en semaine. Septembre et octobre

se succèdent sans résultat. Enfin demain, 16 novembre, la commission des grâces statuera sur notre sort.

Ainsi, depuis le 3 avril, à onze heures du soir, j'ai quitté ma Noémi, ma maison, ma famille, mon bien-être, tout ce que j'aimais et qui me faisait heureux ! Depuis six mois et douze jours, la plus douce des consolations m'a presque constamment manqué !

Ma Noémi, pour me sauver, s'est éloignée de moi, j'ai vécu presque seul au milieu des autres détenus ; que de regrets, si je dois mourir !...

Maintenant, je veux revenir vers ce passé terrible, irréparable, je veux jeter un regard en arrière sur cette série de faits si étrangement enchaînés entre eux et qui, du haut d'une popularité si laborieusement et si justement acquise, m'ont précipité sur les marches de l'échafaud.

Qu'ai-je fait ? qu'ai-je voulu faire ? Suis-je coupable envers mon pays ? Mon être tout entier crie : Non ; je suis innocent.

Pour l'honneur de ma mémoire, que nul peut-être ne songera à défendre après moi ; pour l'honneur de mon nom, que je laisse à mes enfants, pur et sans tache, je dois écrire ce que j'ai fait, ce que j'ai vu, ce que j'ai su...

RIMES DE PRISON

A MA NOÉMI

SONNET

Quoi! tu m'avais promis et tu n'es pas venue?
J'ai tant souffert d'attendre et de ne pas te voir!
Les heures s'écoulaient, l'ombre emplissait la nue,
Et le jour dans sa marche emportait mon espoir.

Rentré dans ma cellule, une angoisse inconnue
Prête trop d'amertume à mon repas du soir;
Les verrous sont plus lourds, la muraille plus nue,
La grille plus étroite et l'horizon plus noir.

Ah! ne sais-tu donc pas et faut-il te le dire
Ce que peut ton regard, ce que vaut ton sourire?
Ma prison s'illumine et resplendit d'amour.

Tu parles : mon cœur s'ouvre et ma tristesse expire.
C'est par toi que je vis, pour toi que je respire :
Tu t'en vas, c'est la nuit! Tu reviens, c'est le jour!

Prison Saint-Pierre, 19 juillet 1871.

A CLOVIS HUGUES

Laisse dormir dans leur suaire
Nos martyrs de la liberté;
N'entr'ouvre pas le sanctuaire
Du repos qu'ils ont mérité :
Il nous suffit, quand tu contemples
Leurs traits et leurs noms glorieux,
Qu'ils revivent par leurs exemples;
C'est à nous de mourir comme eux!

17 octobre 1871.

A THÉODORE DE BANVILLE

De ta bizarre fantaisie
J'admire mal la poésie;
J'aime un vers limpide et profond,
Et non un clown, un intermède
Qui danse sur la corde raide
Ou lance ses pieds au plafond.

Quand tu fis de la pauvre Alsace
Parler l'impatiente audace,
Les regrets, l'espoir, les douleurs,
Sans paillette, ni métaphore,
Ton vers ainsi que d'une amphore
Sortit aussi pur que tes pleurs.

Reviens à l'art qui t'énamoure :
Témérité n'est point bravoure;
Notre langue aime ta beauté;
Elle permet que ton caprice
L'orne, l'éclaire, l'assouplisse
Mais respecte sa dignité !

19 octobre 1871.

LE FORT SAINT-NICOLAS

C'était au fort Saint-Nicolas,
Sous le régime militaire;
Nous couchions sur un matelas
Et sur une paillasse à terre.
Vient un sergent des plus polis
Qui nous déloge de nos places ;
On nous apporte des châlits
Et l'on nous ôte nos paillasses.

Le sergent a dit : — Dressez-les
Et vous coucherez mieux à l'aise !
Mais hélas ! sous les chevalets
Nous trouvons des nids de punaise ;
Nous en serons bientôt remplis...
Sergent ! que faut-il que tu fasses ?
Que l'on emporte les châlits
Et qu'on nous rende nos paillasses !

Le châlit est trop orgueilleux;
Il nourrit trop de parasites,
Anthropophages curieux
Dont nous redoutons les visites;

Par eux tous les corps sont salis;
Le sang coule et rougit les places :
Que l'on emporte les châlits
Et qu'on nous rende nos paillasses!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais, la porte s'ouvre, on nous lit
Un arrêt dicté par les masses...
Passé le règne du châlit!
Passé le règne des paillasses!

Fort Saint-Nicolas, 16 août 1870.

LE NEUF THERMIDOR

OU

LA MORT DE ROBESPIERRE

Drame en cinq actes, en vers

PAR

GASTON CRÉMIEUX

CONDAMNÉ A MORT

COMPOSÉ PAR L'AUTEUR PENDANT SA DÉTENTION AU FORT SAINT-NICOLAS ET A LA PRISON DE SAINT-PIERRE, A MARSEILLE, EN MAI, JUIN, JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE 1871.

Dédié à mes amis et compagnons de peine Étienne père, Pelissier, Roux et Brissy, condamnés à mort.

G. C.

INVOCATION

O muse des cœurs forts, grande consolatrice,
Toi qui verses le baume en pleurs harmonieux,
Poésie, en ton sein vaste comme les cieux
Accueille avec amour mon dernier sacrifice,
Visite ma prison, sois mon inspiratrice,
Et dépose un baiser sur mon front soucieux.

A MA NOÉMI

Celui qui l'aime.

GASTON CRÉMIEUX.

ACTE PREMIER

TALLIEN A BORDEAUX

PERSONNAGES :

TALLIEN, commissaire de la Convention.
YSABEAU, son collègue et ami.
LE PRINCE DE CHIMAY.
LE VICOMTE DE SOMBREUIL.
UN JACOBIN BORDELAIS.
TÉRÉZIA CABARRUS, marquise de Fontenay, maîtresse de Tallien.
UN MAÎTRE A DANSER. — UN PEINTRE. — DOMESTIQUES. — NOBLES. — HOMMES DU PEUPLE armés.

La scène se passe à Bordeaux, dans un salon de l'hôtel de la marquise de Fontenay. Ventôse an II.

Salon somptueux. Ameublement style Louis XV. Portes latérales à droite et à gauche. Au fond, porte d'entrée à deux battants armoriés. A droite, premier plan, un sofa; derrière le sofa, une harpe, un fauteuil. A gauche, premier plan, une petite table avec ce qu'il faut pour écrire. Au second plan, un chevalet, avec portrait de Tallien. Un fauteuil près de la table. Au lever du rideau, Tallien, élégamment vêtu, est assis près de la table. Il essaie d'écrire. Il paraît triste et fatigué. Autour de lui les domestiques vont et viennent en se faisant des signes d'intelligence. Le peintre est assis auprès du chevalet.

SCÈNE I.

TALLIEN, PREMIER DOMESTIQUE, DEUXIÈME DOMESTIQUE, UN MAITRE A DANSER, UN MAITRE DE MUSIQUE, UN PEINTRE.

PREMIER DOMESTIQUE, présentant une lettre sur un plateau.

Madame la marquise attend Monsieur Tallien.

TALLIEN, après avoir lu, avec ennui.

Elle donne ce soir une fête. .

Au domestique.

C'est bien.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, tenant un habit.

Monseigneur voudrait-il essayer son costume?...

TALLIEN.

Monseigneur! à quels mots l'oreille s'accoutume!
Non, plus tard.

LE MAITRE DE DANSE.

Monseigneur prendra-t-il ce matin
Une courte leçon de danse?...

TALLIEN, à part.

Il est certain
Qu'elle a dressé ses gens à cette comédie.
Je sens ma volonté se débattre engourdie.

Il fait un geste de colère.

Le maître de danse se retire, après s'être incliné respectueusement.

LE PEINTRE.

Monseigneur! il suffit d'une pose, d'un trait,
Et j'achève aujourd'hui même votre portrait.

TALLIEN.

J'en suis las.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous plaît-il d'entendre un air de harpe?

TALLIEN, se levant, d'un ton brusque.

Donnez-moi mon chapeau, mon habit, mon écharpe.

On l'habille.

Voilà mon vrai costume et mes plus beaux habits,
Et depuis trop longtemps je ne les ai plus mis.
C'est étrange! on sent mieux sa poitrine française;
On redevient soi-même et l'on respire à l'aise!

Au premier domestique qui lui apporte son épée.

Tu diras que je suis sorti... jusqu'à ce soir...
Jusqu'à demain... Enfin, que je ne puis savoir...

Le deuxième domestique lui présente un plateau chargé de flacons. Tallien avale une seule gorgée et repousse le verre.

TALLIEN, continuant.

Ce vin est généreux, mais il porte à la tête.
Çà, laissez-moi, vous tous.

Ils sortent.

SCÈNE II.

TALLIEN, seul.

Hier bal, ce soir fête!
Ce torrent de plaisirs où je suis entraîné,

Ces valets dont je suis sans cesse environné,
Tout accuse le piège où mon cœur, sans courage,
Languit dans un amour pire qu'un esclavage.
Moi, maître de Bordeaux, abdiquant mon pouvoir,
Ne sachant plus agir et n'osant plus vouloir,
Tribun efféminé, républicain infâme,
Je m'endors lâchement dans les bras d'une femme!
Cette femme est marquise et je suis plébéien!
Sa beauté caressante ainsi que d'un lien,
Pour la mieux endormir, enlace ma puissance.
Mon sommeil leur vaut mieux que mon obéissance.
Mais je brise mes fers, je sors, je cours partout
Où la parole gronde, où la liberté bout,
Retrouver mes amis, retremper mon courage...
Puissé-je n'avoir pas désappris leur langage
Et racheter bientôt par ma virilité
Un moment de faiblesse et de servilité!

Il va pour sortir et trouve la porte fermée. Les domestiques accourent.

SCÈNE III.

TALLIEN, LES DEUX DOMESTIQUES.

TALLIEN.

Cette porte est fermée... Ouvrez-moi cette porte..

PREMIER DOMESTIQUE.

Madame ne veut pas aujourd'hui que l'on sorte...

TALLIEN.

Impudent! je m'en vais t'apprendre...

On entend un bruit de voix derrière la porte.

Qui vient là?

YSABEAU, dehors.

Je veux voir Tallien, vous dis-je !...

TALLIEN, enfonce la porte.

Me voilà !

Ysabeau paraît, Tallien et lui s'embrassent. Les domestiques sortent.

SCÈNE IV.

TALLIEN, YSABEAU, un pistolet à la main.

YSABEAU.

Sais-tu qu'auprès de toi l'accès est difficile,
Et sans cet argument aussi puissant qu'habile,
Je demeurais dehors !

TALLIEN.

Ami, je suis navré.
Depuis bientôt trois mois je n'avais plus serré
Une poitrine amie, une main cordiale...

Il l'embrasse.

YSABEAU.

Tu n'es plus libre ! au moins ta prison est royale.
Quel luxe !

TALLIEN.

Épargne-moi.

YSABEAU.

Du lion amoureux
C'est la cage dorée...

TALLIEN.

Ah ! je suis malheureux.

YSABEAU.

Je le crois bien ! tu meurs étouffé sous les roses,
Et tandis qu'on se bat partout, tu te reposes.

TALLIEN.

Partons ! rien maintenant ne peut me retenir
Dans ces lieux où jamais je n'aurais dû venir.

YSABEAU.

Expliquons-nous d'abord. J'arrive de Libourne :
Quelques mots à te dire, et ce soir j'y retourne.
Quand la Convention jeta sur nous les yeux
Pour gouverner Bordeaux, jeunes, purs tous les deux,
Nous partîmes ensemble. Une seule pensée,
Une même espérance, à bon droit caressée,
Unissait nos efforts et nous poussait au but.
Sous notre main de fer la Gironde se tut.
Bordeaux qui murmurait frissonna d'épouvante.
Salutaires rigueurs dont ma vertu se vante !
C'est toi qui me guidais alors ; je te suivais ;
Tu montrais l'échafaud et moi je l'élevais.
Les riches gorgés d'or, les couvents, les églises,
Par l'accaparement les fortunes acquises,
Tu parlais, j'en faisais justice ; et la prison
Mettant les Bordelais traîtres à la raison,
La guillotine allait son train. C'était splendide !
Je te quitte un instant, je reviens intrépide
Reprendre notre ouvrage où nous l'avions laissé,
Et le patriotisme à Bordeaux s'est glacé !

Et la réaction se dresse frémissante !
Et la Vendée en feu, la Loire menaçante,
Nobles, prêtres, chouans, tous s'armant à la fois,
Arborent la cocarde et les couleurs des rois !
Et toi, tu dors ! Quelle est la femme dont les charmes
Couvrent sous les baisers le sombre appel aux armes,
Te rendent insensible aux dangers du pays,
Te font fouler aux pieds tous tes serments trahis ?
Par quels enchantements dans ses bras te tient-elle
Captif, dompté, mourant ? Cette femme est bien belle
Pour que le beau Tallien, proconsul subjugué,
De ses trois mois d'amour ne soit pas fatigué !

TALLIEN.

Jamais Paris, jamais ni Corinthe ni Rome
N'eurent grâce pareille aussi funeste à l'homme,
Comme si Dieu, jaloux de notre liberté,
Contre la République eût armé sa beauté.
Française par l'esprit, par l'intrigue Espagnole,
Elle pétrit les cœurs comme une cire molle.
Ses yeux noirs veloutés, sa lèvre de carmin,
Son front clair, son sourire ému, sa blanche main,
Ses cheveux bruns bouclés et lustrés dont le fleuve
Inonde son corps svelte où le désir s'abreuve,
Le cristal de sa voix, sa joue au teint vermeil,
Rayonnante d'amour, de joie et de soleil,
Tout en elle rehausse une chaude nature
Que le caprice emporte et pousse à l'aventure.
Elle est jeune ; elle est riche. Ah ! quel triste hasard
Livra l'ardent tribun à son ardent regard !
On l'avait arrêtée. Elle demandait grâce
Pour son mari, pour elle, et je restais de glace.

Je la vois, je l'écoute : elle touche mes mains ;
Le frisson précurseur des grands amours humains
Me pénètre, m'enivre, et je tombe, ô misère !
Fou d'amour, aux genoux de cette prisonnière.
Monsieur de Fontenay s'éloigna, grand seigneur,
Pour vivre, me laissant sa femme et son honneur !
Nous nous sommes aimés ! Ami, tu sais le reste.
Ce matin, je sortais de ma torpeur funeste,
Épouvanté de voir là, dans cette maison,
Sous mes yeux, sans pudeur, s'ourdir la trahison.
Il se peut que le crime aujourd'hui s'accomplisse !
Quelques heures de plus, j'en deviens le complice.
Royaliste, elle veut relever son parti :
Depuis ces trois longs mois que je ne suis sorti,
Lui laissant gouverner la Gironde à sa guise,
Je vois aller, venir, autour de la marquise,
Cent visages nouveaux d'intrigants, d'espions ;
Un grand coup se prépare. Il faut que nous frappions.
Et moi, n'ayant besoin que d'un ami pour guide,
Guéri par toi, je sors de ces jardins d'Armide.
Allons aux comités !

YSABEAU.

Mais tu les as dissous !

TALLIEN.

Alors courons aux clubs.

YSABEAU.

Tu les as fermés tous !

TALLIEN, accablé.

C'est elle, ô Cabarrus ! indigne créature,
Qui m'a volé l'honneur avec ma signature !

Je l'aimais, je signais tout ce qu'elle voulait :
Pouvais-je voir le piège alors qu'elle parlait
Avec son doux langage et son sourire d'ange ?
M'avoir, comme à plaisir, promené dans la fange,
Et m'y laisser tomber, moi conventionnel,
Traître à la République et lâche criminel !
Mais je veux me venger. Assiste à ma vengeance.

YSABEAU.

Non ! réparons le mal en toute diligence.
Si je ne t'aimais pas je t'abandonnerais :
Mais je connais ton cœur et je te défendrais...

TALLIEN.

Ainsi, ton amitié pardonne à ma jeunesse ?

YSABEAU.

Va ! je sais compatir à l'humaine faiblesse ;
Je t'attends dans une heure au club des Jacobins.

TALLIEN.

J'y serai !

YSABEAU, gaîment

Ne va pas retourner aux jardins.

Ils se serrent la main. Tallien sort par la porte latérale à gauche.

On sent dans cet hôtel une odeur d'antiquaille :
J'y suis depuis une heure à peine et je défaille.
Pouah !

Il aperçoit Térézia qui paraît à la porte à droite. Il la salue....

Bonjour, citoyenne.

Il sort.

SCÈNE V.

TÉRÉZIA CABARRUS, en costume d'amazone, LE PRINCE DE CHIMAY, LE VICOMTE DE SOMBREUIL, Nobles, Domestiques.

TERÉZIA, à Ysabeau

Au revoir, citoyen.

DE CHIMAY.

Quel est ce malotru ?

TÉRÉZIA.

Quelque ami de Tallien.

SOMBREUIL.

Ne pouvoir châtier une telle insolence !

TÉRÉZIA.

Contenons notre haine et notre impatience.
Messieurs, en attendant qu'ils soient exécutés,
A Coblentz, à Madrid, nos plans sont adoptés.
Rendre à la monarchie un trône héréditaire,
Le bonheur à la France et la paix à la terre ;
Ramener ce bon peuple à ses antiques lois,
Avec l'aide de Dieu, des nobles et des rois,
Venger un roi martyr, sans nous laisser abattre,
Tel est le grand combat que nous devons combattre.
Déjà la Providence a béni nos efforts.
Entre nos ennemis les plus ardents sont morts,
Et, saisis de vertige, ils s'immolent eux-mêmes.

Nous saurons attiser leurs passions extrêmes.
Il en est un pourtant que rien n'a pu briser ;
Il est toujours debout. C'est lui qu'il faut viser.
A vous la force ouverte, à d'autres les alarmes ;
Nous, femmes, nous savons employer d'autres armes.

UN NOBLE ESPAGNOL.

De Sa Majesté Charle obéissants sujets,
Madame, nous venons seconder vos projets.

TÉRÉZIA.

Nous n'attendions que vous pour entrer en campagne.

DE CHIMAY.

Comptez sur la Belgique.

LE NOBLE ESPAGNOL.

Et comptez sur l'Espagne.

UN NOBLE.

L'Angleterre offre l'or.

UN AUTRE NOBLE.

L'Autriche, ses soldats.

SOMBREUIL.

A nous donc de donner le signal des combats,
Nous, noblesse française en vain dépossédée !

TROISIÈME NOBLE.

Le Piémont offrira la main à la Vendée.

TÉRÉZIA.

Messieurs, concertez-vous. Bordeaux nous appartient.

SOMBREUIL.

Tous nos amis sont prêts et rien ne nous retient ;
Le mot d'ordre parcourt déjà la France entière.

PREMIER NOBLE.

Dieu le veut.

DEUXIÈME NOBLE.

Dieu ! Mon roi !

TÉRÉZIA.

Malheur à Robespierre !

Ils sortent tous par la porte du fond, excepté Térézia, Chimay et Sombreuil.

SCÈNE VI.

TÉRÉZIA, CHIMAY, SOMBREUIL.

DE CHIMAY.

Monsieur de Fontenay nous mande auprès de vous.

TÉRÉZIA.

Soyez les bienvenus, messieurs.

DE CHIMAY.

Permettez-nous,
Avant de vous quitter, mais en son nom, marquise,
De vous parler avec une entière franchise.
De graves intérêts dans nos mains sont remis.

TÉRÉZIA.

Parlez. N'êtes-vous pas tous les deux mes amis ?

Chacun de son côté lui baise la main avec un respect passionné.

DE CHIMAY, continuant.

Vous avez contre lui demandé le divorce.
Les juges sont gagnés ; on l'obtiendrait de force...
Monsieur de Fontenay s'y soumet, évitant
Le scandale et l'ennui d'un débat irritant.
Devait-il espérer de vous plus de tendresse ?
Vous entrez dans la vie : il touche à la vieillesse.
Vos amours sont en fleur et les siens sont ternis.
L'âge, sinon la loi, vous aurait désunis.
D'ailleurs, il se souvient de cette circonstance
Où votre dévoûment lui sauva l'existence,
Et si, dans sa douleur, il maudit le lien
Qui met à vos genoux le féroce Tallien,
C'est le malheur des temps et non vous qu'il accuse.
La noblesse elle-même, à l'envi vous excuse :
Elle admire comment votre fidélité
Sacrifie à nos rois jeunesse, honneur, beauté !
Comment vous employez le pouvoir de vos charmes
A servir notre cause, à relever nos armes !
Ce Tallien nous répugne. A votre dévoûment
Nous brûlons d'apporter quelque soulagement.
Monsieur de Fontenay comprend bien qu'à votre âge
Le cœur impose vite un nouveau mariage ;
Il consent à vous voir, libre dès aujourd'hui,
Faire un choix qui soit digne et de vous et de lui ;
Et quand dans vos salons la fleur de la noblesse,
Par vos grâces séduite, autour de vous s'empresse,
Quand vous pouvez choisir, sans chercher loin de vous,
Et sans mésalliance, un amoureux époux,
Dût sa tendresse encor vous paraître importune,
Marquise, il vous fait don de toute sa fortune.

TÉRÉZIA.

Je suis sensible à tant de générosité !
L'époux que j'ai choisi n'a pas moins mérité.
C'est Tallien.

SOMBREUIL.

Quoi ! Ce monstre ! Ah ! madame.

TÉRÉZIA.

Lui-même.

DE CHIMAY.

Vous dérogez.

TÉRÉZIA.

Je peux répondre que je l'aime.
Mais noble par le cœur, ainsi que par le sang,
Il ne lui manqua rien que le nom en naissant.
Cette haute origine est pour tous un mystère :
Son père, en l'élevant, a cru la devoir taire.
Mais Tallien, s'exposant au plus grave danger
Pour servir notre cause et pour nous protéger,
A su justifier l'honneur de sa naissance,
Et pour peu qu'il acquierre encor quelque puissance,
Vous le verrez, au prix d'un généreux effort,
Réparer à vos yeux l'injustice du sort.
Tallien seul peut dompter la République altière.
Sa main tient le poignard qui tûra Robespierre.
Il sera mon époux et vous l'estimerez.

SOMBREUIL, désolé.

Madame, il le sera, puisque vous le voudrez.

DE CHIMAY, ironique.

Vous aurez le château de Fontenay-aux-Roses.
Ce site éclaircirait les fronts les plus moroses.
Voici l'acquiescement et la donation :
Vous n'avez qu'à signer votre acceptation.

(Il lui présente les actes. Elle signe et les lui remet.)

TÉRÉZIA, à Sombreuil.

Vicomte, vous semblez bien affligé...

SOMBREUIL.

Madame,
Je vous aime, et je pars la tristesse dans l'âme,
En maudissant le sort mille fois odieux,
Qui ne me permet pas de mourir sous vos yeux.

(Il lui baise la main et sort.)

TÉRÉZIA.

Pauvre jeune homme ! Et vous, prince?

DE CHIMAY.

Moi, je veux vivre.
Je vous aime, et de loin je persiste à vous suivre
A travers vos amours, à travers vos maris,
De Madrid à Bordeaux, de Bordeaux à Paris,
De divorce en divorce et d'intrigue en intrigue.
Après de Fontenay, si Tallien vous fatigue,
Quelque chose me dit que je peux être aimé,
Et vous serez un jour princesse de Chimay,
Aventureuse enfant ! Eh bien ! que vous en semble?

TÉRÉZIA, émue.

Voici Tallien, partez.

DE CHIMAY, lui baisant la main.

Voyez ! votre main tremble.

(Il sort. Tallien paraît, tenant un portefeuille.)

SCÈNE VII.

TÉRÉZIA, TALLIEN.

TÉRÉZIA, d'un ton caressant.

Vous sortiez ?

TALLIEN, froidement.

Je sortais.

TÉRÉZIA.

Sans m'avoir vue...

TALLIEN.

Eh bien ?

TÉRÉZIA.

Je ne reconnais plus le galant Tallien.
Vous savez que pour vous je prépare une fête...

TALLIEN, brusquement.

Où vous conspirerez jusqu'à jouer ma tête.

TÉRÉZIA.

Que dis-tu ?

TALLIEN.

Revenu de mon égarement,
Je sais que dans vos mains je suis un instrument

Aveugle, et votre astuce à chaque instant s'applique
A tourner mon pouvoir contre la République.
Niez, si vous l'osez! Les clubs partout fermés,
Les comités dissous, les journaux supprimés,
La mise en liberté de tous les royalistes,
Et des républicains proscrits les longues listes :
C'est votre œuvre. L'Espagne attend votre signal;
Bordeaux, des Vendéens devenu l'arsenal,
Distribue aux mutins des armes, du salpêtre,
De l'or... Et ces envois partent d'ici... peut-être...
Vous conspirez, marquise, et vôtre trahison
N'a point trouvé d'abri plus sûr que la maison
Où je vis avec vous, inconscient et lâche.
Moi, qui devrais punir les traîtres, je les cache !
Vous, les vôtres, sans peur, vous vous êtes servis
Des sceaux et des blancs-seings que vous m'avez ravis,
Si bien que de mon nom j'ai signé votre crime,
Et, s'il est découvert, j'en deviens la victime.
Madame, assez longtemps nous nous sommes aimés;
Reprenons tous les deux nos goûts accoutumés,
Vous, les salons, les bals, la noblessse et l'intrigue,
Ces voluptés, cet or dont vous êtes prodigue...
Moi, le peuple. Le sort ne nous a pas permis
Ni les mêmes amours, ni les mêmes amis.
Vous n'aurez pas perdu l'affection des vôtres.
On vous louera du mal que vous fîtes aux nôtres :
Touché d'une vertu qui ne se dément pas,
Monsieur de Fontenay vous rouvrira ses bras.
Vous quitterez Bordeaux. Je reste responsable;
Et moi seul, je saurai que vous fûtes coupable.
Si l'arrêt qui m'attend doit être un jour rendu,
Si je meurs, plaignez-moi, vous qui m'avez perdu.

(Il va tristement vers la porte.

TÉRÉZIA, le retenant et le ramenant peu à peu.

Je ne vous quitte pas. Écoutez-moi, de grâce,
Nous mourrions tous les deux. Restez à cette place.
Que c'est cruellement me faire supporter
La peine d'un amour que je n'ai pu dompter !
Est-ce ma faute, à moi pourtant, si je vous aime,
Si je voudrais vous voir monter au rang suprême,
Et si sentant ma vie à la vôtre s'unir,
Ne vivant que pour toi, je songe à l'avenir ?
Entre tant d'insensés qui déchirent la France,
Je voulais que ton nom devînt une espérance,
Que le peuple atterré tournât vers toi ses yeux.
Il n'est qu'un Robespierre ! eh bien ! j'en voulais deux.
L'un a versé le sang ; l'autre eût tari le fleuve
Où la France se noie, où la Terreur s'abreuve ;
Au nom de la pitié, j'ai conspiré pour toi...
Et si tu m'écoutais, Tallien, tu serais roi !

TALLIEN.

Mais c'est de la folie !

TÉRÉZIA.

Oui, je suis une folle,
Je me laisse entraîner par mon cœur d'Espagnole.

TALLIEN.

Tu veux dompter en moi toute rébellion
Et, comme dans la fable, édenter le lion !

TÉRÉZIA.

Ah ! tel se dit lion qui n'est que bête fauve.

TALLIEN.

Le repos m'a perdu.

TÉRÉZIA.

La clémence te sauve.
Je t'aime, je suis femme et je pressens ton sort.
Vergniaud est mort ! Camille est mort! Danton est mort!
Seul Robespierre vit. Un cri d'horreur s'élève...
Toi, tu ne l'entends pas au sommet de ton rêve.
Mais ouvre donc les yeux ! Vois les gouffres béants
Où votre République engloutit ses géants,
Jusqu'au jour où, couchés tous au fond de l'abîme,
Celui qui survivra, devenu magnanime,
Pour clore dignement l'ère des cruautés,
De son sabre assassin tûra vos libertés.
Si quelque main de fer doit saisir la puissance
Et nous sauver au prix d'un peu d'obéissance,
S'il faut à Robespierre un rival généreux,
Cherche ses ennemis et combats avec eux.
N'attends pas plus longtemps qu'un malheur te surprenne;
Et quelle main serait plus pure que la tienne ?
Les crimes de septembre où tu trempas tes pieds
Sont tombés dans l'oubli, par d'autres expiés,
Tu peux par la clémence en laver ta mémoire...
Le bonheur et l'amour couronneront ta gloire.

TALLIEN.

Que me conseilles-tu ?

TÉRÉZIA.

Je t'aime.

TALLIEN.

Tu le crois.
Trahir la République, et le peuple et ses droits,

Porter sur la patrie une main parricide!
Mieux vaut mourir pour elle. A quoi je me décide.

TÉRÉZIA.

Sacrifice inutile aux temps où nous vivons!
Sur la pente rapide où nous la poursuivons
Rien ne peut arrêter la liberté qui roule.
Ta mort serait un cri sans écho dans la foule.
Le peuple indifférent vous délaisse ; au savoir,
A l'audace, à la force appartient le pouvoir.
Tu fuis la lutte... Un autre aura l'âme plus fière.
C'eût été Tallien! ce sera Robespierre.

TALLIEN.

Je ne sais pas pourquoi ton langage moqueur
Me plonge ce nom comme un poignard dans le cœur.
Que vous a fait cet homme? Il est incorruptible...
A toute ambition il se montre insensible.
Il abhorre les rois, les nobles, les valets,
Habite une humble chambre et non pas un palais ;
Il subit la terreur qui ne fut point son œuvre...
Ne lui fallait-il pas écraser la couleuvre,
Dompter traîtres et rois contre nous réunis?
Et pour le renverser, avec nos ennemis,
J'irais conclure un pacte, ici, dans cette ville
Tiède encor des fureurs de la guerre civile!
J'irais tromper, au nom d'une fausse pitié,
La France, Robespierre et la sainte amitié!
C'est mal juger Tallien, ou ne pas le connaître.

TÉRÉZIA.

Tu crois à l'amitié de cet homme, peut-être?

TALLIEN.

Sans doute.

TÉRÉZIA.

Comme aussi tu crois à sa vertu ?
Et s'il avait juré ta perte ?

TALLIEN.

Que dis-tu,
Térézia ?

TÉRÉZIA.

Tiens ! lis ce message de joie
Qu'au nom du comité Robespierre t'envoie.

(Elle lui tend un écrit.)

TALLIEN, lisant.

Je suis perdu ! « Suspect de haute trahison,
« Viens te justifier. » Hélas ! il a raison.

(Il quitte son écharpe et son épée, et s'assoit accablé.)

TÉRÉZIA, avec amour.

Et moi, je ne veux pas que tu te sacrifies ;
Je ne souffrirai pas que tu te justifies !
Tallien, tourne vers moi ton visage si doux :
Tu n'es plus mon amant, tu deviens mon époux.
Sache que par ennui, par fatigue ou par force,
Monsieur de Fontenay m'accorde le divorce.
L'arrêt est prononcé. Je suis libre, Tallien.
Nous pourrons nous unir d'un éternel lien.
Je t'avais réservé cette douce surprise
Pour ce soir ; j'abdiquais mon titre de marquise ;

Je marchais, sans rougir, le front haut, à ton bras.
Mourir ! quand nous allons être heureux, n'est-ce pas?
A toi mon cœur, mes jours, mon immense fortune...
Que désormais aucun souci ne t'importune...
De grâce, quitte enfin ce sourire attristé
Et laisse-moi le soin de ta félicité.

TALLIEN, vaincu.

O femme enchanteresse, à toi je m'abandonne...

(On entend le refrain de la Marseillaise; puis le canon et la fusillade.)

Entends-tu ce refrain? Et le canon qui tonne!

(Il veut se lever.)

La liberté m'appelle.

TÉRÉZIA.

Et moi, je te retiens.

TALLIEN.

Elle me tend les bras.

TÉRÉZIA.

N'es-tu pas dans les miens?

(Il retombe.)

(La porte s'ouvre avec fracas. Des hommes armés se précipitent sur Tallien et Térézia qu'ils séparent et menacent. La foule envahit. Ysabeau paraît.)

SCÈNE VIII.

TÉRÉZIA, TALLIEN, YSABEAU, UN JACOBIN, CITOYENS ARMÉS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

LE PEUPLE.

A mort la Cabarrus! A mort Tallien!

YSABEAU, dégageant Tallien.

Silence !

(A Tallien, avec sévérité.)

Je t'attendais en vain. Explique ton absence.
L'émeute royaliste a failli triompher.
Nous nous sommes armés à temps pour l'étouffer.
Un navire espagnol, embossé dans la rade,
A donné le signal de cette canonnade;
Le sang républicain pouvait couler à flots.
Comment ignorais-tu ces perfides complots?

LE JACOBIN.

Tallien nous a trahis. Voici sa signature.

(Il montre un écrit.)

TALLIEN, à part.

Ah! malheureuse!

LE JACOBIN, à Térézia.

Et toi, voici ton écriture.

LE PEUPLE.

A mort la Cabarrus ! Vengeance! A mort Tallien !

(Le Jacobin se précipite sur Tallien qu'il menace de son sabre.)

TALLIEN.

Frappe! je sais mourir.

YSABEAU, intervenant.

Arrête, citoyen.
Non! Le représentant du peuple, inviolable,
Mais non pas impuni, s'il est jugé coupable,
Rendra compte du crime à la Convention.

(Il remet à Tallien son écharpe et son épée.)

Respectez, citoyens, la constitution.

(Tous s'inclinent.)

LE JACOBIN, désignant Térézia.

Est-elle inviolable aussi?

YSABEAU.

Non pas; sa tête
Répondra de son crime. Et d'abord, qu'on l'arrête!
Tallien va signer sa mise en jugement.

(Les citoyens armés entourent Térézia. Ysabeau met une plume dans la main de Tallien.)

TALLIEN, à part.

Pourrai-je la sauver? Effroyable tourment!

(Il hésite, Ysabeau le regarde, il signe.)

TÉRÉZIA, qui l'a suivi des yeux.

Il a signé! Laissez, j'ai le droit de le lire.

(Elle se dégage et arrache l'écrit des mains de Tallien.)

Lâche! Comment ta main a-t-elle pu l'écrire?
Tu voulais donc ma mort?

(Elle lui jette l'écrit au visage. Le Jacobin le ramasse. On entraîne Térézia. Tallien se cache le visage dans les mains.)

TÉRÉZIA, avec désespoir.

Tallien!

YSABEAU, avec autorité à Tallien.

Toi, pas un pas.

TÉRÉZIA.

Tallien!... Il m'abandonne.

YSABEAU.

Il ne vous connaît pas.

TÉRÉZIA.

Ah!

(On l'entraîne.)

YSABEAU, au Jacobin.

Fais rendre un verdict juste, mais énergique.

LE JACOBIN.

J'y cours.

LE PEUPLE.

Vive Ysabeau!

YSABEAU, se découvrant.

Vive la République!

ACTE DEUXIÈME

LA MAISON DUPLAY

PERSONNAGES :

ROBESPIERRE, membre du comité du Salut public.
SAINT-JUST, son collègue et son ami.
TALLIEN, conventionnel.
FOUCHÉ, conventionnel.
LEBAS, conventionnel, mari d'Élisabeth Duplay.
SIMON DUPLAY, menuisier.
MADAME DUPLAY, sa femme.
ÉLÉONORE, sa fille.
ÉLISABETH, sœur d'Éléonore, mariée à Lebas.
ANTOINE, ouvrier menuisier.
FRANÇOISE, servante de la maison.

Intérieur de maison bourgeoise. — La théâtre représente un salon servant de salle à manger. A droite, au premier plan, un clavecin; sur le clavecin, un buste de Robespierre. Un canapé jaune. A gauche, une table couverte de papiers, de cartes, ce qu'il faut pour écrire. Une chaise. Porte au fond, conduisant à l'atelier. Porte d'entrée à droite. Porte à droite avec escalier sur le premier plan. Cheminée, au second plan, surmontée de fleurs d'oranger, avec un buste. Ameublement jaune à distribuer. — La scène se passe le 20 prairial an II, jour de la fête de l'Être suprême. — Au lever du rideau, Françoise est occupée à balayer; Antoine traverse la salle à manger, chargé de planches, puis il revient.

SCÈNE I.

FRANÇOISE, ANTOINE.

ANTOINE

Françoise, hâte-toi! La fête est terminée.

FRANÇOISE.

Mais je n'ai pas cessé de toute la journée.
Dis-moi! Monsieur Maxime a parlé?

ANTOINE.

Je crois bien!
Très longtemps.

FRANÇOISE

Qu'a-t-il dit?

ANTOINE.

Ma foi! je n'en sais rien.
Il a montré le ciel par un geste sublime.
Tout le monde pleurait.

FRANÇOISE, s'arrêtant avec admiration devant le buste.

Ce bon monsieur Maxime!
Il devait être ému...

ANTOINE

Dame! il l'était un peu.

FRANÇOISE.

Antoine, alors il a rétabli le bon Dieu?

ANTOINE.

Il ne s'appelle plus ainsi : l'Être suprême.

FRANÇOISE.

Va, le nom n'y fait rien. C'est le bon Dieu quand même.
Il n'en existe qu'un.

ANTOINE.

Pardine! je le sais.

FRANÇOISE.

Notre âme est immortelle!

ANTOINE.

Eh bien! je m'en doutais.

FRANÇOISE.

Tout de même, vois donc comme cela s'emmanche :
La fête du bon Dieu se rencontre un dimanche.

ANTOINE.

Mais non! C'est décadi!

FRANÇOISE.

Dimanche et décadi!
Comme si tu disais douze heures à midi!

ANTOINE.

Françoise!

FRANÇOISE.

Eh!

ANTOINE.

Connais-tu qui c'est l'Être des êtres?

FRANÇOISE, après avoir réfléchi.

Non!... On nous donnera quelques bons petits prêtres.
D'abord, je n'aime pas la déesse Raison.
Nous avons habité dans la même maison!
Elle avait trois amants. C'est d'un mauvais exemple.

ANTOINE.

Bah! trois adorateurs!

FRANÇOISE.

Comme ça meuble un temple!
Fi donc!

(Avec mystère.)

J'ai bien envie, Antoine, de prier
Un brin. Si tu voulais finir de balayer.

(Elle lui passe le balai et s'agenouille.)

ANTOINE, surpris.

Mais, qui travaille prie.

FRANÇOISE.

A chacun sa manière.

ANTOINE, ému.

Tiens! Si je n'avais pas oublié ma prière...
Elle y va de bon cœur. Il me semble pourtant
Qu'en cherchant bien! Tant pis! je vais en faire autant.

(Il s'agenouille sans quitter le balai. Entrent Éléonore, Élisabeth et madame Duplay. Elles considèrent un instant en silence Françoise et Antoine agenouillés.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLÉONORE, ÉLISABETH, MADAME DUPLAY.

ÉLÉONORE, à sa mère.

Regarde-les, Maxime avait raison, ma mère.

(Ils se lèvent vivement.)

FRANÇOISE, avec confusion.

Ah! pardon! Nous priions pour monsieur Robespierre.

MADAME DUPLAY, l'embrassant.

Laisse-moi t'embrasser, mon enfant; tu prieras
Quand nous aurons dîné, tant que tu le voudras.

(A Éléonore avec bienveillance.)

Toi, tu n'as pas souri tout le temps de la fête.

(Ils sortent, excepté les deux sœurs qui se tiennent par la main.)

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Chère sœur, d'où te vient cette humeur inquiète?
Plus que moi tu devrais être heureuse en ce jour
Où tout Paris rayonne et de joie et d'amour.
Puis-je te demander raison de ta tristesse?
Une sœur interroge avec délicatesse.
Pourquoi verser des pleurs? pourquoi dissimuler?
Ah! ne pourrais-tu pas te résoudre à parler?

ÉLÉONORE.

Oui, je souffre et je sens s'épuiser mon courage,
Tandis qu'autour de nous j'entends gronder l'orage.

ÉLISABETH.

Nos tourments sont finis, ma chère Eléonor.

ÉLÉONORE.

Comme toi, ce matin, je l'espérais encor.

ÉLISABETH.

Notre père, Lebas, Saint-Just, Maxime même,
Ne les as-tu pas vus, dans une joie extrême,
Disant que les partis étaient près d'abjurer
Les haines qui les font entre eux se déchirer,
Que le pays entrait dans une ère nouvelle
De travail, de repos, de paix universelle,
Et qu'ayant accompli jusqu'au bout leur devoir,
Ils déposaient enfin leur terrible pouvoir?
Ils ont vaincu l'Europe et sauvé la patrie.

(Gaiment.)

Puis, un tribun est homme. Il faut qu'il se marie.
Pour moi, j'en connais un qui, s'il est écouté,
Trouvera dans l'hymen un bonheur mérité.

ÉLÉONORE, surprise.

Rieuse!

ÉLISABETH.

Et ce tribun m'a fait sa confidence.

ÉLÉONORE.

Vraiment!

ÉLISABETH.

Je ne crois pas commettre une imprudence
Par ma sincérité, puisqu'il doit aujourd'hui
Nous demander ta main.

ÉLÉONORE, avec élan.

Robespierre!

ÉLISABETH.

C'est lui.
Elle a deviné : mais il rencontre un obstacle
Très grave!

ÉLÉONORE.

Parle vite!

ÉLISABETH.

Et ce sera miracle
Si cet obstacle-là ne vient tout retarder...

ÉLÉONORE.

De grâce!

ÉLISABETH.

L'aimes-tu?

ÉLÉONORE.

Pourquoi le demander?
Depuis le premier jour où, dans notre demeure,
Mon père l'accueillit, j'ai senti d'heure en heure,
Malgré moi, dans mon cœur, s'accroître mon amour.

ÉLISABETH.

Eh bien! vous avez pris date le même jour

Et vous serez heureux après deux ans d'attente...
J'espère que tu vas redevenir contente!...

ÉLÉONORE.

C'est pour lui que je tremble, et mon pressentiment
Ne peut pas me tromper en un pareil moment.
J'ai vu ses ennemis : j'ai lu sur leur visage
Les sinistres projets que médite leur rage;
Autour de lui, j'ai vu les regards s'irriter,
Les passions rugir, les haines éclater.
Pourra-t-il résister à ce flot qui l'assiège,
Se maintenir toujours vainqueur, de piège en piège,
Tomber, se relever encore et retomber?
Il s'aigrit, il s'épuise, il devra succomber.
Oh! comme j'ai souffert! C'était pendant la fête;
Il parlait, et la foule attendrie et muette,
De l'âme d'un grand peuple épanouissement,
Recueillait sa parole avec ravissement,
Comme la primevère au soleil exposée
Aspire, le matin, les gouttes de rosée.
Ses collègues riaient. Maxime, chaleureux,
Réveillait dans les cœurs les instincts généreux,
Et lorsqu'il invoquait tout haut l'Être suprême,
Chaque auditeur ému descendait en lui-même,
Et dans sa conscience il voyait la Terreur,
Sanglante, se dresser dans toute son horreur.
Pitié! murmurait-on, plus de sang, plus de tombe!
Que le bourreau s'arrête et que l'échafaud tombe!
Et quand il a tendu ses deux mains vers les cieux,
Les larmes s'échappaient déjà de tous les yeux.
Ils riaient, les bourreaux! de ce rire qui tue!
On avait recouvert d'un voile la statue

Et Maxime devait l'enflammer de sa main,
Le feu brille et parcourt le voile blanc! soudain
La statue apparaît noircie et mutilée.
Un long cri d'épouvante agite l'assemblée;
Robespierre lui-même a reculé surpris;
Ce présage sinistre a troublé les esprits.
Enfin, quand le cortège a quitté l'esplanade
Et que le peuple en foule envahissait l'estrade,
C'est lui qu'on se montrait, lui qu'on désirait voir :
C'est sur lui que les fleurs venaient toutes pleuvoir.
Il marchait et son nom volait de bouche en bouche.
Ses collègues gardaient un silence farouche,
A leur tête, Maxime avait hâté le pas.
Le cortège tardait : lui ne s'arrêtait pas.
Un conventionnel qu'on dit être Barrère,
Court, et le ramenant brusquement en arrière,
Lui dit : «Arrête-toi, tyran. Derrière toi
« Crois-tu donc nous laisser? tu n'es pas encor roi. »
C'est en vain que Maxime et s'excuse et s'efface.
Le poignard à la main un autre le menace:
« Tu te couvres, dit-il, d'hypocrites vertus;
« Tu veux être César; je serai ton Brutus. »
Voilà, ma sœur, comment se prépare le crime,
Et comme les bourreaux couronnent leur victime.

ÉLISABETH.

Ton amour exagère un péril passager.
Le peuple aime Maxime et sait le protéger.
Son projet de bonheur nous est un témoignage
Que sans crainte aujourd'hui Robespierre envisage
L'avenir qui paraît menaçant à tes yeux.
Mais je l'entends! Ma sœur, je vous laisse tous deux.

ÉLÉONORE.

Non! ne nous quittons pas, je ne veux pas qu'il voie
L'excès de ma douleur ni l'excès de ma joie.

(Elles sortent par la porte à gauche. Robespierre paraît, il dépose sur la table un bouquet et un papier roulé. Il s'assied triste et préoccupé. Costume historique.)

SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, seul.

Ainsi, mes ennemis s'acharnent après moi !
Ils savent que l'honneur est ma suprême loi :
Ne pouvant me corrompre, en leur ignominie,
Ils m'accusent d'avoir rêvé la tyrannie,
Et quand l'amour du peuple enhardit mes projets,
Ils disent qu'en son sein je cherche des sujets.
Insensés ! leurs fureurs perdront notre patrie...
Déjà, dans leurs pamphlets ma mémoire est flétrie...
C'est peu ! de tels affronts sont faits pour honorer ;
Mais la haine est ardente et veut tout dévorer.
Aujourd'hui, moi, les miens ! demain, la République.
Tous leurs coups sont mortels et leur ardeur s'applique
A salir, à corrompre, à déshonorer ceux
Qui ne sont pas tarés et corrompus comme eux.

(Avec une colère sourde.)

Si je me lasse un jour de demeurer en butte
A leur acharnement et qu'un instant je lutte,
Ma main qui les soutient n'a qu'à se retirer
Pour qu'ils sentent le sol sous leurs pieds s'effondrer.
Contre la liberté tel que la rage anime,

Je n'ai qu'à le lâcher pour qu'il roule à l'abîme.
La liberté m'enjoint, en dussé-je mourir,
De me laisser frapper et de les secourir.
Je mourrai donc ! je sais que j'ai promis ma tête
A l'échafaud. Oui, tôt ou tard, payons ma dette.
Saint-Just a dû partir. Contre Collot d'Herbois,
Fouché, Tallien et tous je suis seul cette fois.

(Saint-Just paraît et pose sa main sur l'épaule de Robespierre.

SCÈNE V.

ROBESPIERRE, SAINT-JUST.

ROBESPIERRE.

Je te croyais parti, Saint-Just.

SAINT-JUST.

J'aurais dû l'être.

ROBESPIERRE.

Mais alors à la fête il te fallait paraître.

SAINT-JUST.

Je ne le pouvais pas. Hier en te quittant,
J'avais dû te tenir un langage attristant ;
Car je n'avais pas foi dans cette expérience,
Qui ferait par l'État régir la conscience.

ROBESPIERRE.

Tu sais ce que je cherche, un refuge, un repos
D'où je puisse à loisir dissiper le chaos.
Quand on brise d'un coup, en un jour de colère,

Un monde de croyance et de foi séculaire,
On voit s'ouvrir un gouffre où tout va s'écrouler,
Et ce vide effrayant, Dieu seul peut le combler.

SAINT-JUST.

Les persécutions ont, de leur frein farouche,
Dans le sang et la bave endurci notre bouche.
La loi prescrira-t-elle à l'homme d'aimer Dieu ?
Qu'elle ordonne ou conseille, ou c'est trop ou c'est peu.
La France sur ce point achevait sa carrière :
Tu la fais retourner de cent ans en arrière,
En exigeant que Dieu devienne officiel,
Et que la politique aide à gravir le ciel.
La constitution a beau dresser l'échelle...
L'âme qui cherche Dieu s'élance à tire-d'aile...
La conscience humaine est un puissant moteur
Qui jamais n'attendit rien du législateur,
Sinon qu'il la respecte afin qu'elle soit libre.
La Révolution perdra donc l'équilibre
Et le prêtre saura l'aider à trébucher
Dans les sentiers étroits où tu la fais marcher.

ROBESPIERRE.

Ne crains rien. La nature et le patriotisme
Renforcent la raison contre le fanatisme.

SAINT-JUST.

Enfin, que penses-tu de cet événement?
Ton esprit s'abandonne au découragement.

ROBESPIERRE.

Je sème la concorde et récolte la haine.

SAINT-JUST.

Tu veux concilier! Quelle entreprise vaine!

ROBESPIERRE.

Faut-il frapper encor !

SAINT-JUST.

Que de lâches clameurs
Ne t'épouvantent pas... Il le faut. Frappe ou meurs.

ROBESPIERRE.

Saint-Just, nous avons vu s'écrouler le vieux monde.
Après avoir détruit, il est temps que l'on fonde.
La Terreur nous apprit à ne rien redouter.
Elle a fini sa tâche, elle doit s'arrêter.

SAINT-JUST.

Je m'accorde avec toi sur le temps où nous sommes,
Mais je veux séparer les scélérats des hommes;
Et si des uns la France admire les hauts faits,
Des autres elle doit châtier les forfaits,
Afin qu'également il soit bien tenu compte
A ceux-ci de la gloire, à ceux-là de la honte.
Si les ans n'étaient pas des siècles à nos yeux,
De ces crimes récents tu te souviendrais mieux
Et, de ces criminels ayant fait table rase,
Tu fonderais avec la justice pour base.
Quand notre République a repoussé l'affront
Du pied de l'étranger qui menaçait son front,
Quand elle s'est ruée, indomptable, immortelle,
Sur l'Europe vaincue et fuyant devant elle,
Sa triomphante main pouvait avec fierté
Promener le drapeau de notre liberté;

Et rien n'assombrissait l'éclat de sa victoire.
Mais maintenant le crime a terni notre gloire.
Nous avions pu couper une tête de roi.
Il méritait la mort ; nous en avions le droit :
Louis avait livré le sol de la patrie,
Et nous, des nations brisant l'idolâtrie,
Par ce cri de justice, apaisions leur rumeur.
La patrie est sacrée et qui la livre, meurt !

ROBESPIERRE.

Quand sa main du pouvoir laissa tomber les rênes,
Fuyant, que n'a-t-il su s'échapper de Varennes ?
Quel funeste hasard lui barra le chemin,
Quand il aurait fallu le guider de la main ?
Ils fuyaient tous : la France était débarrassée
Du roi, de la noblesse à le suivre empressée,
Et, déposant le glaive où dort le châtiment,
La République, en paix, respirait un moment.
Des rois décapités les peuples se souviennent.
Vivants, ils sont déchus ; morts, toujours ils reviennent.
Déchu, Louis traînait de misérables jours,
Et si les rois unis marchaient à son secours,
La France brandissait sa formidable épée
Alors pure du sang d'une tête coupée,
Et proclamait, jetant l'épouvante en leurs rangs,
La paix aux nations et la guerre aux tyrans.
Oui, si la main du peuple avait pu, forte et bonne,
Sans toucher à la tête enlever la couronne
Comme un hochet fragile et si bas la jeter
Que nul, sans s'avilir, n'osât plus la porter ;
Si la France avait pu se lever tout entière,
D'un doigt hautain montrer à Louis la frontière,

Et le pousser dehors, déchu, désennobli,
Dans un exil mortel fait de honte et d'oubli,
La royauté perdait à jamais son prestige,
Les lis déshonorés s'étiolaient sur leur tige,
Et Louis, mendiant l'appui de l'étranger,
Pour reprendre la France et pour la ravager,
A la virilité des mœurs républicaines
Ajoutait le ferment des éternelles haines.
Alors, nous aurions fait tomber tout de son haut
Sur un champ de bataille et non sur l'échafaud,
Entraînant avec lui tout un monde en ruines,
Le vieux tronc féodal pourri jusqu'aux racines.

SAINT-JUST.

L'épargner, sans l'absoudre, on ne le pouvait pas.
Une loi souveraine ordonnait son trépas,
La loi d'égalité, rédemptrice suprême:
Elle élève, elle abaisse, unifie et nivelle.
Et nous, républicains, nous aurions enseigné
Qu'un roi n'est plus un homme et doit être épargné?
Non ! un roi criminel doit, au temps où nous sommes,
Sa tête à l'échafaud, comme les autres hommes,
Et s'il ose invoquer sa naissance et son rang,
Son crime ne saurait qu'en devenir plus grand.
Il fut bon de montrer aux foules souveraines
Comment tombent les rois, comment pleurent les reines.
Trop longtemps de leur trône ils ont fait un autel.
Ils ont pourvu la mort de leur sceptre mortel ;
Ils meurent à leur tour : ils apprennent d'eux-mêmes
Ce qu'on souffre à subir ces angoisses suprêmes,
Vouloir aimer et vivre, être jeune, être fort,
Mourir en pleine vie et voir venir la mort.

Quel tourment pour un roi qui va périr, s'il pense
Qu'au temps où s'exerçait sa royale clémence,
Il pouvait, par respect pour le sang des humains,
Renverser l'échafaud de ses puissantes mains,
Abolir, d'un seul mot, la peine qui le tue,
Dire : Grâce pour tous! Et sa bouche s'est tue!
Les rois n'ont jamais su mettre un glaive au fourreau,
Et leur premier ministre est toujours le bourreau.
Sanson, qu'il fit bourreau, lui coupa donc la tête;
Il la montra sanglante à la foule muette;
Plus puissant que Louis il a pu dire au roi :
« Je suis exécuteur, tu m'as nommé pour toi! »

ROBESPIERRE.

Logique impitoyable!

SAINT-JUST.

Enfin, sur notre route
Nous pouvions condamner le soupçon et le doute,
Décréter la victoire... Un général vaincu
Devait de trahison demeurer convaincu.
Nous pouvions, dans l'ardeur de nos luttes suprêmes,
Sur un dissentiment nous immoler nous-mêmes.
Tous, n'avions-nous pas fait un pacte avec la mort?
Triompher ou périr: tel était notre sort.
Mais que des scélérats que la peur rend féroces
Ajoutent à la mort des supplices atroces,
Qu'on les voie affamés de meurtre et de plaisirs,
Assouvir dans le sang leurs infâmes désirs,
Et que sans distinguer le crime ou l'innocence
Ils aillent massacrer, sans juge et sans défense,
Les femmes, les vieillards jusqu'au fond des prisons,

Ces forfaits sont plus grands que mille trahisons.
Ces bandits dont Paris et la France foisonnent
N'ont de républicain que le nom qu'ils se donnent.
Ni principes, ni droits, rien ne les a fléchis.
Ils voulaient s'enrichir : ils se sont enrichis !
Il leur faut préserver leur fortune et leur tête,
Et se sentant perdus si la Terreur s'arrête,
Ils font tous leurs efforts pour la précipiter,
Car la Convention entend déjà monter
De toutes parts contre eux les menaçantes plaintes
Des villes en courroux qui dominent leurs craintes.
Toi qui ne subis pas leur contact flétrissant,
Tu leur deviens obstacle, ils verseront ton sang ;
Et tu voudrais ouvrir une ère pacifique ?
Il y va de l'honneur de notre République :
Donc, point d'impunité. Le péril que tu cours...

ROBESPIERRE.

Je médite une loi, je prépare un discours.

SAINT-JUST.

Un discours ! une loi ! l'Assemblée en est lasse :
Mieux vaut par l'action répondre à la menace.
Que ne rends-tu publics les noms des assassins,
Leurs crimes ignorés, leurs perfides desseins ?

ROBESPIERRE.

Les entends-tu déjà crier à l'imposture ?

SAINT-JUST.

Fais-les taire et contre eux saisis la dictature.

ROBESPIERRE.

Eh quoi! pour les sauver tronquer nos libertés!
Non! c'est ouvrir la porte à trop d'iniquités;
A la Convention, c'est devenir rebelle.

SAINT-JUST.

N'a-t-elle pas remis sa puissance réelle
A notre comité, pouvoir exécutif,
Seul centre, seule force et seul rouage actif?
On lutte, on se tiraille, on marche à l'aventure...
La République meurt sans une dictature.

ROBESPIERRE.

On ne peut pas toujours gouverner les Etats
Comme en compagne un chef commande à ses soldats,
Avec des droits sans borne et de franches coudées,
Et l'on ne brûle pas la cervelle aux idées.

SAINT-JUST.

Le peuple est multitude et le pouvoir est un.
D'ailleurs, ainsi l'exige un intérêt commun,
Comme sur un vaisseau qu'assaille la tempête,
Que tout bras obéisse et qu'une seule tête
Commande!

ROBESPIERRE.

Il semblerait qu'on voulût redresser
Ce que, sous d'autres noms, il fallut renverser,
La royauté!

SAINT-JUST.

Le choix de l'aveugle nature
Peut-il se comparer avec la dictature?

L'une naît du génie et l'autre du hasard.
Je méprise Louis et j'estime César.
S'il eût compris, au cœur que l'histoire lui donne,
Que son front s'élevait plus haut que la couronne,
Et que l'œuvre finie, il eût su s'éloigner,
Nul, dans Rome, après lui, n'aurait osé régner.
Un mois de dictature, et tu sauves la France!
Dans quel autre moyen mets-tu ton espérance?

ROBESPIERRE.

Je veux pendant un mois me tenir à l'écart,
Et tandis qu'au pouvoir je n'aurai plus de part,
Si par d'autres que moi la Terreur implacable
Redouble, on ne pourra m'en rendre responsable;
Je veux concilier et respecter nos lois.
Va chez Billaud-Varenne et chez Collot d'Herbois,
Couthon verra Cambon, Antonelle et Barrère.
Qu'ils cessent de hanter Fouché, Barras, Rovère,
Carrier, Fréron, Tallien, Vadier, les deux Bourdon,
Et de tous mes griefs je leur fais l'abandon.

SAINT-JUST.

Cherche un autre que moi pour gagner ces perfides:
Je cours te préparer des armes plus solides.
Le corps de Sambre-et-Meuse où je suis attendu
Réparera le temps que nous avons perdu.
Toi qui sais mieux que moi ce qu'il faut dire ou taire,
Orateur tacticien, tribun parlementaire,
Lutte, et si dans l'arène où tu seras lancé,
D'un trop pressant péril tu te vois menacé,
Pour dernier argument, s'il te faut la victoire,

Ecris-moi (je t'en fais le serment sur ta gloire) :
« Il faut vaincre tel jour. » Ce jour-là je vaincrai

ROBESPIERRE, l'embrassant.

Pour l'honneur du pays, va, je te l'écrirai.

SAINT-JUST.

Je pars plein d'espérance.

(Entre Lebas; il serre la main de Robespierre puis il l'embrasse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LEBAS.

LEBAS.

En ami, je te serre
La main et je t'embrasse à titre de beau-frère.

SAINT-JUST, à Robespierre.

Tu vas te marier?

LEBAS.

Avec Éléonor.

SAINT-JUST.

Par ces temps orageux ? C'est du courage encor !

ROBESPIERRE, assis, écrivant.

J'ai demandé sa main.

SAINT-JUST.

Tu connais ma maxime :
Un tribun ne doit pas se marier, Maxime.

ROBESPIERRE.

Je le sais, mon ami, mais j'aspire au repos.

LEBAS.

Je voudrais bien te voir soutenir ce propos.

SAINT-JUST.

C'est aux coups du malheur offrir double surface
La femme à son foyer, — n'est-ce pas là sa place ? —
Est faite pour sourire et non pas pour trembler:
Il faut la rendre heureuse ou ne pas s'en mêler

LEBAS.

Pour ma part, j'ai pris femme et crois la rendre heureuse.

SAINT-JUST.

Notre existence à nous est trop aventureuse ;
Chaque jour sous nos pas le danger peut s'offrir.

LEBAS.

Aimes-tu ?

SAINT-JUST.

J'aime et seul je préfère en souffrir.
Mais faire partager à quelque faible femme
Les luttes de la vie et les tourments de l'âme,
L'entraîner innocente, attachée à vos pas,
Par mille âpres sentiers qu'elle ne connaît pas,
Vous appelez cela de l'amour ! C'est un crime !
On choisit une épouse et non une victime.

LEBAS.

Et l'on se sèvrerait d'un semblable bonheur ?

SAINT-JUST.

On ne peut pas avoir deux passions au cœur :
L'amour de la patrie et celui d'une épouse.
Il faut choisir. D'ailleurs, la patrie est jalouse.

LEBAS.

Paradoxe nouveau.

SAINT-JUST.

Robespierre, au revoir.
(Ils se serrent la main.

LEBAS, l'accompagnant.

Nous en recauserons.

SAINT-JUST, sortant.

Quand tu voudras. Bonsoir.
(Fausse sortie de Lebas.)

LEBAS, retournant.

Tallien et Fouché sont là qui te demandent
Un moment d'entretien que tous les deux attendent.

ROBESPIERRE.

Tallien ! Fouché ! Fléaux de Bordeaux, de Lyon !
(Il fait un signe d'assentiment. Fouché paraît dans une attitude servile.)

SCÈNE VII.

ROBESPIERRE, FOUCHÉ.

FOUCHÉ, avec emphase.

Salut au président de la Convention,
Au régénérateur de la mère-patrie !

ROBESPIERRE.

Trêve de servilisme et de flagornerie !
Que veux-tu ?

FOUCHÉ.

Ton humeur excuse ton oubli.
J'espérais cependant être mieux accueilli.
Naguère, tu m'avais promis ta sœur pour femme

ROBESPIERRE.

Je ne connaissais pas la noirceur de ton âme.

FOUCHÉ.

Je l'aime avec ardeur, dès longtemps.

ROBESPIERRE.

C'est en vain.

FOUCHÉ.

Elle m'aime. Peux-tu me refuser sa main ?

ROBESPIERRE.

Charlotte aimer Fouché ! Moi l'unir à ta race !
Tes forfaits, veux-tu donc que je te les retrace ?
Noir théoricien d'extermination,
Ouvrier de rapine et de destruction !
Pour toi la guillotine était encor trop lente ;
La pioche fatiguait ta main impatiente.
Pour démolir plus vite il t'a plu de brûler ;
Tu te sers du canon afin de mitrailler
Les condamnés à mort qui tombent par centaine
Sous les boulets trouant les murs de chair humaine.

Par cette boucherie à bon droit indigné,
Lyon, qui nous aima, de nous s'est éloigné.

FOUCHÉ.

Nous avions à venger Challier, pure victime !

ROBESPIERRE.

Oui, mais par la justice et non point par le crime

FOUCHÉ.

Je n'ai fait qu'appliquer les lois de la Terreur.

ROBESPIERRE.

Le monstrueux supplice est né de ta fureur.

FOUCHÉ.

Enfin, tu m'as promis...

ROBESPIERRE.

Ne vois-tu pas, barbare,
Qu'un abîme de sang désormais nous sépare ?

FOUCHÉ.

Quel est ce sang ?

ROBESPIERRE.

Celui dont tu fus altéré

FOUCHÉ.

J'ai servi mon pays.

ROBESPIERRE.

Tu l'as déshonoré !

FOUCHÉ.

Tu montrais autrefois moins de modérantisme.
Collot d'Herbois comprend mieux mon patriotisme.
Si quelque étroit esprit osait me suspecter,
Derrière ce géant je saurais m'abriter.

ROBESPIERRE.

Puisqu'un même intérêt aujourd'hui vous assemble,
Soutenez-vous l'un l'autre, et demeurez ensemble.

FOUCHÉ.

C'est ce que nous ferons. — Tu me laisses partir?

ROBESPIERRE, s'asseyant.

J'ai dit.

FOUCHÉ.

Tu pourrais bien un jour t'en repentir!

(Fouché va vers la porte. Tallien paraît. Ils se serrent vivement la main. Robespierre aperçoit Tallien et lui indique un siège.)

SCÈNE VIII.

ROBESPIERRE, TALLIEN.

TALLIEN, avec embarras.

Je viens te demander la grâce de deux femmes.

ROBESPIERRE.

J'ai si peu de pouvoir... Mais si tu le réclames...
Comment les nommes-tu?

TALLIEN.

L'une, de Beauharnai,
Joséphine.

ROBESPIERRE

Fort bien! L'autre?

TALLIEN.

De Fontenay,
Térézia.

ROBESPIERRE.

Je sais! La dernière, il me semble,
Conspirait à Bordeaux, où vous viviez ensemble.

TALLIEN, avec effort.

Oui!

ROBESPIERRE.

Nous en parlerons demain au Comité.
La première obtiendra, je crois, sa liberté;
Quant à la Cabarrus, elle est trop compromise;
Le tribunal attend cette belle marquise.

TALLIEN.

Est-ce toi qui donnas l'ordre de l'arrêter?

ROBESPIERRE.

Qu'importe!

TALLIEN.

On aurait pu d'abord me consulter.

ROBESPIERRE.

Si nous avions voulu favoriser sa fuite...
De Bordeaux à Paris, c'est toi qui l'as conduite!

TALLIEN.

Mais si je te priais, par estime pour moi,
De la sauver!

ROBESPIERRE.

Eh bien! par estime pour toi,
Je la condamnerais au châtiment suprême.

TALLIEN, à part.

O rage!... (Haut.) Faut-il donc t'avouer que je l'aime

ROBESPIERRE.

Je le sais.

TALLIEN.

De sa mort, sais-tu que je mourrai?

ROBESPIERRE.

Tallien! reviens à toi.

TALLIEN, avec éclat.

Je la veux, je l'aurai!
(Ils se lèvent.)
Mon amitié pour toi va se changer en haine.

ROBESPIERRE.

De l'un à l'autre excès la passion t'entraîne.
Si tu peux exiger, pourquoi demandes-tu?

TALLIEN, avec amertume.

Parce que je croyais encore à la vertu,
Parce que j'espérais qu'entre tant d'infortunes
Nous serions indulgents pour nos fautes communes.

ROBESPIERRE, surpris.

Je ne te comprends pas ! Mais tu dois le savoir,
La vertu ne met rien au-dessus du devoir.
Laisse cette coupable au sort qu'elle mérite.

TALLIEN.

En lui donnant mon nom je la réhabilite.

ROBESPIERRE.

Pour elle non content de t'être compromis,
Tu choisis cette épouse entre nos ennemis !
Pour le mieux effacer, tu partages son crime,
Et tu te fais complice, étant déjà victime !
Tu te perds avec elle ! Un conventionnel,
S'il n'est justifié, demeure criminel.
De terribles soupçons ont pesé sur ta tête ;
Et pourtant nous avons interrompu l'enquête.
La patrie a besoin de notre austérité.
Celui qui, comme nous, aime la liberté,
Surmonte, sans effort, ces indignes faiblesses !

TALLIEN, avec une colère sourde.

Quand il a, comme toi, les deux sœurs pour maîtresses.

ROBESPIERRE.

Infâme !

TALLIEN.

Je te hais.

ROBESPIERRE, avec éclat.

Sors de cette maison;
Elle est pure, et ta bave y verse le poison.
La Cabarrus mourra.

TALLIEN.

Tu connaîtras ma haine.

ROBESPIERRE, calme.

Tu connais mon mépris.

TALLIEN.

Va, ta perte est certaine.

(Éléonore accourt. Tallien sort. Robespierre va vivement au devant d'elle.

SCÈNE IX.

ROBESPIERRE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Maxime, qu'avez-vous? Vous semblez éperdu
De douleur. Calmez-vous!

ROBESPIERRE.

Avez-vous entendu
Ce qu'a dit cet homme?

(A part.)

Elle, aussi pure qu'un ange,
L'outrager !

ÉLÉONORE.

Qu'a-t-il dit ?

ROBESPIERRE.

Rien.

ÉLÉONORE, l'observant, inquiète.

Voici votre orange
Et mon bouquet ! Eh bien ! vous êtes attristé.
Je ne vous avais pas encor félicité.
Ah ! que j'étais heureuse et quelle joie extrême
D'entendre autour de soi louer ceux que l'on aime !
Quel spectacle touchant ! Votre main sur l'autel
Aux hommes consolés semblait rouvrir le ciel.
Nous sentions pénétrer, comme une vive flamme,
L'accent de votre voix jusqu'au fond de notre âme.
Vous avez fait pleurer le peuple de bonheur ;
Et moi, vous connaissant, j'en ressentais l'honneur.
J'éprouvais quelque orgueil, excusez-moi, Maxime,
A penser en moi-même à notre vie intime,
Et que, lorsque la foule aurait quitté ces lieux,
Vous viendriez chez nous, modeste et glorieux.
Celui que tout Paris admire, tout à l'heure,
Au sein de ma famille et dans notre demeure,
Notre ami, causera comme un frère avec moi,
Disais-je ; il est notre hôte, il vit sous notre toit.

ROBESPIERRE.

Il faudra bien pourtant, si le devoir l'exige,
Vous quitter !

ÉLÉONORE.

Nous quitter! Et qui donc vous oblige?
Dites! quelqu'un des miens vous a-t-il offensé?
Ne nous aimez-vous plus comme par le passé?
Avez-vous rencontré dans quelque autre famille
Des cœurs plus dévoués... une autre jeune fille?
Pourtant nous aimons bien Charlotte, votre sœur!
Ah! si vous nous quittiez, j'en mourrais de douleur.

(Elle pleure.)

ROBESPIERRE, la consolant.

Puis-je faire autrement? Vous-même, soyez juge.
Votre père m'offrit sa maison pour refuge,
Je devais y rester une heure. Éléonor,
Depuis bientôt deux ans cette heure dure encor,
Et chaque jour pour moi votre sollicitude
En augmentant ma dette accroît ma gratitude.
Après tant de malheurs, les biens que j'ai perdus
Votre famille et vous me les avez rendus.
Il me reste une sœur, mais rien ne la contente;
Un frère, vous savez son humeur inconstante.
J'étais seul dans la vie, orphelin, sans amours,
Souffrant de mille maux, réfléchissant toujours,
Et luttant d'une lutte où l'âme se consume,
Sans que rien adoucît ma profonde amertume.
Vous m'avez recueilli, vous m'avez adopté.
Sourire rayonnant, fleurissante gaîté,
Bonheurs de la famille, austère et pure joie,
Vous avez répandu ces trésors sur ma voie;
Et moi, dans mes périls, je vous ai compromis;
Je n'ai su vous donner rien que mes ennemis.

ÉLÉONORE.

Ces haines, ces périls n'ont rien qui nous émeuve ;
Nos cœurs sont assez forts pour en subir l'épreuve,
Et vous m'avez pu voir, en face d'un danger,
Digne de le braver et de le partager.
J'espérais plus d'estime et plus de confiance ;
Et si vous nous deviez quelque reconnaissance,
Vous ne songeriez pas à porter loin de nous
Une gloire, un bonheur dont nous sommes jaloux.

(Elle s'assied attristée.)

ROBESPIERRE.

Vous avez d'un grand cœur relevé mon courage.
J'hésitais ; je voulais attendre que l'orage
Qui gronde autour de moi se fût enfin calmé.
Je retenais l'élan d'un amour comprimé,
Mettant dans un seul but une double espérance,
Attachant mon bonheur au salut de la France,
Afin de pouvoir dire, au comble de mes vœux :
Mon pays est sauvé ! J'ai le droit d'être heureux !
Mais, hélas ! plus j'avance, et plus le but recule.
L'obstacle sur l'obstacle à l'envi s'accumule.
Je souffre, Éléonore, et suis las de souffrir,
Las de fermer un cœur qui demande à s'ouvrir,
Et de fuir vainement sous la main qui me frappe.
Ah ! ne voyez-vous pas que mon secret m'échappe !
A le garder en moi j'étais accoutumé ;
Mais j'ai peur de mourir avant d'avoir aimé.
Honteux d'avoir douté de vous et de moi-même,
J'en demande pardon à vous, à vous que j'aime !

ÉLÉONORE.

Il m'aime !

ROBESPIERRE.

Voulez-vous être ma femme?

ÉLÉONORE.

Oui.

ROBESPIERRE.

M'aimez-vous?

ÉLÉONORE.

Je vous aime.

ROBESPIERRE.

Ainsi, dès aujourd'hui,
Vous allez partager mon malheur?

ÉLÉONORE, avec fierté.

Votre gloire.

ROBESPIERRE.

Aimé!

ÉLÉONORE.

Depuis deux ans.

ROBESPIERRE.

Et je n'osais le croire.

ÉLÉONORE.

Vous n'aurez plus le droit désormais d'en douter
Mais mon père!

(Entrent pendant ces derniers vers Élisabeth, appuyée sur Lebas, madame Duplay, Simon Duplay.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉLISABETH, LEBAS, MADAME DUPLAY, SIMON DUPLAY.

MADAME DUPLAY.

Il consent et ne veut consulter
Que ton cœur.

ÉLÉONORE, se jetant dans les bras de sa mère.

Oh ! ma mère ! Il m'aime !

MADAME DUPLAY.

Eh bien ! ma fille,
Maintenant le voilà vraiment de la famille.

ÉLISABETH.

A quand le mariage ?

ROBESPIERRE.

Au jour qu'Éléonor
Et sa mère voudront.

ÉLISABETH, presente un calendrier à Éléonore et à madame Duplay.

Soit.

ÉLÉONORE.

Au neuf thermidor.

SIMON DUPLAY.

Quel beau jour dans ma vie ! Allons, enfants, à table !

LEBAS.

Nous boirons à ce jour qui sera mémorable.

ACTE TROISIÈME

UN SOUPER CHEZ COLLOT-D'HERBOIS

PERSONNAGES :

COLLOT-D'HERBOIS, membre du comité de Salut public.
BILLAUD-VARENNES, membre du comité de Salut public.
CARNOT, membre du comité de Salut public.
BARRÈRE, membre du comité de Salut public.
VADIER, membre du comité de Sûreté générale.
FOUQUIER-TINVILLE, accusateur public.
FOUCHÉ, député à la Convention.
TALLIEN, député à la Convention.
BARRAS, député à la Convention.
FRÉRON, député à la Convention.
CARRIER, député à la Convention.
BOURDON, député à la Convention.
MARCEAU, général à l'armée de Sambre-et-Meuse.
MÉDA, gendarme.
SAINT-JUST, membre du comité de Salut public, commissaire à l'armée de Jourdan.

La scène se passe dans la maison de Collot-d'Herbois. 13 messidor an II.

Le théâtre représente un cabinet de travail. — Ameublement somptueux et artistique. Au fond, portes latérales dans les pans coupés. Cheminée avec glace sans tain laissant voir un salon plein de fleurs et de lumières. A droite, premier plan, une table à écrire; un fauteuil à côté. Au second

plan, un sofa. A gauche, premier plan, une table ministre. Des chaises autour de la table. Des flambeaux allumés sur toutes les tables et sur la cheminée. — Au lever du rideau, Collot-d'Herbois et Fouché sont assis aux deux extrémités de la table de travail du comité de Salut public.

SCÈNE I.

COLLOT-D'HERBOIS, FOUCHÉ.

FOUCHÉ, se levant.

Cessons un entretien qui s'est trop prolongé.
J'espérais de ta part être mieux protégé,
Ayant jusqu'aujourd'hui partagé ta fortune
Et demeurant fidèle à notre œuvre commune.
Il est vrai que je suis le premier poursuivi ;
Mais celui qui m'attaque aura-t-il assouvi
Sa haine par ma chute, et crois-tu qu'il s'y tienne?
En menaçant ma tête, il convoite la tienne !
Je crois même qu'au fond il ne m'attaque moi
Que pour se préparer à te combattre, toi.
Si nous avons failli, que suis-je ? obscur complice!
Et toi... Mais il suffit ; que mon sort s'accomplisse ;
Je pars, seul je me sens trop faible pour porter
Un fardeau que ta force aspire à rejeter.

(Il se dirige vers la porte.)

COLLOT-D'HERBOIS, se levant.

Tu pars ! Où vas-tu donc ?

FOUCHÉ.

Ma foi ! je m'expatrie !

COLLOT-D'HERBOIS

Poltron !

FOUCHÉ, revenant.

Est-ce le fait de la poltronnerie
De t'exhorter à rompre avec notre ennemi ?
Prends garde. On rompt trop tard en rompant à demi.

COLLOT-D'HERBOIS.

Je suis fort. Qu'il me touche et je le pulvérise.

FOUCHÉ.

Et si du premier coup Robespierre te brise ?

COLLOT-D'HERBOIS, à part.

Jésuite !

FOUCHÉ, à part.

Saltimbanque !

COLLOT-D'HERBOIS.

Ai-je besoin de lui ?

FOUCHÉ.

Ah ! s'il ne fallait pas m'assurer son appui !

(Ils se rassoient et rapprochent leurs siéges.)

FOUCHÉ, reprenant.

Je regrette de voir s'en aller en fumée
Le fruit de ton courage et de ta renommée,
Quand Lyon t'a donné par sa haine un relief
Et que des Montagnards tu deviendrais le chef.

Pour tes amis, géant ; pour tes ennemis, tigre ;
Tandis que l'un t'exalte, un autre te dénigre ;
Tous te craignent. D'ailleurs, tu restes colossal
Et Robespierre en toi voit grandir un rival.
Comme il te hait ! Déjà d'une façon grossière
Il t'invective !

COLLOT-D'HERBOIS.

Lui ! que dit-il ?

FOUCHÉ.

Robespierre !
Il dit que ton logis, par le vice hanté,
Accuse ta luxure et ta frivolité.
Il dit que, te créant de faciles ressources,
Tu pourrais bien avoir saigné de grosses bourses.
Il dit que si Lyon par ton ordre a brûlé,
C'est parce qu'autrefois Lyon t'avait sifflé.

COLLOT-D'HERBOIS, avec fureur.

Il ment ! Jamais public, justement idolâtre,
N'applaudit un acteur plus grand sur le théâtre ;
Et s'il ose en douter, dès demain l'orateur
Vengera cette injure infligée à l'acteur.
Il connaît mon accent, mon geste inexorable...

FOUCHÉ.

Frappe : jamais l'instant ne fut plus favorable.
Et même aux Jacobins...

COLLOT-D'HERBOIS.

Ses amis sont les miens.

FOUCHÉ.

Je le sais et je sais aussi certains moyens
Qui pourraient aisément précipiter sa chute.
L'opinion publique à la fin se rebute
A le suivre partout où ses noires humeurs
Prétendent nous conduire au rebours de nos mœurs.

COLLOT-D'HERBOIS.

Je ne m'explique pas l'existence qu'il mène :
Il s'absente et voici la deuxième semaine
Qu'il n'a plus reparu dans notre comité.

FOUCHÉ.

Il médite un grand coup.

COLLOT-D'HERBOIS.

Saint-Just, de son côté,
Dédaignant de Carnot la tactique fameuse,
Dirige à notre insu le corps de Sambre-et-Meuse
Sur des plans qui nous sont demeurés inconnus.

FOUCHÉ.

Si vous tardez encor, vous serez prévenus.

(Collot se promène un instant avec agitation.

COLLOT-D'HERBOIS.

Quels moyens prendre ?

FOUCHÉ.

Moi, la ruse ; toi, l'audace !

COLLOT-D'HERBOIS.

Sur qui peux-tu compter ?

FOUCHÉ.

Sur tous ceux qu'il menace.

(Avec vivacité.)

Faut-il te les nommer ? Ne les connais-tu pas ?
Tous ceux dont Robespierre a juré le trépas
Et qui par la discorde augmentent leur faiblesse :
Tallien, dont il a fait arrêter la maîtresse,
Cambon qu'injustement il accuse ; Bourdon
Pour quelques mots amers lui demandant pardon ;
Barras, qui négligea de lui montrer ses livres
Pour rendre un compte exact des deux cent mille livres
Qu'en partant de Marseille il devait au Trésor ;
Lecointre qui le hait d'instinct ; d'autres encor !
Vadier, Vouland, Fréron, Amas, Thuriot, Rovère,
Legendre, André Dumont, Guffroy, Panis, Barrère,
Lacoste qu'il combat souvent aux Jacobins,
Les amis de Danton, d'Hébert, des Girondins ;
Carrier dont il flétrit sottement l'énergie
Pour quelque sang impur dont la Loire est rougie ;
A Nantes, à Bordeaux, à Marseille, à Lyon,
Partout où les complots et la rébellion
Ont exigé de nous des rigueurs nécessaires,
L'incorruptible en fait un crime aux commissaires.
Il est si tendre, lui ! Crois-moi, tu les verras
A ton premier appel se jeter dans tes bras.
Puis nous travaillerons à loisir l'Assemblée
Qui sera de sa perte aisément consolée.

COLLOT-D'HERBOIS.

Que fera la Commune ?

FOUCHÉ.

Elle est toute avec lui,
Pour le perdre.

COLLOT-D'HERBOIS.

Je donne à souper aujourd'hui,
Reste ici. Nous aurons besoin de ta présence.
De notre comité, mes collègues, je pense,
Ne peuvent plus tarder maintenant à venir ;
C'est l'heure. Ici, ce soir, ils vont se réunir.

(Entre Vadier, des dossiers à la main.)

SCÈNE II

LES MÊMES, VADIER.

VADIER, à Collot-d'Herbois.

Je t'apporte au complet les dossiers de police
Des nombreux accusés à traduire en justice ;
Mais la tête me pèse et malgré mes efforts...

FOUCHÉ.

Consens-tu que je t'aide à dresser tes rapports ?

VADIER.

Certes ! très volontiers. Rédige-les toi-même ;
Je reviendrai bientôt.

(Il les lui remet et sort avec Collot.)

SCÈNE III.

FOUCHÉ, seul.

Je les tiens. Joie extrême!
O sainte paperasse. Ah! l'excellente odeur!
Que je vais là dedans fouiller avec ardeur!
La police! Art sublime encore dans l'enfance!
Belle institution dont je prends la défense,
Et que je veux conduire à sa perfection
Pour ma gloire et le bien de notre nation!
C'est par elle que l'homme apprend à se connaître
Et que le politique en moi s'unit au prêtre!
Cet art est négligé. Quel pays plus heureux
Qu'un peuple de mouchards se surveillant entr'eux!
Mais la liberté gêne et dès lors je m'explique
Pourquoi je hais d'instinct le nom de République.
Sans elle j'étendrais sans crainte mon filet
Dont la maille est étroite et le réseau complet.
C'est là que les bavards se prendraient tous au piège;
C'est là qu'un pouvoir fort établirait son siège.
Sieyès et Talleyrand, en vrais hommes d'État,
Sont d'accord avec moi sur ce point délicat.
Par leurs vices cachés ils gouvernent les hommes.
Si jamais nous sortons du chaos où nous sommes
Et qu'on me laisse agir, on verra sans horreur,
Quelque habile mouchard devenir empereur!

(Il sort. Collot-d'Herbois entre avec Billaud-Varennes et Carnot. Ils s'asseoient autour de la table.)

SCÈNE IV.

COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNES, CARNOT.

BILLAUD-VARENNES.

Nos collègues sont-ils convoqués ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Je le pense.

BILLAUD-VARENNES.

Robespierre ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Il nous faut compter sur son absence.

CARNOT.

Qu'il se démette alors, s'il ne doit plus venir.

BILLAUD-VARENNES.

Nous a-t-il prévenus?

CARNOT.

Non !

COLLOT-D'HERBOIS.

Il faut en finir.

BILLAUD-VARENNES.

Que dis-tu ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Robespierre à d'autres soins s'occupe
Dont notre comité ne peut plus être dupe.

BILLAUD-VARENNES.

Notre pouvoir s'accroît sans lui.

COLLOT-D'HERBOIS.

C'est une erreur.
Malgré nous il voudrait arrêter la terreur,
Pour qu'un nouveau régime à nos dépens commence,
Et qu'on lui sache gré de sa molle clémence.

BILLAUD-VARENNES.

N'exagères-tu pas ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Je vous ouvre les yeux ;
J'aurai la preuve en main de ses plans odieux.

BILLAUD-VARENNES.

La loi de prairial n'en serait pas la preuve.

COLLOT-D'HERBOIS.

A moins que contre nous il n'en fasse l'épreuve.

BILLAUD-VARENNES.

C'est une loi terrible, arme à double tranchant,
Et quiconque s'en sert se blesse en la touchant.
Explique-toi, Collot

COLLOT-D'HERBOIS.

Il faut que je m'explique
Quand je sens sous mes pieds crouler la République,
Quand je vois de mes yeux, sous son masque menteur,
A l'ombre d'un complot surgir le dictateur !

BILLAUD-VARENNES.

Pour lui, comme pour toi, j'eus toujours grande estime ;
Mais je voudrais tenir la preuve de son crime.

COLLOT-D'HERBOIS.

Il a de sa police établi le bureau
Où de ses familiers il case le troupeau ;
Du club des Jacobins il régit les séances,
Mène le tribunal, règle ses audiences,
Dirige la commune et le département ;
Excepté parmi nous, il est partout, vraiment!
Sur la Convention tu connais son empire?

BILLAUD-VARENNES.

Son éloquence!

COLLOT-D'HERBOIS.

Oui, mais par elle il conspire.
Il suspend dans son cours la Révolution;
Il livre la patrie à la réaction.
N'est-ce pas la Terreur qui sauva la patrie?
Devrait-il désarmer sa poitrine meurtrie,
Après tant de malheurs, de périls surmontés,
Et la rendre aux tyrans que nous avons domptés?

BILLAUD-VARENNES.

Tu dis vrai! La Terreur, instrument populaire,
Forgé par la justice et non par la colère,
Au dedans, au dehors, conjurant le danger,
D'un formidable choc expulsa l'étranger,
Et cette arme de mort achèvera sa tâche
Avant que de nos mains la pitié ne l'arrache.
Quand on commence l'œuvre, il la faut accomplir.
Moi-même que de fois je me sentis faiblir!
Mais puisque l'ennemi revient sur la frontière,
La Terreur doit poursuivre et demeurer entière.
Sur ce point Robespierre aura pu s'abuser;
Pourquoi ne pas l'entendre avant de l'accuser?

COLLOT-D'HERBOIS.

Parce qu'en condamnant nos mesures extrêmes,
Sans nous entendre, lui, nous accuse nous-mêmes,
Et qu'en s'attribuant la gloire des succès,
Il rejette sur nous la honte des excès.
Depuis trois ans son nom croît et nous enveloppe.
Par sa froideur correcte il rassure l'Europe.
Il a pris le clergé sous sa protection,
Les femmes ont pour lui grande dévotion,
Et la Convention tombera désarmée,
Le jour où par Saint-Just il gagnera l'armée.

CARNOT, avec éclat.

C'est trop fort!

BILLAUD-VARENNES.

Qu'est-ce donc?

CARNOT.

Saint-Just désobéit
A notre Comité !

COLLOT-D'HERBOIS.

Dis plutôt qu'il trahit.

BILLAUD-VARENNES.

Parle! Tu sais qu'en toi j'ai mis ma confiance.

CARNOT.

Saint-Just ouvre aux Anglais les portes de la France.

COLLOT-D'HERBOIS.

Courons-nous un danger?

CARNOT.

Nous saurons y pourvoir.
La machine allemande est lourde à se mouvoir,
Et tant que l'unité germaine n'est pas faite,
La France aux bords du Rhin ne craint pas de défaite.
C'est l'Anglais qu'il faut vaincre, et nous voulions d'abord
D'un coup de main surprendre Ostende, Anvers, Nieuport,
Anvers surtout, pour mettre au cœur de l'Angleterre
Un pistolet vivant et lui fermer la terre,
La menaçant au nord par l'Escaut, et plus tard
La frappant au midi dans Malte et Gibraltar.
Que m'importe qu'on passe et repasse la Sambre,
Quand la paix autrichienne attend dans l'antichambre?
Quinze cents cavaliers, vingt mille fantassins,
Dirigés sur la Flandre, entamaient nos desseins ;

J'ordonne leur départ; Saint-Just l'ose suspendre
Sans daigner m'avertir et sans rien entreprendre,
Tandis que son armée, inerte comme un mur,
Contemple à l'horizon Bruxelles et Namur.
Sottise ou perfidie!

COLLOT-D'HERBOIS.

Ah! la preuve est notoire

CARNOT.

Il ne s'en lavera que par une victoire.

COLLOT-D'HERBOIS.

Otons-lui ses pouvoirs.

BILLAUD-VARENNES.

Attendons à demain.

(Il aperçoit Fouché qui paraît tenant à la main un écrit.)

Que fait ici Fouché? Que tient-il à la main?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

FOUCHÉ, à Billaud-Varennes.

En lisant le dossier du complot royaliste
Des prisons, par hasard, j'ai trouvé cette liste,
Écrite je ne sais dans quelle intention.

(Billaud-Varennes et Carnot se rapprochent. Fouché et Collot-d'Herboi rotent à l'écart.)

BILLAUD-VARENNES.

Dix-huit noms ! Les plus purs de la Convention !

CARNOT.

Collot d'Herbois, Barras, Tallien, Billaud-Varennes.

BILLAUD-VARENNES.

Mais nous y sommes tous.

FOUCHÉ.

Voilà pour leurs étrennes

BILLAUD-VARENNES.

Je connais cette main ! C'est étrange !

CARNOT.

On dirait
Celle de Robespierre.

COLLOT-D'HERBOIS

En effet. Il serait
Aisé de voir jusqu'où va cette ressemblance.
J'ai gardé le mandat qu'il rédigea d'avance
Et qu'il nous fit signer contre la Cabarrus.

(Il prend dans un dossier un écrit qu'il présente à Carnot.)

CARNOT.

C'est la même écriture !

BILLAUD-VARENNES.

Ah ! je n'en doute plus.

(A Fouché, gravement.)

A-t-on vu ce dossier aux mains de Robespierre ?

FOUCHÉ, simplement.

Il l'a gardé, je crois, une décade entière.

(Billaud-Varennes et Carnot se retirent en causant au second plan.)

FOUCHÉ, à Collot-d'Herbois.

N'ajoute plus un mot. Remets-moi ce mandat :
Tallien le veut; hier il me le demanda.

COLLOT-D'HERBOIS.

Cette liste est de toi?

FOUCHÉ, hypocritement.

Non!

COLLOT-D'HERBOIS.

Tu me la confies?

FOUCHÉ, avec mystère.

Garde l'original.

COLLOT-D'HERBOIS.

J'en ferai cent copies.

FOUCHÉ.

Tout va bien! Le soupçon dans leur esprit semé,
Fécondé par la crainte, aura vite germé.

COLLOT-D'HERBOIS, à ses collègues.

N'avons-nous pas assez recueilli de symptômes
Qui nous ont avertis du péril où nous sommes?
Il est tard cette nuit, pour en délibérer,

Et notre comité ne peut se séparer.
Passons à table ici quelques heures joyeuses
Et renvoyons au jour les choses sérieuses.

(Un domestique parait.)

UN DOMESTIQUE.

Le souper est servi.

COLLOT-D'HERBOIS.

Voici mes invités.

BILLAUD-VARENNES.

Le souper calmera nos esprits agités.

(Collot-d'Herbois serre la main de ses invités qui entrent dans la salle à manger brillamment éclairée. Parmi les invités plusieurs jeunes femmes).

FOUCHÉ, à Collot-d'Herbois.

As-tu soigné les vins? Ce point-là m'inquiète!

COLLOT-D'HERBOIS.

Ils sont tous capiteux. J'en réponds... sur ta tête

(Tous sortent, excepté Barras et Tallien. Tallien s'assied accablé sur le sofa. Barras l'observe et se rapproche de lui.)

SCÈNE VI.

TALLIEN, BARRAS.

BARRAS.

Tu ne viens pas souper ?

TALLIEN.

Je suis triste aujourd'hui,
Barras !

BARRAS.

Viens donc griser ton incurable ennui.

TALLIEN.

Non! tant que je n'ai pas sauvé celle que j'aime.

BARRAS.

Que tu soupes ou non, son péril est le même.
J'admire ta jeunesse et ta naïveté.
Viens, l'amour est partout où sourit la beauté.
La gloire nous excite à de tendres caprices.
Du théâtre Favart les charmantes actrices
Nous attendent à table et le verre à la main.
Viens! N'as-tu pas le temps d'être triste demain?

TALLIEN.

C'est demain qu'on la juge.

BARRAS.

Ah! chassons ces nuages,
Tallien! Jouir est tout. Les heureux sont les sages.
Si ta maîtresse meurt, tu la remplaceras.
Mais nous la sauverons... après souper.

TALLIEN.

Barras!
Je n'entends que ses cris, je ne vois que ses larmes.
Au fond de son cachot de la prison des Carmes,

Conçois-tu cette nuit ce qu'elle doit souffrir ?
Et moi qui ne peux rien, rien pour la secourir !
Si tu savais combien j'abhorre Robespierre !

BARRAS.

Oh ! ne m'en parle pas. Peuh ! nature grossière !
Il ne boit que de l'eau !

(Le gendarme Méda paraît, tenant une enveloppe à la main.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MÉDA.

MÉDA.

Le citoyen Tallien ?

TALLIEN.

C'est moi.

MÉDA.

Puis-je parler sans crainte ?

TALLIEN.

Ne crains rien.

MÉDA.

A la prison, quelqu'un que vous devez connaître
Pour vous, discrètement, m'a remis cette lettre,
Et je me chargerai de rapporter aussi
La réponse attendue.

(Il remet l'enveloppe à Tallien.)

TALLIEN.

Ah ! mon ami, merci !
Un billet ! un poignard ! Ah ! Barras ! je frissonne.

BARRAS, entraînant Méda.

Demain, reviens chez moi, sans rien dire à personne.

TALLIEN, lisant.

« Je rougis de t'aimer et de t'avoir connu.
« Mais j'ai honte surtout d'avoir appartenu
« Au lâche qui ne sait, mentant à sa promesse,
« Ni servir son pays, ni sauver sa maîtresse.
« Je donne mon amour à qui me sauvera ;
« Je lègue ce poignard à qui me vengera.
« Si Tallien le reçoit, qu'il s'en serve, s'il m'aime,
« Pour frapper le tyran ou s'immoler lui-même. »
Lâche ! j'hésite encor ! quand tout dit de frapper.
Ah ! je tiens ma vengeance !

BARRAS.

Eh bien, viens-tu souper ?

(Ils sortent par la porte latérale à gauche. Paraissent Collot-d'Herbois et quelques invités. Entre précipitamment Barrère essouflé. Il se jette dans un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNES, BARRÈRE, LES INVITÉS.

BARRÈRE.

Mes amis...

COLLOT-D'HERBOIS.

Soutiens-toi !

BARRÈRE.

Je meurs !

COLLOT-D'HERBOIS.

Quoi !

BARRÈRE.

Moi, Barrère,
M'attaquer ! le monstre ! Ah !

BILLAUD-VARENNES.

Quel monstre ?

BARRÈRE.

Eh ! Robespierre !
Je sors des Jacobins ! je défaille.

BILLAUD-VARENNES.

Veux-tu
Parler enfin !

BARRÈRE.

Amis, je me sens abattu ;
Je ne reconnais plus que Dieu, que la nature ;
Je suis soûl des humains.

(On lui présente à boire. Il boit.)

Si j'avais, je vous jure,

Un pistolet sur moi, mon stylet, mon poignard,

(Billaud-Varennes lui offre son pistolet.)

Tiens ! il est tout chargé.

BARRÈRE, avec calme.

J'en userai plus tard.

(Il le met dans sa poche.)

COLLOT-D'HERBOIS.

Ainsi donc ! Robespierre aux Jacobins...

BARRÈRE.

Le traître !
L'un après l'autre, tous, il veut nous compromettre.
Il avait demandé la parole — il parlait;
J'entendais vaguement son discours qui coulait
A travers ce nuage où flotte sa pensée,
Dans ce balancement de sa voix cadencée;
D'une oreille distraite, et sans m'attendre à rien,
J'écoutais les grands mots, dont il se sert si bien,
La haine des tyrans, sa vertu, son courage,
Le peuple, le bonheur du peuple, son ouvrage,
Les ennemis du peuple et de l'humanité
Et les conspirateurs contre la liberté.
Je le trouvais ce soir plus ennuyeux qu'habile.
Tout à coup un accès de colère ou de bile
Coupe en deux son discours, le jette hors des gonds.
Le voilà qui s'élance et par vaux et par monts,
Terrible, et sa fureur éclate sur ma tête.
Ma chaise en un instant se transforme en se lette;
Je ne peux me fâcher, je n'ose pas sortir;
Je m'entends accuser, confondre, anéantir,

Ignorant les forfaits dont il me rend coupable;
Je ne lui réponds rien, mon silence m'accable,
Je sors enfin, suivi par mille poings fermés
Et par mille regards de colère enflammés.

BILLAUD-VARENNES.

Mais n'a-t-il rien trouvé de précis à te dire?

BARRÈRE.

Je complote sa mort, contre lui je conspire!

BILLAUD-VARENNES.

Mais a-t-il prononcé dans son discours ton nom?

BARRÈRE.

Non!

BILLAUD-VARENNES

T'a-t-il désigné par quelque geste?

BARRÈRE.

Non.
Mais il me regardait et d'une telle sorte...

BILLAUD-VARENNES.

Tu sais qu'il est myope et qu'il voit mal.

BARRÈRE.

N'importe!
Les menaces, les cris qui m'ont accompagné,
A cet affront mortel m'ont assez désigné.

D'ailleurs, d'autres que moi, présents à la séance,
Pourront auprès de toi trouver plus de créance.

COLLOT-D'HERBOIS.

Nous abuserait-il par un récit trompeur?

BILLAUD-VARENNES.

Barrère quelquefois est sujet à la peur.

(Entrent précipitamment Fréron, Carrier, Bourdon, suivis d'autres députés.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CARRIER, FRÉRON, BOURDON.

COLLOT-D'HERBOIS, en serrant la main à chacun d'eux.

Fréron, Bourdon, Carrier...

FRÉRON.

Mes amis, on nous traque;
Contre nous Robespierre a commencé l'attaque.

BOURDON.

Du club des Jacobins il nous a fait rayer.

BARRÈRE, à Billaud-Varennes.

Eh! bien, avais-je tort, dis-moi, de m'effrayer?

FRÉRON.

Au sein du Comité nous cherchons un refuge.

CARRIER.

Si nous avons commis des crimes, qu'on nous juge

BILLAUD-VARENNES.

Faites votre rapport demain au Comité.

BOURDON, à Collot-d'Herbois.

Au moins dans ta demeure on vit en sûreté...

COLLOT-D'HERBOIS.

Soyez les bienvenus, restez dans ma demeure;
Nous délibérerons ensemble tout à l'heure;
J'attends Fouquier-Tinville.

FOUCHÉ, à Collot-d'Herbois.

Il ne manque que lui.
(A part.)
Que de grands jours s'en vont naître de cette nuit!
Et comme nous allons démolir pierre à pierre
Ce colosse d'orgueil qu'on nomme Robespierre!
(A Bourdon.)
Tu connais les desseins que poursuit sa fureur :
Robespierre voudrait arrêter la Terreur.

BOURDON.

Quoi! quand les factions à renaître sont prêtes,
Et qu'il reste à couper encor deux mille têtes!

BARRÈRE.

Chiffre précis, décompte exact et calcul neuf,
Et non pas dix-neuf cents et quatre-vingt-dix-neuf,
Deux mille juste!

BOURDON.

Avant qu'on ne coupe les nôtres,
Il faut toujours savoir couper la tête aux autres.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FOUQUIER-TINVILLE.

FOUQUIER-TINVILLE, au seuil.

Ne coupez rien du tout, ne versez plus le sang.

FOUCHÉ.

Voici Fouquier-Tinville!

BARRÈRE.

Il devient innocent!

FOUQUIER-TINVILLE.

Le sang est trop humide, et puis il est trop rouge;
Aux exécutions la multitude bouge,
Il faut toujours tenir le glaive sans fourreau,
Toujours le couperet sous le doigt du bourreau...
A la longue l'acier le mieux trempé s'ébrèche;
Je voudrais établir la guillotine sèche,
Dans quelque île lointaine, au climat meurtrier;
Où sous l'ardent soleil on mourra sans crier;

Là, nous transporterons, sans bruit, tous les coupables;
Là, le désert muet et morne sous les sables,
Sans que le peuple ému vienne l'intimider,
Enfouira les morts et saura les garder;
Sinon c'est l'échafaud qui se démoralise,
Et ne vaut plus la peine alors qu'on l'utilise.

(A Barrère.)

Fais-moi boire !

BARRÈRE.

Du sang ?

FOUQUIER-TINVILLE.

Non ! du vin !

Quel cœur d'or !

(Barrière lui verse à boire, il boit.)

FOUQUIER-TINVILLE, à Fouché.

Sais-tu bien que demain, quatorze messidor,
Nous jugeons Thérésa Cabarrus, et j'espère...

BARRAS, qui a écouté.

Il appelle cela juger, dis-donc, Barrère ?
S'il se trompe, il l'acquitte !

BARRÈRE.

Il rit, ce monstrueux,
Comme ne rirait pas un homme vertueux.

COLLOT-D'HERBOIS.

Enfin, je t'attendais avec impatience.

FOUQUIER-TINVILLE.

Magistrat, je m'impose une sage prudence;
Ne m'interroge pas, ma présence suffit,
Je suis des tiens.

COLLOT-D'HERBOIS.

C'est bien, j'en ferai mon profit.

(Ils se serrent la main. Fouquier-Tinville se confond dans la foule des invités qui vont et viennent pendant toute la scène. Les domestiques distribuent des rafraîchissements. Collot-d'Herbois donne des ordres. Toutes les portes se ferment. Un rideau couvre la glace sans tain, puis les invités forment un cercle d'auditeurs au second plan.)

FOUCHÉ, à Collot-d'Herbois.

Allons ! livre carrière à ta mâle éloquence,
Il est temps !

COLLOT-D'HERBOIS, d'une voix forte.

Je réclame un instant de silence.

(Derrière Collot-d'Herbois, à gauche, se rangent les conjurés; derrière, Billaud-Varennes; à droite, Carnot et Barrère.)

COLLET-D'HERBOIS.

Citoyens! mon cœur saigne et j'ai peine à parler.
Le devoir seul m'oblige à ne plus rien céler,
Et si je n'entendais la patrie expirante,
Elever jusqu'à nous sa clameur déchirante,
Si l'amour, l'intérêt de la Convention
Ne dominaient en moi toute autre affection,
Si je n'avais pas vu, sous d'indignes manœuvres,
S'écrouler le fronton sublime de nos œuvres,
Dans ma douleur muette, à périr résigné,
Il est un montagnard que j'aurais épargné

Plutôt que de briser le lien qui m'attache
A son nom, son grand nom resté pur et sans tache.
C'est Robespierre! Hier il était mon ami;
Il ne le sera plus demain, j'en ai gémi
Dans notre comité; d'une ardeur sans seconde
Ensemble, nous avions porté le poids d'un monde
Et d'un crime moins grand, mon aveugle pitié,
A ce seul souvenir l'aurait amnistié,
Pour peu qu'il eût voulu retourner dans la voie,
Où sa parole était l'orgueil de notre joie.
Mais hélas! il nous fuit, il déserte nos rangs
Pour s'en aller grossir le nombre des tyrans.
Quoi! nous avons gravi sans vertige les cimes
De la montagne sainte, aux visions sublimes,
D'où nos yeux, dominant les antiques grandeurs,
Des abîmes béants sondent les profondeurs!
Et quand nous descendons, rayonnants de lumière,
Nous qui ne savons pas regarder en arrière,
Quand nous apporterions la paix au genre humain,
Nous trouverions la mort au détour d'un chemin?
La clarté qui devait régénérer le monde
S'éteindrait avec nous dans une nuit profonde?
Un tyran renaîtrait parmi nous? mais c'est peu :
Il veut être tyran, dictateur, pape et Dieu!
La Révolution comme une prophétie
N'aurait dans sa puissance engendré qu'un Messie,
Un despote hypocrite et providentiel
Qui vendrait une fois de plus la terre au ciel!
A cet abaissement je ne peux me résoudre;
Contre ce Rédempteur je lancerai ma foudre
Et, tombant avec lui, dussé-je lutter seul,
Je m'ensevelirai vainqueur dans son linceul.

On sait que de serments je ne suis pas prodigue ;
D'autres la soupçonnaient, j'ai découvert l'intrigue,
Je connais les desseins du moderne Appius ;
Mais s'il n'est qu'un César, il est mille Brutus ;
Robespierre a planté sa parole perfide
Dans la Convention qu'il pousse au suicide,
Pour qu'elle se décime afin de s'épurer,
Pour qu'elle meure afin de se régénérer ;
Jusqu'au moment où, seul, planant sur les ténèbres,
N'ayant plus qu'à régir des souvenirs funèbres,
Il pourra saluer son respect pour la loi
De ces sinistres mots : « La Liberté, c'est moi ! »
Qu'il règne par la ruse ou bien par la parole,
Soit ! Mais que l'Assemblée elle-même s'immole
Et que chacun de nous aille aux pieds du vainqueur
Tomber en s'enfonçant un poignard dans le cœur,
Sous trop d'habileté c'est déguiser la haine.
S'il veut nous égorger, qu'il s'en donne la peine.
La victime peut-elle, en tenant le couteau,
Être à soi-même un juge, à soi-même un bourreau,
Se couronner de fleurs, s'offrir en hécatombe,
Bâtir le piedestal du tyran sur sa tombe ?
Ah ! s'il me tend jamais quelque vote assassin,
Je le retournerai contre son propre sein !
Amis, vous avez tous appris à me connaître ;
Unissez-vous à moi, nous punirons le traître !

(Il s'assied. Les conjurés l'entourent et le félicitent.)

CARRIER, FRÉRON, BOURDON.

Oui, nous le punirons.

TALLIEN.

Tu peux compter sur moi.

FOUCHÉ.

Je n'attendais pas moins d'un lutteur tel que toi.

TALLIEN.

Parle, achève, dis-nous le lieu, le jour et l'heure
Où nous assaillerons le tyran !

TOUS, EXCEPTÉ LES MEMBRES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Oui, qu'il meure!

BOURDON.

Et Couthon ? Et Saint-Just ?

FOUCHÉ.

Nous les enveloppons
Dans sa chute et tous trois du coup nous les frappons.

BOURDON, à Collot-d'Herbois.

Bravo ! nous sommes tous avec toi, ce me semble.
Soyons victorieux ou périssons ensemble.

COLLOT-D'HERBOIS, à Barrère.

Barrère, j'ai compté sur ta voix, ai-je tort ?

BARRÈRE, l'entraînant à l'écart.

Compte sur moi, pourvu que tu sois le plus fort.

COLLOT-D'HERBOIS, à Carnot.

Et toi, Carnot ?

CARNOT.

Je veux avec Billaud-Varenne
Me consulter. La chose en vaut, je crois, la peine.

BILLAUD-VARENNES.

Je ne m'attendais pas à ce déchaînement;
Je demande à mon tour la parole un moment.

(Tous les personnages reprennent la place qu'ils occupaient pendant que Collot-d'Herbois parlait.)

Moi, qui ne fus jamais l'ami de Robespierre,
Dont j'admire les mœurs et la parole austère,
Mais dont je hais la sombre irascibilité,
Moi qui ne l'ai jamais ni trahi ni flatté,
Sans désirer sa mort, ni défendre sa vie,
Moi qui vous parle enfin sans crainte et sans envie,
Je vous dis que votre œuvre est un assassinat,
Qu'au lieu de le sauver, elle perd le sénat
Et que, si quelque jour un danger nous menace,
Il faut sortir de l'ombre et le combattre en face,
Et non vous conjurer contre un conspirateur,
Qui du moins au grand jour conspire en orateur.
Quand de sa destinée elle reste maîtresse,
De la Convention craignez-vous la faiblesse?
N'a-t-elle pas brisé d'un geste souverain
Les rois fortifiés dans le marbre et l'airain?
Et quand leur pied vainqueur foule encor leur poussière,
Vous voulez qu'elle fasse un roi de Robespierre?
Lors même qu'il voudrait l'être, le pourrait-il?
Pourquoi donc comme un spectre agiter ce péril?
Pourquoi de l'Assemblée amoindrir le prestige?
N'a-t-elle pas assez de vaincre le vertige

Qui la pousse à grandir sa domination
Pour concentrer en soi toute la nation ?
Qu'importe, si la France en doit être accablée,
De ployer sous un homme ou sous une assemblée ?
A cette force énorme il faut un contrepoids ;
Il est passé le temps où nous en avions trois :
Robespierre, Danton, Marat, parole, audace,
Soupçon ! chacun gardait et son rôle et sa place,
Et quand un de ceux-là se levait pour parler,
Sur sa base on sentait le vieux monde trembler.
Tantôt l'enthousiasme et tantôt l'épouvante
Transformait, grandissait la tribune émouvante
Et leur souffle chassait des bancs républicains
Les intérêts subtils et les soucis mesquins.
Deux de ces grands lutteurs sont couchés dans la tombe,
Le troisième est au bord, un seul pas, il y tombe.
Quand tous nos bras unis devraient l'en écarter,
Nous unissons nos bras pour l'y précipiter.
Que ce soit par esprit de justice ou d'intrigue,
Sachez quels éléments entrent dans cette ligue.
Ceux que leur imprudence a parfois compromis
Contre la République aident nos ennemis ;
Ils ne s'en doutent point encor ; le royalisme
Souffle la passion sur leur patriotisme
Et les aveugle. Ils sont pourtant des instruments ;
Ils servent à saper jusqu'en ses fondements
De notre liberté l'imposant édifice ;
Et nous qui de l'intrigue, et du crime et du vice
Aurons favorisé la coalition,
Nous périrons avec la Révolution !
Notre allié bientôt se dira notre maître ;
Affaiblis, divisés, contraints à nous soumettre,

Invoquant le passé trop longtemps renié,
Nous chercherons des yeux le grand calomnié ;
Trop tard ! nous n'entendrons que la voix de l'abîme ;
Ce qui fut notre orgueil deviendra notre crime ;
Nous disparaîtrons tous, nous l'aurons mérité,
Tous, pour n'avoir pas su fonder la liberté,
Pour n'avoir respecté, ni vertu, ni génie !
Dans sa silencieuse et sanglante agonie,
La France reverra ce qu'elle a vu toujours :
Le sabre du soldat passer sur les discours.
Dans Robespierre, on tue ainsi la République.

(Billaud-Varennes se rassied. Une longue agitation parcourt les groupes Carnot et Barrère lui serrent la main.)

COLLOT-D'HERBOIS.

Je ne réponds qu'un mot à titre de réplique.
Le sabre du soldat sur nous est suspendu ;
Ce soir même à Paris Saint-Just est attendu ;
Je doute qu'il revienne en vainqueur, pour sa gloire.

UN DOMESTIQUE, accourant.

Le citoyen Saint-Just.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINT-JUST, MARCEAU.

SAINT-JUST.

Amis, grande victoire !
Fleurus, nom illustré déjà par cent combats !

BILLAUD-VARENNES.

Vive la République !

CARNOT.

Et gloire à nos soldats !

(Tous répètent ces cris; ils entourent Saint-Just et Marceau et les félicitent, excepté Tallien, Fouché et Collot-d'Herbois.)

CARNOT.

Charleroi ?

SAINT-JUST.

S'est rendu.

CARNOT.

Cobourg ?

SAINT-JUST.

Il fuit !

BILLAUD-VARENNES.

Journée
Glorieuse !

CARNOT.

Oui, du coup la guerre est terminée !

SAINT-JUST.

Nous détestons la guerre et ne la craignons pas.
Si les coalisés demandent chapeau bas
La paix, notre victoire à leurs vœux la propose.

BILLAUD-VARENNES.

Saint-Just, raconte-nous ce combat grandiose.

SAINT-JUST.

Au delà de la Sambre et maîtres de ses bords,
Nous avions divisé notre armée en trois corps,
Postés en demi-cercle ainsi qu'une barrière
Dont les extrémités pesaient sur la rivière.
A la gauche, Kléber, Daurier et Montaigu
Dans leurs retranchements formés en angle aigu
Envisagaient Latour et le prince d'Orange.
A la droite, Marceau, qui commande, se range
Contre l'archiduc Charle et Beaulieu réunis;
Notre centre fait face au comte de Kaunitz.
Là se tiennent Jourdan, Dubois, Duhem, Lefebvre,
Bernadotte, Morlot, Championnet qu'enfièvre
L'amour de la patrie et de la liberté.
L'aube jetait sur nous sa rougeâtre clarté.
Soudain des trois côtés à la fois se déchaîne
Un ouragan de fer sur la mêlée humaine;
Montaigu se dérobe aussi ferme qu'un roc ;
Daurier qui l'attendait a soutenu le choc.
C'est en vain que Latour appelle sa réserve :
Kléber qui jusqu'alors immobile l'observe
Le laisse s'engager, puis s'élance en avant,
Et de ses escadrons aussi prompts que le vent
Il écrase, il culbute, il disperse, il mitraille
L'ennemi rejeté hors du champ de bataille.
A la droite, Marceau toujours sacrifié,
Au poste de péril qui lui fut confié
Se maintient, héroïque, opposant son courage

Au nombre et lutte encor sans perdre l'avantage;
Mais sa cavalerie un instant a faibli :
Il recule ! mettant sa prudence en oubli,
Baulieu charge à son tour avec tant de furie
Qu'il pousse jusqu'au front de notre infanterie.
Nos jeunes fantassins, sans reculer d'un pas,
A ce terrible choc qui ne les émeut pas,
Baïonnette en avant, recoivent et renversent
Les cavaliers hongrois que leurs balles dispersent,
Tandis que nos hussards, par Mayer ralliés,
Les poursuivent au loin, sabrés et mitraillés.
Ainsi des deux côtés nos ailes se maintiennent ;
Mais Kaunitz et Beaulieu sur le centre reviennent :
C'est là que l'ennemi réunit ses efforts.
Il aborde en jonchant la terre de ses morts
Notre camp retranché de Fleurus. Il l'assaille
Malgré mousqueterie et boulets et mitraille ;
Mais trois fois il s'élance et recule trois fois.
Soudain surgit du camp, des blés mûrs et des bois,
Sous les cieux embrasés un large jet de flammes
Ajoutant l'incendie à la fureur des âmes,
On se tue, on se bat dans une plaine en feu ;
Et dans cette mêlée où la mort est un jeu,
Où les bois flamboyants, les gerbes enflammées
Environnent d'éclairs le choc des deux armées,
Où le bruit des canons et le crépitement
Des flammes confondus luttent d'acharnement,
On entend s'élever du sein de la fournaise
Des cris : Vive la France ! un chant : La Marseillaise.
Le combat se prolonge. Enfin, quand vient la nuit,
La victoire nous reste et l'ennemi s'enfuit.
Telle est cette bataille où notre République

S'ouvre un passage en Flandre, en Hollande, en Belgique,
Qu'elle peut conquérir, afin de les doter
Des droits que nous avons appris à respecter.
O France ! ô liberté ! Dualité féconde !
Vous avez entrepris d'émanciper le monde !
Malgré tant d'ennemis nous frappant à la fois,
Vous vivrez ! vous vaincrez ! Les peuples seront rois.

CARNOT.

Ainsi, plus d'ennemis sur notre territoire ?

SAINT-JUST.

Plus un seul et Fleurus resplendit dans l'histoire
Pour montrer ce que peut un grand peuple irrité,
Quand il défend ses droits, ses biens, sa liberté.
Je ne vous cite pas mille traits d'héroïsme :
Tous luttaient de courage et de patriotisme ;
Mais le plus grand de tous, le plus jeune, Marceau
Dont je serre la main...

BILLAUD-VARENNES.

Si jeune ! que c'est beau !
Héros à vingt-cinq ans !

(Il l'embrasse.)

CARNOT.

C'est au combat qu'il brille :
On le prendrait ailleurs pour une jeune fille.

MARCEAU.

Devant la mort toujours prête à les assaillir,
Les généraux français ne doivent pas vieillir.

SAINT-JUST.

Citoyens, à demain.

BARRÈRE.

Saint-Just, je t'accompagne.

COLLOT-D'HERBOIS.

Quoi ! vous ne prendrez pas un verre de champagne ?

SAINT-JUST.

Grand merci ! j'ai passé trois nuits à chevaucher
Et j'ai gagné le droit de m'en aller coucher.

(Saint-Just et Marceau sortent ; Barrère, Billaud-Varennes, Carnot les suivent. La plupart des invités sortent aussi.)

SCÈNE XII

COLLOT-D'HERBOIS, FOUCHÉ, TALLIEN.

COLLOT-D'HERBOIS.

Tu m'as fait cette nuit commettre une sottise ;
J'ai parlé par ta faute avec trop de franchise.

FOUCHÉ.

Vas-tu m'abandonner comme tu fis d'Hébert ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Non ! mais je ne veux pas rester à découvert.

TALLIEN.

Aide-moi par Fouquier à sauver ma maîtresse,
Et je me sacrifie à ce qui t'intéresse.

COLLOT-D'HERBOIS.

Saint-Just par la victoire a sauvé ses amis
Et maintenant c'est nous qui sommes compromis !
Que puis-je désormais auprès de Robespierre ?

FOUCHÉ, à part à Tallien.

Je me charge de voir Fouquier-Tinville ! espère.

COLLOT-D'HERBOIS, continuant.

Sa fortune l'emporte, il nous tiendra demain,
S'il l'ose, tous courbés sous sa puissante main ;
Demain de notre vie il deviendra le maître ;
S'il veut, nous périssons.

FOUCHÉ.

Osera-t-il ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Peut-être !

FOUCHÉ.

Ah ! que tu juges mal la situation !
Un scrupule arrêtait la conjuration :
En frappant Robespierre on meurtrissait la France ;
Les vainqueurs de Fleurus ont de notre vengeance
Précipité le cours trop longtemps suspendu.

(Il les entraîne tous les deux à l'écart avec mystère.)

Le pays est sauvé, Robespierre est perdu !

COLLOT-D'HERBOIS.

Il a raison. Eh bien, restons inséparables !

(Ils se tendent la main.)

BARRAS, ivre, un verre de champagne à la main, soutenu par deux jeunes femmes.

Ma parole d'honneur....

(Il boit.)

Elles sont adorables !

ACTE QUATRIÈME

LA CONVENTION

PERSONNAGES NOUVEAUX :

DURAND-MAILLANE, membre de la Convention.
DÉPUTÉS. — UN HUISSIER.

SCÈNE I.

FOUCHÉ, TALLIEN, DURAND-MAILLANE.

DURAND-MAILLANE.

Souvent il faut marcher par une voie étroite;
Mais, que vous m'invitiez, moi membre de la Droite
A m'allier à vous pour demander la mort
Du meurtrier des rois, cela me surprend fort.
En votant avec vous, mettons cartes sur table,
Sommes-nous sûrs de faire un acte raisonnable?
Nos bons conseils, auxquels on feindrait d'obéir,
Ne serviraient-ils pas plus tard à nous trahir?

D'ailleurs, cet échafaud que vous voulez détruire,
Malgré nos bons conseils vous l'avez su construire;
Vous avez de vos mains lancé cette Terreur
Qui maintenant vous cause une tardive horreur.
C'est surtout contre nous que vous l'avez lancée !
Si la Droite aujourd'hui n'en est plus menacée
Et que notre fureur se tourne contre vous,
Dans quel but et pourquoi nous en mêlerons-nous ?
Ah ! croyez-moi, gardez pour vous seuls le mérite
De nous guérir d'un mal dont le pays s'irrite,
Tentez l'œuvre ! Soyez aussi forts qu'autrefois :
Nous vous applaudirons du geste et de la voix.

FOUCHÉ, à Tallien.

Laisse-le se moquer !

TALLIEN.

Ce n'est point par faiblesse
Qu'en ce jour la Montagne à la Droite s'adresse ;
Mais, nous nous préparons à des événements
Qui d'un coup, mettraient fin à nos déchirements.
La Terreur cesserait ! Qui donc la perpétue ?
Un seul homme, et le peuple à l'aimer s'habitue !
Un seul homme, appuyé sur une faction,
Nous tyrannise au sein de la Convention !
Sa popularité grandit, sa force tombe ;
Il fait autour de lui le vide de la tombe
Et monté sur l'argile, à chaque pas il sent
Trembler et s'émietter son piedestal glissant.
Un souffle réduirait ce colosse en poussière.
Sans Couthon, sans Saint-Just, que serait Robespierre?
Nous voulons le frapper, et ne frapper qu'en lui

La Terreur que lui seul représente aujourd'hui.
Certains de triompher sans péril et sans lutte,
Nous redoutons le bruit que produira sa chute,
Et nous sommes venus, songeant au lendemain,
Dès la veille, vous tendre une loyale main.

DURAND-MAILLANE.

Que nous font Robespierre, et vous et la Montagne?
L'espoir que vous choyez ou la peur qui vous gagne,
Tous ces graves soucis nous sont indifférents;
A vous, ainsi qu'à lui nous fermerons nos rangs;
Des vainqueurs, du vaincu le passé nous sépare;
Pour nos principes seuls l'avenir se prépare.
Je ne veux pas savoir qui de vous ou de lui
Représente et soutient la Terreur aujourd'hui :
De ces dissensions l'heure n'est point venue;
Mais chacun tour à tour vous l'avez soutenue.
S'il nous fallait choisir dans ces malentendus,
Nous sauverions celui qui nous a défendus,
Celui qui, combattant corps à corps l'athéïsme,
Fit œuvre de sagesse et de patriotisme,
Celui qui puise enfin sa popularité
Dans sa seule éloquence et son autorité;
Mais ce ne sont pas là nos affaires.

FOUCHÉ, intervenant.

Sans doute!
(A Tallien.)
Attention! Je vais entamer la redoute.
(A Durand-Maillane.)
Permettez que je glisse un mot dans ce débat.
N'ayant d'autre intérêt que celui de l'État,
Vous êtes un parti sérieux par le nombre.

Mais on vous a contraints de demeurer dans l'ombre.
Robespierre, sans vous toujours gouvernera.
S'il tombe ! dites-moi qui le remplacera ?
Vous seuls. Le lendemain, les Girondins reviennent,
La Droite et la Gironde à l'envi se soutiennent
Et forment promptement une majorité
Qui commande en maîtresse et prend l'autorité ;
La Montagne s'effraye ; elle se sacrifie ;
Le pouvoir qu'elle avait, elle vous le confie
Et vous pouvez dès lors à loisir préparer
Le régime nouveau qui doit tout réparer.
Si Robespierre vit, vous attendrez sous l'orme.
Je ne suis pas de ceux qui tiennent à la forme :
Pourvu qu'on garantisse à tous la liberté,
La famille, le culte et la propriété
Et qu'on dompte à jamais l'hydre de l'anarchie...
Soyez républicains, sous une monarchie !
On nous croit violents, exclusifs ! Quelle erreur !
Si la Terreur vous plaît, conservez la Terreur ;
De ce souple instrument tirez votre revanche :
Après la terreur rouge on a la terreur blanche,
Et l'on gouverne au nom du peuple souverain.

DURAND-MAILLANE.

Mais, nous sommes d'accord !

FOUCHÉ.

Parbleu !

DURAND-MAILLANE.

Sur ce terrain,
Que ne le disiez-vous plutôt ?

FOUCHÉ, à Tallien.

Il capitule.

DURAND-MAILLANE.

Mes amis voteront avec vous, sans scrupule,
Et si monsieur Tallien avait ainsi parlé...
Je regrette vraiment...

FOUCHÉ.

Il a capitulé !

DURAND-MAILLANE.

Comme on vous juge mal !

FOUCHÉ.

Je suis une victime.

DURAND-MAILLANE, lui serrant vivement la main.

Mon cher monsieur Fouché, vous avez mon estime.

(Paraît Collot-d'Herbois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, COLLOT-D'HERBOIS.

TALLIEN, à Collot-d'Herbois.

La Droite est avec nous.

COLLOT-D'HERBOIS.

La Droite !

TALLIEN.

C'est certain
Regarde?

COLLOT-D'HERBOIS.

Oh!

FOUCHÉ, hypocritement.

Tu le vois, on me serre la main.
(A Durand-Maillane.)
Avec Collot d'Herbois, contracter alliance!

DURAND-MAILLANE, à part.

Cet histrion qui fit voter la déchéance!

COLLOT-D'HERBOIS, à part.

Ce calotin qui seul de son département
Refusa de voter la mort du Roi!

FOUCHÉ, à Collot.

Vraiment!
Il s'en est repenti!

DURAND-MAILLANE.

Par qui la République
Fut proposée!

FOUCHÉ.

Hélas!

COLLOT-D'HERBOIS.

Cet ecclésiastique
Qu'on retrouve toujours parmi nos ennemis.

FOUCHÉ, allant de l'un à l'autre.

Il s'agit de signer un simple compromis,
Messieurs, et pour si peu vos vertus s'effarouchent !
En Révolution les extrêmes se touchent,
On s'unit pour un vote, et quand on a voté
On se quitte, et chacun s'en va de son côté.
Quoi ! vous refuseriez la main qu'on vient vous tendre ?
(Il leur prend la main à chacun. Ils se serrent la main en détournant les yeux.)

FOUCHÉ.

Allez ! Vous êtes faits tous deux pour vous entendre.

COLLOT-D'HERBOIS, à part.

Il m'a taché de fange !

DURAND-MAILLANE, à part.

Il m'a souillé de sang.

FOUCHÉ.

Ah ! comme l'intérêt est un lien puissant !
(Durand-Maillane s'éloigne.)

COLLOT-D'HERBOIS.

Fouché ! ma conscience à la fin se révolte.

FOUCHÉ.

Dans mon pays, on sème, ensuite l'on récolte :
Tu voudrais recueillir sans semer, n'est-ce pas ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Non ! n'allons pas plus loin, retournons sur nos pas.

FOUCHÉ.

Le sort en est jeté ! Tu gémis ?

COLLOT-D'HERBOIS.

Non ! je pleure.

FOUCHÉ.

Les voilà, ces vaillants, quand vient la dernière heure.
Le complot languissait ; ta voix l'accéléra.

COLLOT-D'HERBOIS.

J'ai honte et je me sens devenir scélérat ;
J'ai pu sans nul remords, que dis-je, avec ivresse !
Sur des traîtres porter une main vengeresse,
Prompte comme la foudre, et les exterminer ;
Par le fer et le feu j'ai pu déraciner,
Dans cet ardent amour que la patrie enfante,
Les ronces qui gênaient sa course triomphante ;
En me déshonorant, je servais mon pays ;
Maintenant une voix me dit : Tu le trahis !

FOUCHÉ.

La Droite est avec nous. Il suffit. Je te laisse.
Puisses-tu revenir à temps de ta faiblesse !

(Il sort. Billaud-Varennes paraît.)

SCÈNE III.

COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNES.

COLLOT-D'HERBOIS.

Ah ! Billaud ! Quel tourment ! Robespierre mourra.
Tous désirent sa mort. Nul ne le secourra.

BILLAUD-VARENNES.

Tout le monde l'estime et personne ne l'aime;
Il n'a pas d'ennemi plus cruel que lui-même.
Où sont-ils les complots dont nous l'enveloppons ?
Quels sont ces scélérats, ces traîtres, ces fripons
Dont il croit voir planer sur lui la main farouche
Quand le fiel de son cœur monte jusqu'à sa bouche?
La France, l'entendant toujours récriminer,
Dira que nous avons voulu l'assassiner.
Il est trop soupçonneux, il est trop irascible.
A ses traits acérés servirons-nous de cible?
Hier aux Jacobins, par ses emportements,
Qu'il nous a fait passer de terribles moments !
Dans ce club, où j'obtins cent fois la présidence,
Où ton nom et le mien commandaient le silence,
Où quand nous paraissions la salle applaudissait
Et jusqu'à la tribune aussitôt nous poussait,
Notre voix s'est perdue au milieu du tumulte.
Nous avons dû nous taire et dévorer l'insulte;
Il avait, lui, pendant deux heures, sans effort,
Récité son discours, son testament de mort...

Où sont les Jacobins ? criai-je de ma place...
Et je me suis, comme un Romain, voilé la face.
Collot ! tu m'es témoin que je l'ai défendu ?
Eh bien ! je l'abandonne !

COLLOT-D'HERBOIS.

Alors, il est perdu.

BILLAUD-VARENNES.

J'ai toujours conservé mon sang-froid et j'espère
Me contenir encor ! J'ai peur de ma colère.

(Saint-Just paraît, lisant un rapport, Barrère le suit et s'approche

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINT-JUST, BARRÈRE.

SAINT-JUST, tout en lisant.

Chers collègues ! Eh bien, aux Jacobins, hier
Qu'a-t-on fait de nouveau ?

COLLOT-D'HERBOIS, avec éclat.

Tu m'oses défier !
Hypocrite, bambin, lâche, boîte à sentences !

SAINT-JUST.

De quoi te fâches-tu ?

COLLOT-D'HERBOIS.

De tes impertinences.

BILLAUD-VARENNES.

Le pays s'est lassé de ce triumvirat;
Il sait où nous conduit votre plan scélérat;
Le voile se déchire, on voit clair dans vos trames
Et dans la profondeur sinistre de vos âmes;
Mais la liberté doit survivre, et vous, périr.

SAINT-JUST, calme.

Je corrige un rapport, vous pouvez discourir.

BARRÈRE, tout à coup furieux.

Vous voulez du pays partager les dépouilles.
Enfants, qui tiendriez à peine des quenouilles!
Je ne vous donnerais pas même à gouverner
Une basse-cour. Qui, nous? nous laisser mener
Par un enfant, par un éclopé, par un lâche!

SAINT-JUST.

Je travaille. Tu peux m'insulter sans relâche.

BILLAUD-VARENNES.

Il est de marbre!

SAINT-JUST.

Ainsi, vous vous êtes mis trois
Contre un enfant, qui sait répondre toutefois?
Continuez! j'attends ma besogne finie.

COLLOT-D'HERBOIS.

Encor quelque discours tissu de calomnie,
Dirigé contre nous!

SAINT-JUST.

Oui, contre toi, Collot.

COLLOT-D'HERBOIS.

Que caches-tu sur toi ?

SAINT-JUST.

Je t'arrête à ce mot ;
Je ne sais pas mentir, tiens, lis, regarde, fouille !

(Il sort de ses poches plusieurs papiers et les dépose sur une table.)

Cher Barrère, je t'offre à mon tour ma dépouille.

COLLOT-D'HERBOIS.

Et quel est ton dessein ?

SAINT-JUST, le désignant lui et Billaud-Varennes.

Que vous soyez exclus
Vous deux des comités.

BILLAUD-VARENNES.

Nous ! exclus.

SAINT-JUST.

Rien de plus.

BILLAUD-VARENNES.

Tu crois qu'à cet affront nous allons nous résoudre ?

SAINT-JUST.

Quelle est cette façon d'improviser la foudre ?
Sommes-nous un volcan, ou bien un comité ?

Jusqu'où pousserez-vous l'opiniâtreté ?
S'il existe un complot, parlez avec franchise,
Sinon, unissons-nous pour conjurer la crise.
Mille bruits alarmants courent de toutes parts :
On livre des canons à l'Ecole de Mars,
A ces trois mille enfants que d'un mot on soulève ;
Et ces mêmes canons un ordre les enlève,
Brusquement, dans la nuit, à nos fiers canonniers,
Patriotes ardents toujours calomniés !
On en a fait partir de Paris quatre mille :
Est-ce pour dégarnir et surprendre la ville
Que dans vingt sections les postes sont fermés,
Le service interdit, les hommes désarmés ?
Dans d'autres, on s'agite, on s'arme, on se prépare ;
En deux camps ennemis la cité se sépare ;
Par les blasphémateurs le sage est insulté ;
On a l'air de rougir de la Divinité ;
D'autres, pour avilir jusqu'à l'Etre suprême,
Voudraient punir de mort le plus léger blasphème,
Et les journaux anglais annonçent hautement
Dans la Convention un grand déchirement.
Amis, ayons pitié de notre République !
Qu'un peu plus de sagesse à la fonder s'applique ;
Au nom de la Patrie, unissons nos efforts,
Et, pour les effacer confessons tous nos torts.

COLLOT-D'HERBOIS.

Mais pourquoi contre nous tant parler, tant écrire ?
Ce rapport qui m'atteint ?

SAINT-JUST.

Je devais vous le lire
Demain au Comité.

COLLOT-D'HERBOIS.

Donne-m'en la primeur,

(Saint-Just remet le rapport à Collot.)

Il manque dix feuillets.

SAINT-JUST.

Ils sont chez l'imprimeur.

BARRÈRE.

C'est un fourbe !

COLLOT-D'HERBOIS.

Tu mens !

SAINT-JUST.

Quoi ? d'une fourberie
Vous me jugez capable ?

BILLAUD-VARENNES.

Oui !

SAINT-JUST.

Mon âme est flétrie !
C'est trop, je vais l'ouvrir à la Convention.

(Il arrache le rapport des mains de Collot-d'Herbois.)

COLLOT-D'HERBOIS.

Nous lui demanderons ton arrestation.

(Les membres du Comité sortent par la porte latérale à gauche; Saint-Just aperçoit Robespierre et va au-devant de lui. Au moment où Collot-d'Herbois va entrer dans le Comité, Tallien accourt.)

SCÈNE V.

TALLIEN, COLLOT-D'HERBOIS.

TALLIEN.

Paris craint un complot, sans savoir qui conspire.
C'est un trente et un mai ! dit-on, rien ne transpire.
Ayez la force en mains. — Arrêtez Henriot,
Ses amis Coffinhal, Payan et Fleuriot.

COLLOT-D'HERBOIS.

Nous agirons !

(Ils se séparent.)

SCÈNE VI.

ROBESPIERRE, SAINT-JUST, TALLIEN, PUIS FOUCHÉ ET DE NOMBREUX DÉPUTÉS SE PROMENANT.

TALLIEN, à Robespierre, avec humilité.

J'ai pu parfois en apparence,
Par colère, envers toi manquer de déférence.
Pardonne-moi.

ROBESPIERRE.

C'est fait.

TALLIEN.

Ton discours-testament
Restera dans l'histoire ainsi qu'un monument.

(Tallien s'éloigne

FOUCHÉ.

Sur mes vrais sentiments peut-être tu t'abuses :
Si j'ai pu t'offenser, accepte mes excuses.

ROBESPIERRE.

Je n'ai pas ressenti tes offenses, Fouché.

(Fouché s'éloigne

BARRÈRE.

Ensemble nous avons depuis longtemps marché,
Et je ne voudrais pas que la Montagne croie
Que je vais aujourd'hui m'éloigner de ta voie.

ROBESPIERRE.

Je te crois mon ami.

BARRÈRE.

Je te le prouverai.

ROBESPIERRE.

Je n'en ai pas besoin.

BARRÈRE.

Va, je te défendrai.

(Il s'éloigne.)

ROBESPIERRE, à Saint-Just.

Je ne me laisse pas prendre à leurs artifices :
Ils liguent contre nous leurs implacables vices ;
Par désabusement, je reçois sans frémir
Leurs baisers de Judas faits pour nous endormir ;
Saint-Just, hier ma voix a parlé pour l'histoire ;
Je leur livre mes jours ; j'ai sauvé ma mémoire.
Oui, si ma destinée a compté peu de jours,
Puissé-je après ma mort vivre dans ce discours !
Puissent ceux que l'amour de la patrie enflamme
Dans un siècle y chercher comment vibrait mon âme !
Malgré la calomnie et l'odieux renom
Dont les amis des rois auront sali mon nom,
L'histoire impartiale, exhumant Robespierre,
Comme un tombeau caché sous la ronce et le lierre,
Tentera de me rendre à la postérité
Dans mon patriotisme et mon austérité.
Je voulais délivrer des fripons et des traîtres
Mon pays ! Je succombe. Ils demeurent les maîtres.

(Pendant cette tirade, les amis de Robespierre se sont rapprochés et l'écoutent dans un morne silence.)

SAINT-JUST.

Tu veux mourir !

ROBESPIERRE.

Plutôt que d'outrager la loi !

SAINT-JUST.

Qu'il en soit fait ainsi !

TOUS.

Nous mourrons avec toi.

UN HUISSIER.

Citoyens députés, la séance est ouverte.

(Tous entrent dans la salle des séances.)

SCÈNE VII.

COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNES.

BILLAUD-VARENNES.

Tu présides, Collot! sois ferme.

COLLOT-D'HERBOIS.

Notre perte
Ou la sienne.

BILLAUD-VARENNES.

Prends garde, il pourrait s'expliquer.

COLLOT-D'HERBOIS.

On couvrira sa voix.

BILLAUD-VARENNES.

A nous de l'attaquer!

(Ils entrent dans la salle des séances où l'on entend un grand tumulte.)

SCÈNE VIII.

FOUCHÉ, MÉDA.

FOUCHÉ.

Tiens ! voici ton salaire ; à ce soir, camarade.

(Il lui tend une bourse

MÉDA.

Je ne veux pas de l'or.

FOUCHÉ.

Que veux-tu donc ?

MÉDA.

Un grade.
Mon nom est une enseigne incommode à porter
Et l'épaulette d'or le fera respecter.

FOUCHÉ.

Tu seras lieutenant.

MÉDA.

Et puis ?

FOUCHÉ.

Puis capitaine.

MÉDA.

Et puis ?

FOUCHÉ.

Pour commencer, c'est une belle aubaine.

MÉDA.

Peuh!

FOUCHÉ.

Quel âge as-tu donc, Méda?

MÉDA.

Déjà vingt ans.

FOUCHÉ.

A vingt ans, capitaine!

MÉDA.

Au fait, j'ai bien le temps.

(Il s'éloigne.)

(Pendant toute cette scène on entend le tumulte de l'Assemblée. Les cris d'arrestation, d'accusation retentissent. Fouché resté seul, écoute d'abord avec anxiété, puis avec joie; on entend crier : Vive la République!)

SCÈNE IX.

FOUCHÉ seul, PUIS ROBESPIERRE, SAINT-JUST, SES AMIS, COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNES, BARRÈRE, TALLIEN, LES CONJURÉS.

FOUCHÉ.

Le colosse est tombé ! sa parole est huée,

ROBESPIERRE, avec agitation sortant le premier de la salle.

La République meurt, les brigands l'ont tuée.

SAINT-JUST.

Quoi ! cette iniquité souille notre Sénat ?
Barrère, la parole est à l'assassinat ?

LES CONJURÉS.

Hors la loi le tyran ! Périsse Robespierre !

ROBESPIERRE.

Ne frappez que moi seul ; mais épargnez mon frère.

LES CONJURÉS.

Périsse le tyran !

ROBESPIERRE, à Collot-d'Herbois.

Président assassin,
Je t'avais demandé la parole !

COLLOT-D'HERBOIS.

A dessein
Je te l'ai refusée.

ROBESPIERRE.

Ah ! ce sera ta honte !

COLLOT-D'HERBOIS.

Vois ! le sang de Danton à la gorge te monte.

ROBESPIERRE.

Lâches ! quoi ! c'est Danton que vous voulez venger ?
Il fallait le défendre et non pas l'égorger !

SAINT-JUST.

Vous perdez la patrie en frappant Robespierre.

ROBESPIERRE.

Au nom de quelle loi ?

SAINT-JUST.

Va, leur cœur est de pierre :
Cédons, sans nous défendre, à la loi du plus fort.

TALLIEN.

Si vous aviez vaincu, vous nous donniez la mort.

SAINT-JUST.

Qui redoute la mort est indigne de vivre.

ROBESPIERRE, à Tallien.

Tu veux boire mon sang ; monstre, je te le livre.

FOUCHÉ, à Collot.

Président, les huissiers refusent d'obéir ;
Mais je connais cet homme : il ne peut nous trahir.
(Il désigne Méda.)

BARRAS, accourant.

Henriot et Payan marchent sur l'Assemb'ée ;
Notre garde demeure incertaine et troublée.

COLLOT-D'HERBOIS, à Barras.

Dirige-la, prends-la sous ton commandement.

ROBESPIERRE, à Saint-Just.

Avertis Henriot de ma part, promptement,
Que la Convention est pour nous l'arche sainte
Et que je lui défends d'entrer dans cette enceinte.

MÉDA.

Où donc est le nommé Robespierre ?

ROBESPIERRE, s'avançant.

C'est moi.

MÉDA.

Je vous arrête.

(Il lui met la main sur l'épaule.

ROBESPIERRE.

Eh bien ! j'obéis à la loi.

(Robespierre et ses amis sortent.)

COLLOT-D'HERBOIS.

C'est l'instant pour chacun de mourir à son poste.

BARRÈRE.

Comme les sénateurs romains...

(A part. Il s'esquive.)

Je prends la poste.

ACTE CINQUIÈME

SOIRÉE DU NEUF THERMIDOR

PERSONNAGES NOUVEAUX :

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.
ANNE DE TÉREZIA, prisonnière.
COFFINHAL, membre de la Commune.
LE DIRECTEUR DE LA PRISON.
DÉTENUS ET DÉTENUES. — AMIS DE ROBESPIERRE. — GENDARMES. — UN GEÔLIER.

Premier tableau

LA PRISON DU LUXEMBOURG

Le théâtre représente une cour de prison. — Portes de cellules à droite et à gauche. Au premier plan, bancs à droite et à gauche. Au second plan, une grille; derrière la grille, un corridor large et voûté. Une lanterne suspendue à la voûte. Porte d'entrée dans la grille au milieu.

SCÈNE I.

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS et TÉRÉZIA CABARRUS s'avancent lentement sur la scène, JOSÉPHINE soutenue par Térézia. Elles s'asseient sur un banc à gauche. Térézia tient un journal à la main.

TÉRÉZIA, lisant.

Rien encor ! L'horizon ne s'est pas éclairci.

JOSÉPHINE.

Pour vivre, ou pour mourir sortirons-nous d'ici ?
Se tenir jour et nuit haletante aux écoutes
De ces sinistres bruits qui courent sous les voûtes,
Quand l'appel réunit nos rangs infortunés !
Frémir en entendant les noms des condamnés !
Marcher dans l'épouvante et redouter d'entendre
Son nom et sans espoir, le deuil dans l'âme, attendre
Et ne savoir jamais lorsqu'une heure s'endort,
Si l'on s'éveillera dans la vie ou la mort !
Quelle angoisse ! Et voilà deux longs mois qu'elle dure !
Veux-tu qu'à l'échafaud on nous jette en pâture ?
Que cette horrible mort ravisse à deux enfants
Et leur père et leur mère ? O mon Dieu, tu défends
Ces crimes ; et pourquoi les laisses-tu commettre ?
Moi déjà condamnée et lui déjà peut-être...
Je tremble.

TÉRÉZIA, lisant avec effroi.

Beauharnais ! Il est exécuté.
(Elle cache le journal.)
Qu'elle n'apprenne pas l'horrible vérité.

JOSÉPHINE.

Térézia, j'ai peur ! Oui, j'ai peur d'être veuve.

TÉRÉZIA.

Dieu vous épargnera cette cruelle épreuve.

JOSÉPHINE.

Hélas ! mes chers enfants deviendraient orphelins.
(On ouvre la porte de la grille. Paraît Éléonore, voilée, accompagnée du directeur. Elle s'assied sur un banc, à droite, à l'écart.)

SCENE II.

LES MÊMES, ÉLÉONORE, LE DIRECTEUR.

TÉRÉZIA.

Comme si les cachots n'étaient pas assez pleins !
Encore une victime !

LE DIRECTEUR, à Éléonore.

Attendez tout à l'heure ;
S'il vient, vous le verrez.

JOSÉPHINE.

Pauvre femme ! Elle pleure.
(S'approchant d'Éléonore.)
Vous êtes prisonnière et vous souffrez aussi ?

ÉLÉONORE.

J'attends quelqu'un des miens qu'on doit conduire ici.

TÉRÉZIA.

Nous voudrions pouvoir vous consoler, madame.

ÉLÉONORE, levant son voile.

Hélas !

JOSÉPHINE.

Votre visage annonce une belle âme.
Nous sommes tous ici plus ou moins malheureux,
Et les infortunés se consolent entre eux !

TÉRÉZIA.

Comment vous nommez-vous, madame ?

ÉLÉONORE.

Eléonore

JOSÉPHINE.

Votre parent est-il condamné?

ÉLÉONORE.

Pas encore.

JOSÉPHINE.

Est-ce un père ?

TÉRÉZIA.

Un amant ?

ÉLÉONORE.

Non, c'est un fiancé.

TÉRÉZIA, à Éléonore, en lui désignant Joséphine.

Parlez-lui, son tourment par le vôtre est bercé.

JOSÉPHINE.

Nous oublierons nos maux devant votre infortune.

ÉLÉONORE.

Je n'ose.

JOSÉPHINE.

Vous craignez qu'elle nous importune ?

TÉRÉZIA.

Vous vous aimiez

ÉLÉONORE.

Depuis quatre ans.

JOSÉPHINE.

Il est jeune.

ÉLÉONORE.

Oui.

Maxime ! nous devions nous unir aujourd'hui.

TÉRÉZIA.

Etes-vous royaliste ?

ÉLÉONORE.

Oh non ! républicaine.
Je suis femme et mon cœur ne connaît pas la haine.

JOSÉPHINE.

Puissantes par l'amour, nous pourrions les unir
Ces cruels toujours prêts à tuer, à punir.

TÉRÉZIA.

Vous m'êtes sympathique et votre sort ressemble
Au mien. Comme vous j'aime et l'amour nous rassem-
Celui que j'aime est libre ; il obtiendra ma main, [ble.]
S'il me sauve.

JOSÉPHINE.

L'amant sera l'époux demain.

TÉRÉZIA, à part.

A ce doux entretien que son angoisse cède !
(A Joséphine.)
Vous me parliez tantôt d'un songe !

JOSÉPHINE.

Oui, qui m'obsède !
Rêve étrange unissant l'avenir au passé !
Comme un suprême espoir ardemment caressé,
Il a renouvelé mes souvenirs d'enfance.
Un jour, dans les forêts de notre Fort-de-France,

J'allais, insouciante alors du lendemain,
Cueillir des fleurs, des fruits, je perdis mon chemin.
Comme j'étais errante, en proie à la tristesse,
Vers moi, je vis venir une vieille négresse
Dont les gens du pays redoutaient le pouvoir.
« Je t'attendais, dit-elle, ayant voulu te voir.
« Viens, accompagne-moi. Je vais te reconduire. »
Nous marchâmes ainsi lentement, sans rien dire.
Avant de me quitter, sur le bord du chemin,
Ainsi que dans un livre elle lut dans ma main
Et me dit d'un accent solennel : « Joséphine,
« Dans ces lignes, je vois ton sort qui se dessine.
« Tu règneras, — la gloire en vain t'élèvera ;
« Mais par la charité ta mémoire vivra ;
« Je te vois malheureuse assise sur un trône
« Et je te vois mourir, heureuse, sans couronne. »
Elle s'agenouilla, puis disparut. Parfois,
Dans mes nuits de malheur, en songe, je la vois.
Or, hier, dans la nuit, j'ai rêvé la sorcière :
En me tenant la main comme dans la clairière,
Elle me conduisait, mais à travers Paris,
Sur une vaste place où gisaient des débris
De trônes, des cités, de peuple, amas informe,
Grandissant aux lueurs d'un incendie énorme ;
Sur ces débris fumants, la France se baissait
Et de ses rudes bras elle les pétrissait
Pour dresser vers la nue une colonne étrange
Dont le bronze, fondu dans le sang et la fange,
Vibrait avec fracas et lançait par moments
Des malédictions et des gémissements.
C'était comme un chaos d'infernales batailles,
Un sombre écroulement de forts et de murailles

Où venaient dans un gouffre impossible à combler
Les peuples et les rois pêle-mêle rouler,
En poussant un tel cri dans leur masse mouvante
Que la terre et les cieux bondissaient d'épouvante ;
Et sous cette colonne où manquait le métal
La France amoncelait les morts pour piédestal,
Tandis que sur la cime et dominant le monde,
Un soldat méditait dans une paix profonde.
Il avait le regard de l'aigle et sa beauté,
Mais il avait aussi sa froide cruauté,
Si bien que je frémis quand il me cria : « Monte ! »
Lui rayonnant de gloire et moi pleurant de honte.
Comme il suivait le bruit des canons fulgurants
Et que je n'écoutais que les cris des mourants,
Tous les deux, nous tenant debout sur la colonne,
Sur ma tête un instant il posa sa couronne,
Si lourde que mon front ne pouvait la porter ;
Puis, il me la reprit, et sans la regretter,
Je rentrai dans la foule en secouant ma robe.
Soudain le piédestal s'anime et se dérobe
Au poids qui l'accablait d'un gigantesque effort ;
Le vaincu se relève et devient le plus fort,
Et la France soutient de son corps qui s'écrase
Le monument d'orgueil chancelant sur sa base ;
L'homme qui dominait le monde a disparu ;
Le pistolet en main un autre est accouru ;
Il rôde comme un tigre à l'entour de la grille.
Horreur ! je crois en lui reconnaître ma fille ;
Je le vois dérobant un sceptre impérial,
Puis jetant sur la France un regard bestial,
Il déchire son ventre, il meurtrit sa mamelle,
Et, couvert de son sang, il se vautre sur elle ;

Mais la terre s'entr'ouvre au pied du monument ;
La foudre se déchaîne épouvantablement ;
La colonne s'abaisse ; et le monstre et son crime
Roulent précipités ensemble dans l'abîme :
Tel est le rêve horrible où je ne puis rien voir,
Sinon, que je vivrai. C'est là mon seul espoir.

(Elle s'assied épuisée. Un geôlier paraît à la grille; il fait un signe discret à Térézia qui s'approche avec précaution.)

LE GEOLIER.

Madame ! Approchez-vous.

(Térézia s'approche.)

Le peuple court aux armes ;
Prenez vite et lisez ce billet.

(Il s'éloigne.)

TÉRÉZIA.

Plus d'alarmes !
Un billet de Tallien !

ÉLÉONORE, avec effroi.

Tallien !

TÉRÉZIA, lisant.

« Encore un jour,
« Et tu ne pourras plus douter de mon amour. »

JOSÉPHINE.

Rien qu'un jour !

TÉRÉZIA.

Ah ! le lâche ! il veut que je le croie !
Dans un jour l'échafaud peut dévorer sa proie !

Demain ! toujours demain ! quand nous ne serons plus,
A quoi me serviront ces regrets superflus,
Ces protestations d'une flamme sincère ?
Il suffit d'un instant pour frapper Robespierre.

ÉLÉONORE.

Robespierre !

TÉRÉZIA.

Oui, madame, et ce monstre odieux
Dont l'inique pouvoir nous retient en ces lieux,
Qui peuple les prisons, désole les familles,
Egorge les parents, déshonore les filles,
Et qui s'en va semant ses froides cruautés
Dans l'ivresse du sang, des vins, des voluptés,
D'un caprice immolant ses amis, son amante,
La Cécile Renaud ou la Saint-Amaranthe,
Ce tyran qui peut tout oser, tout usurper,
Tous veulent son trépas, nul ne sait le frapper !
Si j'étais libre, moi, qui ne suis qu'une femme,
De la mort de Marat il périrait, l'infâme !

ÉLÉONORE.

Robespierre, madame, abhorre la Terreur ;
Mais votre solitude explique votre erreur.

TÉRÉZIA.

Quoi ! dans cette prison vous osez le défendre ?
Les murs nous répondraient s'ils pouvaient nous enten-
Vos sanglots tout à l'heure en avaient assez dit ; [dre.]
C'est lui seul qui nous frappe et lui seul qu'on maudit.
Ah ! vous êtes vous-même une de ses victimes !

Si vous voulez avoir la preuve de ses crimes,
Demandez, jeune fille à, votre fiancé,
Lorsque vous le tiendrez dans vos bras enlacé,
Quel fut le criminel, auteur de vos alarmes,
Quelle main fait répandre et son sang et vos larmes
Et couvre vos amours d'un éternel linceul?
Il répondra : C'est lui ! Robespierre et lui seul !

ELÉONORE.

Oh ! je sais mieux que vous ce qu'il pourrait répondre !
J'aurais voulu me taire et ne pas vous confondre ;
Mais vous vous plaisez trop à le calomnier.
Mon fiancé ! celui qui sera prisonnier
Dansla même prison que vous, là, tout à l'heure,
L'homme pur que j'attends, que j'aime et que je pleure,
Eh ! bien c'est Robespierre !

Térézia fait un mouvement de surprise et de joie.

Oui, réjouissez-vous !
Le coup qui vous épargne est retombé sur nous.

TÉRÉZIA, à Joséphine.

Robespierre en prison ! Ah ! nous sommes sauvées

JOSÉPHINE.

Tallien ne mentait pas ; il nous a préservées.
(A Éléonore, avec compassion.
Vous souffrirez des maux que nous avons subis :
Je vous plains.

TÉRÉZIA, ironiquement.

La Terreur a des retours subits,
Et Robespierre à qui madame s'intéresse

Pourrait bien dans sa chute entraîner sa maîtresse.
Si vous avez besoin de ma protection...

ÉLÉONORE.

N'insultez pas, madame, à mon affliction.

TÉRÉZIA.

Robespierre a du goût et je l'en félicite.
Si nous avions appris plus tôt votre visite,
Plus d'une prisonnière à mieux vous recevoir
Se serait disposée.

ÉLÉONORE.

Oh! madame.

TÉRÉZIA.

Au revoir

JOSÉPHINE, qui écoute depuis un instant.

Entendez cet appel et ces apprêts sinistres.

TÉRÉZIA, anxieuse.

Robespierre n'est plus; il reste ses ministres.

JOSÉPHINE.

Venez vite! C'est nous qu'on appelle!

TÉRÉZIA.

Grand Dieu!
Faut-il dire à la vie un éternel adieu?
Le salut viendrait-il trop tard d'une journée?

(Elles sortent précipitamment par la porte à la gauche.

LE DIRECTEUR, à Éléonore.

On appelle à l'instant la dernière fournée.
Ils vont passer ici; restez dans le parloir.
Je vous avertirai quand vous pourrez le voir.

(Elle entre dans le parloir à droite. Le directeur ferme la porte sur elle. La nuit vient. Des gendarmes, munis de lanternes, conduisent les prisonniers, hommes et femmes, qui traversent la cour et sortent lentement par la porte grillée. Robespierre paraît.)

SCÈNE III.

LE DIRECTEUR, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

Nul n'ose m'arrêter.

LE DIRECTEUR.

Citoyen Robespierre,
Désirez-vous parler à quelque prisonnière?
Je suis tout disposé...

ROBESPIERRE.

Le prisonnier, c'est moi!

LE DIRECTEUR

Vous?

ROBESPIERRE.

Je suis accusé; j'obéis à la loi
De la Convention et tu dois t'y soumettre.

LE DIRECTEUR.

Je ne vous reçois point.

ROBESPIERRE.

Tu n'en es pas le maître.

LE DIRECTEUR.

Je n'ai pas d'ordre.

ROBESPIERRE.

Enfin !

LE DIRECTEUR.

Pouvez-vous me montrer
Un ordre par écrit de vous incarcérer ?

ROBESPIERRE.

Il a raison.

LE DIRECTEUR.

Lisez ! mon règlement me trace
Ma conduite.

(Il lui montre un écrit.)

Et d'ailleurs nous n'avons pas de place.
Citoyen Robespierre, allez-vous-en.

ROBESPIERRE.

Ainsi,
Tu ne me reçois pas ?

LE DIRECTEUR.

Non !

ROBESPIERRE, s'asseyant.

Chasse-moi d'ici.

LE DIRECTEUR.

Je vous respecte trop. Pour moi, je me retire ;
Quand vous voudrez sortir vous me le ferez dire.

ROBESPIERRE.

Cesse de plaisanter.

LE DIRECTEUR (A part.)

Je cours vite avertir
La Commune et de force on le fera sortir.

SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, seul.

Danton ! voilà mon crime ! il fallait le défendre.
J'ai retiré la main que j'aurais dû lui tendre ;
Je l'ai laissé mourir. Si je l'avais sauvé !
Sa voix qui dominait la tempête eût trouvé
Notre salut commun dans son âpre génie.
Abandonner Danton ! ce fut mon agonie.
Et Camille et Lucile ! O pauvre Desmoulins,
Ta veuve et ton enfant par ta mort orphelins,
Te suivent, de nos temps maudissant la démence.
Je leur disais : Justice ! Ils répondaient : Clémence !
D'autres plus loin que nous avaient crié : Terreur !

Seul contre la faiblesse et contre la fureur,
Entre ces deux excès maintenant l'équilibre,
Je voulais que la France aussi forte que libre
Etendît une main sur la Réaction
Et de l'autre écrasât la Coalition.
Entre ces deux étaux conjurés pour l'étreindre,
La France qui voyait son courage s'éteindre,
Contre ses défenseurs, traîtres qui la trompaient,
Contre les coups mortels qui partout la frappaient
Brandit dans l'air ses bras crispés par l'épouvante ;
Le vieux sol s'effondra, mais la France est vivante.
La justice effrayée un instant s'éloigna,
La Clémence se tut et la Terreur régna.
Sacrifice inouï, généreux égoïsme
Où plus rien ne vivait hors le patriotisme !
Nous voulions te sauver et mourir à genoux
Devant toi, nous t'aimons, France, pardonne-nous !
Quand nous disions d'une âme en dévoûment féconde :
Vive notre patrie et périsse le monde !
Or, les peuples émus, à ce cri répondaient :
Vive la France ! Entr'eux, pâles, se regardaient
Les Rois portant leur main tremblante à leurs couronnes ;
Le vent de la colère ébranlait tous les trônes.
Ils poussaient devant eux, contre nous, le troupeau
Des peuples qui des yeux cherchaient notre drapeau
D'où s'échappait, ainsi que d'un volcan de lave,
La parole de feu qui délivre l'esclave.
Effluve magnétique, indomptables courants !
Paix au peuple, respect au sol, haine aux tyrans !
Mais je ne voulais pas que de notre frontière
La France en son ardeur s'élançât tout entière ;
Après avoir lutté pour vaincre ou pour mourir,

Vainqueurs, faut-il lutter encor pour conquérir ?
Non ! De nos libertés je me rendis avare.
Qu'après nous chaque peuple à son tour se prépare
Et, puisant en lui-même une éducation,
Qu'il fasse, comme nous, sa Révolution.
Il fallait tôt ou tard clore les dictatures :
Nous bâtissions le temple où les races futures
Fondaient sur le travail et sur l'égalité
L'autel de la patrie et de la liberté,
Jusqu'au jour où le monde, entraîné par l'exemple,
Fraternisait d'un pôle à l'autre en un seul temple !
Dans cette œuvre d'amour que de joie à s'unir,
Quand on sait qu'on travaille au nouvel avenir !
La Terreur remettait son glaive à la justice ;
La clémence accourait souriante et propice ;
Les coupables, venus se faire châtier,
Nous étions assez forts pour les amnistier ;
Mais déjà le pouvoir, passant par des mains viles,
Devenait l'instrument de nos guerres civiles ;
Malgré l'âge, le sexe et les conditions,
Les plus purs, poursuivis par les délations,
Tombaient en maudissant l'œuvre déshonorée
De notre République aux intrigants livrée.
J'ai tenté d'arracher cette arme aux criminels
Qui vengeaient à grands coups leurs griefs personnels ;
A ce débordement de fureurs insensées,
D'intérêts compromis, de haines amassées
J'opposais la justice, et j'invoquais la loi.
Le flot monte entraînant cette digue avec moi.
Puisse-t-il, épuisé par cet effort suprême,
Pour s'être trop gonflé se tarir de lui-même !
Le Droit retrouvera mon cadavre emporté,

Volontaire martyr de la Légalité.

(Il se rasseoit et réfléchit la tête dans les mains. Coffinhal, le Directeur et des hommes armés paraissent derrière la grille.)

SCÈNE V.

COFFINHAL, ROBESPIERRE.

COFFINHAL.

J'accours te délivrer.

ROBESPIERRE.

Coffinhal, je t'en prie,
Au nom de la justice, au nom de la patrie,
Et pour sauver mes jours que tu crois menacés
Par de vagues périls qui sont déjà passés,
Laisse-moi, dans ces lieux où je cherche un refuge
A l'abri de nos lois, attendre qu'on me juge.

COFFINHAL.

Ils te condamneront.

ROBESPIERRE.

Mais, je me défendrai.

COFFINHAL.

Ils ne t'entendront pas.

ROBESPIERRE.

Mais j'en appellerai
Au peuple. Il faudra bien alors qu'il me défende.

COFFINHAL.

Tu seras mort avant que le peuple t'entende;
La Commune t'attend, tu ne peux plus tarder.
Elle est debout pour toi, tu dois la commander;
A la Convention elle préfère un homme.
Elle prend ton parti sans hésiter. Vois comme
Elle t'aime! suis-nous! Sors de cette prison
Où tu ne fus conduit que par la trahison.
Si tu le veux, d'un mot, ta victoire est certaine;
Ne t'abandonne pas en victime à la haine.

ROBESPIERRE.

Quoi! tu m'empêcherais d'aller au tribunal?

COFFINHAL.

Non! mais pour les juger eux-mêmes.

ROBESPIERRE.

Coffinhal!

COFFINHAL.

Cède, ou bien je t'enlève!

ROBESPIERRE.

Il est mal de contraindre
Un homme qui toujours agit sans ne rien craindre,

Et si tu m'enlevais par force dans tes bras,
Mon corps se soumettrait, mais mon esprit non pas.

COFFINHAL.

Mais enfin ! la Commune à te défendre est prête.

ROBESPIERRE.

Qu'en ses préparatifs la Commune s'arrête.

COFFINHAL.

Quoi ! tu ne voudrais pas même être protégé ?

ROBESPIERRE.

On m'accuse ; dès lors je dois être jugé.

COFFINHAL.

Écris ta volonté : J'attendais ta réponse.

(Robespierre s'assied et écrit sur un portefeuille que Coffinhal lui présente. Méda paraît sur le seuil de la porte à gauche; il guette Robespierre assis sur le banc à droite. Coffinhal passe un moment de l'autre côté de la grille où se tiennent les hommes armés.)

SCÈNE VI.

ROBESPIERRE écrivant, COFFINHAL, MÉDA.

MÉDA.

La Commune, il paraît, contre nous se prononce.
(Il tire son pistolet.)

Allons ! Merda, du cœur !
(Coffinhal s'approche lentement de Méda qui cache vivement son pistolet.)

COFFINHAL.

C'est toi qui t'es permis
De conduire en prison Robespierre ?

MÉDA.

Il s'est mis
Sous l'écrou de lui-même, à ce que j'entends dire.

COFFINHAL, sortant son pistolet.

Je te présente un gas qui n'aime pas à rire.

MÉDA.

Mais je ne connais pas Robespierre.

COFFINHAL.

Toi ?

MÉDA.

Non !

COFFINHAL.

Comment te nommes-tu ?

MÉDA.

Merda.

COFFINHAL.

Très joli nom.
Et tu le portes bien ?

MÉDA.

Encor !

COFFINHAL.

Je te surveille.
Je n'aime pas les gens qui tendent tant l'oreille;
Tu vas sortir d'ici, tu me parais suspect.

MÉDA.

Je sors.

COFFINHAL.

Et ne va pas me manquer de respect.

MÉDA.

Oh!

COFFINHAL.

Tu n'es pas dehors?

MÉDA.

Attendez que je sorte.

(Robespierre tendant à Coffinhal ce qu'il a écrit.)

COFFINHAL.

La prison n'est pas sûre. On gardera la porte.
Il faut s'attendre à tout; les Fouchés, les Talliens
Ne sont pas scrupuleux sur le choix des moyens.

ROBESPIERRE.

Voici ma volonté; tu la feras connaître!
Que d'agir à ma guise on me laisse le maître!

(Coffinhal s'éloigne. Éléonore paraît.

SCENE VII.

ROBESPIERRE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE, se jetant dans ses bras.

Vous ici !

ROBESPIERRE.

Mais vous-même !

ÉLÉONORE.

Hélas !

ROBESPIERRE.

Éléonor !

ÉLÉONORE.

Ah ! Maxime, de grâce ! Il en est temps encor.
Abandonnez Paris. Fuyez ! Fuyons ensemble.
Qu'importe mon honneur quand pour vos jours je tremble ?

ROBESPIERRE.

Mais, dans cette prison l'honneur seul me retient !
Enfant, je veux sauver et le mien et le tien ;
Contre toi, contre tous faudra-t-il le défendre ?

ÉLÉONORE.

A vos raisonnements je ne peux rien comprendre,
Sinon que je vous aime et que vous avez tort

Aujourd'hui de courir au-devant de la mort.
Fuyons.

ROBESPIERRE.

Existe-t-il un seul coin de la terre
Qui consente à donner asile à Robespierre ?

ÉLÉONORE.

Oui, la Suisse, dit-on, pays de liberté,
Offre à tous les vaincus son hospitalité.
Nous y vivrons heureux tant que dure l'orage,
Et de vos ennemis vous tromperez la rage ;
On vous regrettera quand vous serez parti,
Et sauvé, vous aurez sauvé votre parti.

ROBESPIERRE.

J'attends de la justice un verdict légitime
Et si je le fuyais, je commettrais un crime.

ÉLÉONORE.

Quand on est comme vous incorruptible on a,
Au lieu d'un arrêt juste, un lâche assassinat;
Moi qui n'avais jamais quitté notre demeure,
Attendant, soupirant ici depuis une heure,
Moi qui ne savais rien de ce monde inconnu,
J'ai vu se révéler à mon cœur ingénu
Les abîmes de haine où votre pied se pose.
Marat qu'on accusait eut son apothéose.
Vous n'aurez que la mort, on veut vous entraîner
Dans quelque guet-apens pour vous assassiner;
Vous prenez la prison et la loi pour refuge,
Et déjà l'assassin a remplacé le juge!

Si vous pouviez au moins défendre votre honneur!
Moi je n'oserais plus défendre mon bonheur;
A votre volonté soumise autant que fière,
Triste, mais le front haut, digne de Robespierre,
Au sein de ma famille et dans votre maison
Je rentrerais sans vous, loin de cette prison;
Mais la mort nous attend, la haine est implacable;
Ici de tous les maux on nous rend responsable;
Sans lutte, sans débat, sans danger, sans remord,
On trouve glorieux de nous donner la mort.
Fuyons.

ROBESPIERRE.

Au déshonneur pourrais-je donc survivre?

ÉLÉONORE.

Faut-il que l'honnête homme aux assassins se livre
Et qu'il offre à leurs coups un stérile trépas?
Vous ne m'écoutez donc, vous ne m'aimez donc pas?

ROBESPIERRE.

Je t'aime, Éléonor; c'est parce que je t'aime
Que je soutiens sans plainte une lutte suprême.
Je résiste à tes pleurs, tu me fais bien souffrir;
Mon cœur sans se briser est trop fort pour s'ouvrir.
En moi je porte un monde. Ah! laisse-moi me taire!
Puis-je t'initier à ma pensée austère!
Tu parles de la vie et je cherche la mort.
Vainqueur, je reste faible, et vaincu, je suis fort,
De ces sombres soucis garde ton âme pure;
Doute de mon secret et des maux que j'endure,

Mais ne doute jamais de mon cœur ou de moi;
Ma dernière pensée en ce monde est pour toi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, COFFINHAL.

COFFINHAL.

Saint-Just n'a répondu qu'un mot : « Qu'il se souvienne,
Si pour la République il veut mourir, qu'il vienne ! »

ROBESPIERRE.

A ce pressant appel je n'objecte plus rien;
Va-t'en dire à Saint-Just que Robespierre vient.

(Coffinhal sort.)

SCÈNE IX.

ÉLÉONORE, ROBESPIERRE.

ÉLÉONORE.

Mon veuvage commence !

ROBESPIERRE.

O mon Éléonore!
Pour vivre veux-tu donc que je me déshonore?

ÉLÉONORE.

Hier, notre entretien fut plus tendre et plus doux;
Nous regardions le ciel : vous en souvenez-vous?
Nous marchions lentement, vous pensif, moi rêveuse;
Ma mère nous suivait, ma mère était heureuse;
Le coucher du soleil empourprait le lointain;
Je disais : Ce sera du beau temps pour demain.
Demain, s'il est vainqueur, notre hymen se célèbre.
Cette pourpre du soir ne m'était pas funèbre,
Et je n'y voyais pas le sang qui va couler....
O mon bonheur, peux-tu si vite t'envoler?

ROBESPIERRE.

Tu déchires mon cœur, tu m'ôtes mon courage.

ÉLÉONORE.

Laissez-moi devant vous pleurer sur mon veuvage.

ROBESPIERRE.

Tu ne me verras plus. Je vais mourir.

ÉLÉONORE.

Grand Dieu!

ROBESPIERRE

Séparons-nous!

ÉLÉONORE.

Hélas!

ROBESPIERRE.

Éléonore, adieu!

ÉLÉONORE.

Adieu, Maxime, adieu, mon fiancé.

ROBESPIERRE.

Ma femme !
Dans ce dernier baiser je mets toute mon âme;
La mort prend notre amour dans la virginité;
Souviens-toi, souviens-toi; c'est pour l'éternité.

SCÈNE X.

TALLIEN, TÉRÉZIA, JOSÉPHINE.

Pendant les dernières paroles de Robespierre, Tallien est entré par la porte de la grille; Térézia accourt au-devant de lui et se jette dans ses bras.

TALLIEN.

Libre! te voilà libre!

TÉRÉZIA.

Oh! Tallien que je t'aime!
Tu m'as sauvée.

TALLIEN.

Il faut sortir à l'instant même.

TÉRÉZIA, apercevant Robespierre qui sort en soutenant Éléonore

Tu laisses s'évader Robespierre.

TALLIEN.

Oui!

TÉRÉZIA.

Pourquoi?

TALLIEN.

Il n'était qu'accusé; le voilà hors la loi!
La lutte est dans la rue où le peuple se lève;
Venez vite!

JOSÉPHINE.

Il commence à s'accomplir, mon rêve (1)!

(1) A la fin de ce tableau qui fut recopié par Gaston Crémieux quelques heures avant son exécution, le manuscrit porte ces lignes : « Nuit du 29 au 30 novembre 1871, interrompu par la mort.

« GASTON CRÉMIEUX. »

Deuxième tableau (1)

PAR

L'HOTEL DE VILLE

PERSONNAGES NOUVEAUX.

PAYAN, membre du comité d'exécution.
HENRIOT, Id.
LOUVET, Id.
LESCOT-FLEURIOT, Id.
COUTHON.
ROBESPIERRE jeune.

SCÈNE I.

PAYAN, HENRIOT.

PAYAN.

Henriot, je commence à perdre tout espoir.

(1) A partir de ce deuxième tableau, le drame de Gaston Crémieux a été complété par M. Clovis Hugues, jusqu'à ce vers de l'épilogue, exclusivement :

Sans m'avoir entendu, vous ne pourrez partir !

HENRIOT.

N'accomplissons-nous pas un suprême devoir?
Ne méritons-nous pas de dompter la fortune?

PAYAN.

J'en conviens, mais il manque un chef à la Commune;
Il manque à ce grand corps une tête.

HENRIOT.

Le vent
A soufflé sur le peuple, et le peuple est vivant!
Debout dans sa colère et dans sa fierté sainte,
Tout à l'heure il battra les murs de cette enceinte
Le peuple, c'est le droit appuyé sur l'enfer.

PAYAN.

Rhétorique!

HENRIOT.

Le peuple, avec sa main de fer,
Écrasera dans l'œuf le rêve des despotes.

PAYAN.

Crois-tu parler devant un club de sans-culottes?
Il faut un chef, te dis-je, à notre mouvement!
Au diable les discours! trêve de sentiment!
Vous perdez la patrie avec vos phrases vaines!
Quoi! vous autres soldats, vous autres capitaines,
Vous vous mettez aussi du côté des rhéteurs?
Henriot, les canons sont les seuls orateurs
Que l'on doive écouter à l'heure de la lutte.
Qui parle trop se perd et décide sa chute.

HENRIOT.

Mais ce chef, quel est-il en ces graves moments?

PAYAN.

Il est tout désigné par les événements ·
Robespierre.

HENRIOT.

Bravo! je me tais et j'admire.
Robespierre!

PAYAN.

Eh bien, quoi! Parle, que veux-tu dire?

HENRIOT.

Je veux dire, morbleu ! que vous êtes des fous,
Que votre Robespierre est esclave entre tous
De la légalité qui le frappe et nous tue,
Qu'il l'aime comme on aime une froide statue,
Qu'il la subit sans honte et la sert sans remord,
Qu'il acceptera d'elle ou la gloire ou la mort
Et qu'il est prêt, à l'heure où nous tirons l'épée,
A lui faire cadeau de sa tête coupée !

PAYAN, riant.

Peste! il irait s'offrir lui-même au couperet!
Quelle trouvaille! Quoi ! Robespierre dirait
A dame guillotine en prenant un air tendre :
« Je suis vraiment fâché de t'avoir fait attendre! »

HENRIOT.

Quand la Convention, cette vivante loi,
L'a frappé d'un décret, l'as-tu vu, réponds-moi,
Hésiter à courber la tête devant elle?

PAYAN.

Un vaincu se transforme aisément en rebelle.

HENRIOT.

Ne s'est-il pas livré lui-même à son geôlier?

PAYAN.

Il se relèvera pour ne plus se plier.
Robespierre sent bien qu'à cette heure suprême
Il ne doit plus, hélas! compter que sur lui-même,
Que l'insurrection l'appelle et qu'il lui faut
Monter au Capitole et non à l'échafaud.
La justice? les lois? querelle byzantine!
On ne discute pas avec la guillotine.

(Robespierre apparaît, appuyé sur Coffinhal et sur Robespierre jeune. Le paralytique Couthon le suit, soutenu par Saint-Just.)

SCÈNE II.

PAYAN, HENRIOT, COFFINHAL, LOUVET, LESCOT-FLEURIOT, AUTRES MEMBRES DU COMITÉ D'EXÉCUTION, SAINT-JUST, COUTHON, ROBESPIERRE, ROBESPIERRE JEUNE, puis *la foule*.

ROBESPIERRE, répondant à Payan.

Pas plus qu'avec la loi. Tu dis vrai, citoyen :
La loi n'a jamais tort, la loi fait toujours bien.

PAYAN.

Tu ne m'as pas compris.

ROBESPIERRE.

Je t'ai compris. L'histoire
Nous surveille. La mort est encor de la gloire,
Quand on sait la subir avec la dignité
Qui convient aux amis de la légalité.

HENRIOT, à Payan.

Avais-je tort, Payan? Vois comme il se résigne!

LOUVET.

Pour soulever Paris tu n'as qu'à faire un signe.

ROBESPIERRE.

Je ne le ferai pas.

COUTHON.

Tu le feras.

ROBESPIERRE

Jamais.

COUTHON.

Tu te perds.

HENRIOT.

Tu nous perds.

ROBESPIERRE.

Après? Je me soumets.
Je n'ai pas à savoir ce que pèsent nos têtes.

Si le bourreau les veut, elles sont toutes prêtes :
Qu'il les prenne.

LESCOT-FLEURIOT.

Je tiens à la mienne : merci !

ROBESPIERRE.

Robespierre se tait quand la loi parle.

COFFINHAL.

Ainsi,
Tu te croises les bras dans la guerre civile ?
Quoi ! je ne t'ai porté jusqu'à l'Hôtel de ville
Que pour te voir jeter nos têtes aux bourreaux ?

LOUVET.

Robespierre, je hais ces stupides héros
Qui, pouvant se lever et tomber dans l'arène,
Attendaient le trépas sous leur toge romaine.
Laisse dormir Caton, sa gloire et ses vertus.

PAYAN.

Ce qu'il nous faut, à nous, c'est le fer de Brutus,
C'est le canon tonnant, c'est la foule indomptée.

ROBESPIERRE.

Ce qu'il nous faut, à nous, c'est la loi respectée.

SAINT-JUST.

La loi ! toujours la loi ! je m'emporte, à la fin !
Mais ne vois-tu donc pas que les tyrans ont faim
De notre mort et soif de notre sang ? O rage !

A la Convention qui te chasse et t'outrage
Tu réponds par des mots : — Je respecte la loi!
Robespierre, debout! Sauve-nous, sauve-toi!
Frappe quelque grand coup, fais, ô tribun sublime !
Excuser ton succès par la splendeur du crime
Et par la sainteté de ta rébellion!
Ah! les loups dans son antre attaquent le lion!
Eh bien! il rugira, le lion que l'on raille,
Il sera formidable, et si dans la bataille
Il tombe sous l'effort tragique des partis,
Nous le vengerons, nous qui sommes ses petits.
Robespierre, que sont tes ennemis? Des drôles!
De vains déclamateurs récitant mal leurs rôles!
Des bandits de salon tenant mal leurs poignards!
Et nous, les soldats purs et les fiers montagnards,
Il nous faudrait baiser les pieds à ces fantoches,
Parce qu'ils ont les lois et l'État dans leurs poches?
Que la Convention se défende, parbleu!
O vertueux amis, je vous demande un peu
Ce qu'entre ces mains-là deviendrait la morale!
La vieille austérité s'en va, la vertu râle;
L'humanité se traîne au bord de son cercueil;
Le principe sacré qui faisait notre orgueil,
Traité comme un habit dont la mode est passée,
Ne fait plus rien flotter de grand dans la pensée!
La pourriture monte et la pudeur décroît;
On ne croit qu'en soi-même, on ne croit plus au droit.
La justice? On la vend! Le peuple? On le fait taire!
Les géants qui changeaient la face de la terre
Et pétrissaient le monde en leurs poings souverains
Ne sont plus, ô douleur! que des pitres forains.
Il suffit qu'une femme aux doux yeux les regarde

Pour qu'ils baissent la tête et changent de cocarde :
Tallien qui fut brave, et libre, et triomphant,
Devant la Cabarrus tremble comme un enfant.
Honte! ils font de la France et de la République
Deux filles aux seins nus, à la lèvre lubrique,
Qui s'endorment aux bras des passants attardés.
On vous souille, drapeaux! gloire, on te joue aux dés!
Les généraux qu'on fait se font dans les alcôves;
On livre la patrie à des tas d'êtres chauves
Qui, nuls à la tribune et lâches dans les camps,
Pendant que nous luttions, n'ont rien fait en cinq ans;
La haine est dans les cœurs, la bave est sur les bouches;
On signe, en plein soleil, des alliances louches;
Capet qu'on croyait mort s'éveille et tend les bras
Aux amis de Danton commandés par Barras;
Goutte à goutte, à travers l'obscurité profonde,
On fait pleuvoir sur nous le sang de la Gironde;
On désigne au couteau nos poitrines; on fait
Vendre à l'encan l'honneur du peuple stupéfait,
De ce peuple qui fit sous sa large faucille
Tomber comme un épi les murs de la Bastille
Et qui, traînant au loin ses lourds canons d'airain,
Terrible, a baptisé nos drapeaux dans le Rhin.
Les faux républicains tiennent sur nous la hache!
Vadier bave, Fréron ment, Barrère est un lâche,
Fouché rampe, tous ont frappé quelque innocent,
Tous ont sur eux du sang et puis encor du sang!
Et tu veux que je livre à cette horde infâme
Ma liberté, mon droit, et mon souffle et mon âme,
Et que sous leurs arrêts Saint-Just courbe le front?
Quoi! tu veux que je fasse à la loi cet affront
De croire que ces gens la représentent? Certe!

Prends garde, Robespierre : ils méditent ta perte;
Ils ouvrent sous tes pas un abîme sans fond.
Écoutez-moi, vous tous. Savez-vous ce qu'ils font,
Pendant que nos amis perdent un temps utile?
Ils se servent des lois comme d'un projectile
Pour abattre ces murs où le droit est debout.
Oh! la colère au fond de ma poitrine bout!
Ils trompent bassement Paris qui les abhorre;
Et le temps marche, hélas! Si nous tardons encore,
Ils nous feront saisir tout à l'heure au collet
Par quelque sbire ayant un profil de valet.
Robespierre, tu sais si ma jeunesse est grave,
Calme, sévère... eh bien! mon cœur est une lave,
Je m'indigne, je sens l'audace de Danton
Fermenter dans ma tête. Où va-t-on? que fait-on?
Je veux frapper, je veux tonner, vaincre, dissoudre.
On délivre un pays avec un coup de foudre.
Oh! nous te sauverons, s'il le faut, malgré toi.
Que peut-on invoquer contre le droit?

ROBESPIERRE.

La loi.

SAINT-JUST, tendant un papier à Robespierre.

Assez de mots! assez de phrases toutes faites!
Paris est averti, les sections sont prêtes :
Signe cet appel.

ROBESPIERRE.

Non.

LOUVET.

Signe.

ROBESPIERRE.

Non.

ROBESPIERRE JEUNE.

Signe.

ROBESPIERRE.

Non.

PAYAN.

Paris, pour se lever, n'attend plus que ton nom.

ROBESPIERRE.

Je ne signerai pas. La loi vit.

LESCOT-FLEURIOT.

Elle est morte.

COFFINHAL.

Quand on ne peut ouvrir, on enfonce la porte.

ROBESPIERRE.

On ne gouverne pas avec effraction.

LOUVET.

Signe.

ROBESPIERRE.

Je n'obéis qu'à la Convention.

SAINT-JUST.

Doutes-tu de Louvet? Il a signé. Je pense...

ROBESPIERRE.

Je veux être en repos avec ma conscience.
Laissez-moi.

COUTHON.

Les bandits nous ont mis hors la loi.
Elle n'existe plus ni pour nous ni pour toi,
Puisqu'ils nous ont chassés de son temple.

ROBESPIERRE.

Je signe.

(Il prend une plume et commence à signer.)

Non! je ne signe pas! non, ce serait indigne!

(Il jette la plume.)

TOUS.

Signe.

ROBESPIERRE JEUNE.

Je suis venu pour partager ton sort.

ROBESPIERRE.

Nous mourrons sans faiblesse en mourant sans remord.
Mon frère, je t'entraîne avec moi dans l'abîme.
Pardonne-moi.

ROBESPIERRE JEUNE.

Trépas glorieux et sublime !

COUTHON.

On ne te frappera qu'en nous frappant aussi.

SAINT-JUST.

Nous te couvrons avec nos poitrines.

ROBESPIERRE.

Merci.

ROBESPIERRE JEUNE.

Dans le panier ma tête ira baiser ta tête.

MÉDA, frappant à la porte.

Ouvrez ! ouvrez !

LESCOT-FLEURIOT.

Qui frappe ?

MÉDA.

Ordonnance secrète.

LESCOT-FLEURIOT.

Laissez entrer.

(On ouvre la porte à Méda.

MÉDA, regardant Robespierre.

C'est lui, je ne me trompe pas.

SAINT-JUST.

Cet homme a l'air troublé... Ne faites pas un pas
De plus.

MÉDA, fouillant dans ses poches.

Calmez-vous donc! Je viens pour une affaire..
Attendez un instant...

(Il tire deux pistolets de sa poche et fait feu sur Robespierre qui tombe.)

ROBESPIERRE JEUNE, se précipitant sur son frère.

O mon frère! ô mon frère!

SAINT-JUST.

Aux armes, citoyens!

MÉDA.

Vous êtes prisonniers.

(On emporte Couthon. Méda fait feu encore une fois. Une cohue de partisans de la Convention envahit la salle. Mêlée et tumulte.)

LES PARTISANS DE LA CONVENTION.

A bas les dictateurs!

HENRIOT.

Où sont mes canonniers?

COFFINHAL, soulevant Henriot et le jetant par une fenêtre.

Lâche, va les rejoindre.

LOUVET.

Aux armes!

MÉDA.

Tas de drôles !

UN PARTISAN DE LA CONVENTION.

Mort à Saint-Just !

UN SECOND PARTISAN.

A bas les marchands de paroles !

UN TROISIÈME PARTISAN, saluant Robespierre.

Salut, sire ! Comment va Votre Majesté ?

UN QUATRIÈME PARTISAN, même jeu.

Mille bonjours pour moi chez la divinité.

LES ROBESPIERRISTES.

A bas les assassins !

MÉDA.

Sabrez-moi cette clique !

LESCOT-FLEURIOT.

Traîtres !

PAYAN.

Vils espions !

LES PARTISANS DE LA CONVENTION.

Vive la République !

LES ROBESPIERRISTES.

Vive la République !

UN PARTISAN DE LA CONVENTION.

Il voulait être roi.

SAINT-JUST.

Place aux représentants!

LES PARTISANS DE LA CONVENTION.

Vous êtes hors la loi.

MÉDA.

Me voilà colonel : j'ai tué Robespierre.

ROBESPIERRE JEUNE.

Ils ont tué mon frère! ils ont tué mon frère!

UN PARTISAN DE LA CONVENTION, à Robespierre.

Je ne donnerais pas tes jours pour un écu.

ROBESPIERRE, levant lentement la tête.

Pleure, ô mon fier pays! les bandits ont vaincu.

ÉPILOGUE

LA RUE SAINT-HONORÉ.—LA MAISON DU MENUISIER DUPLAY

ÉLISABETH, ÉLÉONORE, UN GROUPE DE MÉGÈRES, MADAME TALLIEN déguisée en mégère. Foule.

ÉLISABETH.

Résigne-toi, ma sœur.

ÉLÉONORE.

Quelle douleur suprême !
Être femme et se dire : Hélas! l'homme que j'aime
Va mourir. Je suis folle. Oh ! c'est affreux cela !
Que je souffre, mon Dieu !

LES MÉGÈRES accourant vers Éléonore et Élisabeth.

Les voilà ! les voilà!

UNE MÉGÈRE.

Robespierre a bon goût.

UNE AUTRE MÉGÈRE.

Mort à ses deux maîtresses!

MADAME TALLIEN.

Il faut avec le tigre écraser les tigresses.

DUPLAY, apparaissant sur le seuil de la porte.

Que veulent ces démons ?

(A Éléonore.)

Entre, ma pauvre enfant.

(Éléonore et Élisabeth entrent dans la maison.)

Outrage de la foule inepte et triomphant!

(S'adressant à la foule.)

Robespierre est l'ami du peuple.

UN HOMME.

Qu'on l'arrête !

(Duplay est arrêté.)

DUPLAY.

Robespierre...

UNE MÉGÈRE.

Silence ! On entend la charrette.

UNE AUTRE MÉGÈRE aspergeant la maison de Duplay avec du sang puisé dans un baquet.

Je donne à sa maison le baptême du sang.

LES MÉGÈRES.

Mort au tyran !

UN HOMME.

Il faut qu'il la voie en passant,
Cette horrible maison où son crime respire.

UNE MÉGÈRE.

Vive Collot d'Herbois !

DUPLAY.

Pauvre foule en délire !

MADAME TALLIEN.

Vive Tallien !

UN HOMME.

Gloire à la Convention !

UNE MÉGÈRE.

Les voici !

MADAME TALLIEN.

Les voici.

UN HOMME.

Silence !

UNE MÉGÈRE.

Attention !

(Trois charrettes défilent devant la maison de Duplay. Dans la première de ces charrettes se trouvent Couthon, Henriot, Robespierre, Robespierre jeune, Saint-Just. Le cadavre de Lebas suit, porté sur une civière.)

LES MÉGÈRES.

A bas les dictateurs !

MADAME TALLIEN.

Le peuple vous abhorre.

ROPESPIERRE regardant la maison de Duplay.

Adieu, ma vie ! Adieu, ma douce Éléonore !

SAINT-JUST.

O terrible réveil ! O tourments infinis !

MADAME TALLIEN à Robespierre.

Nous te maudissons tous.

DUPLAY.

Et moi je te bénis !

(On entraîne Duplay. La foule suit les charrettes.)

MADAME TALLIEN seule

Je suis vengée. O ciel ! Comme je me sens fière
De mon œuvre !

LA FOULE au loin.

Malheur, malheur à Robespierre !

(Au moment où Térézia, déguisée en mégère, va s'éloigner de la rue devenue déserte, Éléonore qui la guette, se présente devant elle, l'arrête au passage et la ramène sur le premier plan.)

ÉLÉONORE vêtue de noir.

Sans m'avoir entendue, vous ne pourrez partir !
Madame, vous venez d'insulter un martyr.
Ah ! vous croyez qu'on peut, sans péril, au passage
D'un martyr, lui cracher bassement au visage ?
Qu'il ne se trouvera personne pour oser

Ramasser votre insulte et vous en écraser ?
Et si je te tuais !...

(Elle lève un poignard sur Térézia qui s'affaisse, suppliante.)

Que m'importe la vie
A moi, quand cette mort me l'a déjà ravie ?
Mais non ! Il te faut vivre, et c'est ton châtiment.
Je veux sous mon poignard te tenir un moment ;
Je veux d'un nom maudit marquer ton front infâme :
Cabarrus, Fontenay, Tallien ! Non ! Notre-Dame
De thermidor ! Je veux que ce nom flétrissant
Que j'ai pétri pour toi dans la boue et le sang
Brûle, comme un fer chaud, ta chair prostituée.
On ne meurt pas de honte ! Elle t'aurait tuée !
Je me venge ! Je veux, en regardant ton front,
Voir la trace que peut y laisser un affront !
Découvre-toi.

TÉRÉZIA.

J'ai peur !

ÉLÉONORE.

Ou j'arrache ta mante !

(Térézia jette convulsivement sa mante et paraît en habit de mariée.)

Il faut donc jusqu'au bout que cette femme mente !
La mégère cachait une robe de bal !
O mon Dieu ! tu permets qu'à mon deuil virginal
Cette robe impudique ajoute encor l'outrage ?
Tu devais aujourd'hui bénir mon mariage ;
Et celle qui tua mon bonheur de sa main,
Sous tes yeux, près de moi, se mariera demain !
Épouse le bourreau, j'épouse la victime ;
Ta joie est adultère et mon deuil légitime ;

Mais tu ne seras pas heureuse! Entre tes bras
Le crime a trop de place, et l'amour n'en a pas;
Va, ton hymen n'est pas de ceux que l'on jalouse;
Dieu fit la Cabarrus pour Tallien; qu'il l'épouse!
Entre vous, et mêlant les remords au baiser,
Vos souvenirs sanglants reviendront se poser.
Spectre de thermidor et spectre de septembre,
Ils rempliront d'horreur tes boudoirs et ta chambre;
Thermidor est à toi; septembre est à Tallien!
Vous allez marier vos deux spectres. C'est bien.
Pour lui, les massacreurs, pour toi les intrigantes!
Vous charmerez Paris de vos grâces fringantes;
Quand vous l'aurez assez pourri de vos tripots,
La royauté pourra revenir à propos;
Dans tes salons dorés, hideux comme des bouges,
Où l'on ne dansera que sur des talons rouges
Teints du sang de septembre et du neuf thermidor,
Intrigante, va-t'en te vendre au poids de l'or,
Les seins nus, et régner sur les prostituées.
Va-t'en!

(Térézia se relève et s'enfuit effare. On entend un roulement de tambours, un bruit sourd et des cris.)

Quel est ce bruit sinistre? Ces huées!
Oh! ma mère! il est mort!

(Éléonore tombe évanouie.)

TÉRÉZIA reparaît avec TALLIEN, FOUCHÉ, BARRAS et MÉDA.

TÉRÉZIA.

Vengez-moi! Tuez-là!
Cette femme a voulu m'égorger! La voilà!

BARRAS.

Mais quelle est cette femme?

TÉRÉZIA.

Eh ! c'est une furie
Qui s'attache à mes pas, et partout m'injurie.

(Ils entourent Éléonore qui peu à peu revient à elle et promène autour d'elle des regards effarés.)

ÉLÉONORE.

Dites ! N'avez vous pas rencontré mon époux ?
Rendez-le moi ! Je vous en prie à deux genoux !

FOUCHÉ.

Elle est folle !

ÉLÉONORE.

Qui ? moi ! Je suis la pauvre morte ;
Ils ont souillé de sang ma maison et ma porte.
Regardez-le ce sang, rien ne peut désormais
L'effacer ! C'est le sang du tribun que j'aimais ;
J'avais à Robespierre uni ma destinée.

(Elle se lève.)

J'étais la République ! Ils m'ont assassinée.

(Elle retombe.)

FIN DU NEUF THERMIDOR.

AVANT LES MAUVAIS JOURS

POÉSIES

SOUS LES TOITS

Un jour, dans un village en fête,
Parut, un bâton à la main,
Un jeune harpiste, un poète,
Qui se traînait, mourant de faim.
La foule, à ses chants accourue,
Le contemple et le plaint tout bas,
Lorsque soudain, jonchant la rue,
Des roses tombent sous ses pas.

Quand de cette pluie embaumée
Il eut aspiré les senteurs,
Il tira de sa harpe aimée;
Des chants aussi frais que les fleurs;
Si frais, qu'aux fenêtres voisines,
Convives, nouveaux mariés,
Vieux parents et filles mutines
Jetaient des roses à ses pieds!

D'une voix douce et résignée,
Sans se plaindre de son tourment,
Il célébrait un hyménée
Dont ces fleurs étaient l'ornement,

Et dans son martyre d'artiste,
D'un autre il chantait les amours...
La foule écoutait le harpiste ;
Et les roses tombaient toujours.

Pendant que la foule ravie
Jetait des fleurs au lieu de pain,
Épuisant sa voix et sa vie,
Le harpiste mourut de faim.
Vil salaire! suave tombe!
Les fleurs lui servirent de lit.
Ainsi, le poëte qui tombe,
Sous les roses s'ensevelit.

LES SERMENTS

Je l'ai revue, hélas ! Elle était encor belle,
Comme aux jours où nous nous aimions ;
Le même feu brillait dans sa noire prunelle,
Et son charmant sourire attirait autour d'elle
Les mêmes adorations.

Ainsi qu'un étranger, elle m'a vu paraître ;
Rien ne s'est en elle animé;
De son émotion son cœur est resté maître !
Hypocrite, oublieuse, elle a souri peut-être,
Rougissant de m'avoir aimé.

Son regard loin de moi s'est détourné sans cesse ;
En vain j'ai voulu le fixer !
De mes yeux suppliants et noyés de tristesse,
Vainement j'ai parlé du passé qui l'oppresse
Et qu'elle voudrait effacer.

Les a-t-elle oubliés sans remords et sans peine,
Ces éternels serments d'un jour,
Dont rien ne prédisait la durée incertaine,
Et qui versaient alors de son âme en la mienne
Tant d'espérance et tant d'amour !

Cette ivresse, ces vœux n'étaient donc qu'un mensonge
Créé par un rêve insensé ?
Faut-il donc au réveil, comme au sortir d'un songe,
Jeter loin de mon cœur ce poison qui le ronge
Et que sa main avait versé ?

Non, je n'aimerai plus. Mais si mon cœur chancelle,
D'un vague désir oppressé,
Semblable au nautonnier qui guide sa nacelle
Et suit des yeux au ciel son étoile fidèle,
Je regarderai le passé.

A M. M. M.

Tu demandes pourquoi je garde le silence,
Pourquoi mes yeux rêveurs se fixent sur les tiens,
Pourquoi je semble avoir oublié ta présence,
Oublié notre amour et nos doux entretiens?

C'est que la volupté dont mon âme est remplie
En mille ardents transports est prête à déborder,
Et qu'avant d'éclater tout mon cœur se replie,
Avare de trésors qu'il s'épuise à garder!

Prends mes mains dans tes mains : comme elles sont [brûlantes!]
Mets ton front près du mien, et ton cœur sur le mien :
Contacts voluptueux, caresses délirantes,
Battements étouffés qui ne te cachent rien !

Oh ! c'est ainsi qu'en vain mon pauvre amour se voile!
Mon silence ne peut en éteindre l'ardeur :
Il suffit d'un rayon pour trahir une étoile ;
Il suffit d'un soupir pour dévoiler un cœur.

MON AMOUR

Dès que je parais à ta vue
Si tu te sentais tressaillir,
Et qu'une langueur imprévue
Près de moi te fît défaillir ;

Si tes yeux, mourants de tendresse,
Pour moi seul, pouvaient s'animer ;
Que chaque nouvelle caresse,
Chaque baiser te fît pâmer ;

Sans moi, si tu ne pouvais vivre ;
Si pour toi, ma vie était tout ;
Et que ta pensée à me suivre
S'acharnât toujours et partout ;

Si tu vivais de mon haleine,
De mes regards, de mes soupirs,
Et qu'au seul contact de la mienne
Ta main devinât mes désirs ;

Qu'autour de toi, dans mon absence,
Tout parût sinistre et troublé

Et qu'il suffît de ma présence
Pour que ton cœur fût consolé ;

Eh bien ! si le ciel favorable
Accomplissait ces vœux ardents,
Si cet amour inconcevable
Remplissait ton âme et tes sens ;

Je le jure à ce Dieu lui-même
Qui voit mes désirs superflus,
Tu m'aimerais comme je t'aime....
Et moi.... je t'aimerais bien plus !

MES ÉTRENNES A L...

« Demandez au hasard, m'avez-vous dit, cruelle !
« Lui seul sur mon chemin peut conduire vos pas. »
Déjà depuis un mois vainement je l'appelle:
Le hasard ne me répond pas.

Cependant à mes vœux la saison est propice ;
Les rigueurs de l'hiver ne durent plus longtemps,
Et pour qu'au nouvel-an chacun se réjouisse,
Le soleil nous sourit comme aux jours du printemps :
Et tout le monde sort, excepté vous, dans Nîme !
Mais que faites-vous donc? vous brodez! vous brodez!
Si l'amour du travail à tel point vous anime,
Dites-moi seulement ce que vous attendez
De ce zèle maudit dont je suis la victime !

Vous brodez! Eh! bien soit : entre nous, c'est bien fait!
Mais le travail fini, le cœur est satisfait !
Au moins, ne faut-il pas un peu reprendre haleine?
Le corps se lasse vite ; on sort, on se promène.
Jadis vous me disiez souvent que la Fontaine
Présentait quelque attrait à vos regards rêveurs,
Que vous aimiez ses eaux, ses sentiers et ses fleurs :
Vous n'y venez jamais depuis une semaine.

Revenons au présent.
Je voulais d'un Toppfer vous faire le présent !
D'un Toppfer illustré par lui-même, et je pense
Que vous auriez daigné sans crainte l'accepter,
Du moins j'avais ainsi fondé mon espérance ·
Mais avant de l'offrir il fallait l'acheter !
Je possédais dix francs : pour moi c'est quelque chose !
Pour d'autres ce n'est rien ! Excusez-moi si j'ose
A de pareils détails un moment m'arrêter.
Au lieu de vous donner un livre bleu, noir, rose,
Doré sur tranche et que vous pourriez refuser,
Je vous offre ces vers ; peut-être à tort, j'espère
Qu'ils pourront un instant au moins vous amuser !
Mais j'oubliais Toppfer, son livre et le libraire.
Vous savez que pour mieux attirer le chaland,
Aux approches du jour de l'an,
Le moindre boutiquier expose avec talent,
Devant sa porte, au moins autant de marchandise
Qu'il en a dans son magasin.
Je regardais partout, mécontent et chagrin,
Ne voyant nulle part et sans grande surprise,
Que sots livres d'enfants, romans et balourdises,
Reliés en peau de chagrin.
Enfin, entre un Perrault et des chansons grivoises,
Je vois briller ces mots écrits en lettres d'or :
Nouvelles Génévoises.
Hélas ! je crois les voir encor !
Vous jugez de ma joie ! Alors dans la boutique,
J'entre fier comme un matador.
Le libraire s'approche, empressé. Je m'explique.
Il va chercher le livre ; il me le vante fort :
« Le livre est illustré. — Par Toppfer ? — Par lui-même. »

Je l'ouvre, c'est cela! Dans mon plaisir extrême
Et comme si déjà je l'avais acheté,
Je le parcours, je le feuillète,
J'admire à loisir sa beauté,
Tout me plaît, tout me charme, et je suis enchanté.

Le libraire attendait que j'en fisse l'emplette.
Il me complimentait sur mon goût. De plaisir,
Je le voyais sourire et sa figure gaie
Montrait que tout allait au gré de son désir.
A me rendre de la monnaie,

Il semblait déjà prêt. « Le prix, dis-je ?— Oh ! pour rien !
Vingt francs. Je ne veux pas, monsieur, croyez-le bien,
Vous surfaire.—Vingt francs?—D'ailleurs c'est à prix fixe! »
Et moi, tout stupéfait, muet, le regard fixe,
Devant ce doux espoir qui de moi s'envolait,
Je fouillais vaguement et sans rien lui répondre
Dans la poche de mon gilet !
Je croyais que l'argent sans doute allait y pondre

En excuses je fus forcé de me confondre,
Lui demandant pardon de l'avoir dérangé,
Et lui, l'impertinent! des pieds jusqu'à la tête
Me toisait d'un regard tout de mépris chargé,
Comme si pour n'avoir pu faire cette emplette,
Je devais m'incliner devant ce malhonnête,
Et m'estimer heureux de n'être qu'outragé.

La résignation maintenant m'est venue.
Déjà trop malheureux de vous avoir connue,

Ce n'est pas un cadeau qui peut me faire aimer
Ces quelques vers sans art qui naissent sous ma plume
Auront assez de prix, s'ils peuvent vous charmer.
Acceptez-en l'étrenne et, suivant la coutume,
Qu'il vous paraisse doux de vous y conformer.

D'ailleurs ce jour n'est pas chez tous comme le nôtre:
On donne d'une main ce qu'on reçoit de l'autre.
Mais ce qui vient du cœur ne peut pas s'échanger.
En échange, de vous, tout ce que je désire,
C'est un regard ami, c'est un mot, un sourire !
Je ne suis plus pour vous sans doute un étranger!
Un mot comme autrefois, comme autrefois, madame,
Est-ce beaucoup ou peu ce que je vous réclame?
Pourquoi donc me l'avoir si souvent refusé ?
Oh ! soyez bonne, ayez de la pitié dans l'âme,
Raccommodez ce cœur que vous avez brisé !

Je finis en riant ! cette belle journée
Doit gaîment commencer l'année.
Riez bien de mes vers ! nous tous, poètaillons !
Nous avons tant soit peu la cervelle toquée.
Malgré les coups de pied que nous nous épargnons
Et les coups d'encensoir qu'au nez nous nous donnons,
La plupart à Bicêtre ont leur place marquée.
En attendant que je devienne fou,
Fou d'amour et de poésie,
Qu'à force de rimer je me rompe le cou,
C'est vous que pour chanter sur mon luth j'ai choisie.
Chanter et luth : voilà les seuls mots usités

En pareil cas ! n'allez pas, je vous prie,
Quand de me faire aimer par mes vers j'ai l'envie,
Me répondre sans courtoisie
Que c'est absolument comme si je chantais.

Je m'aperçois trop tard que je fais presque un livre
Qui ne vaut pas, hélas ! trois phrases de Toppfer !
Mais quand la rime court, madame, il faut la suivre :
Elle nous tient liés à des chaînes de fer !
Au jour de l'an, d'ailleurs, on ne peut être chiche :
Chaque amoureux s'épuise en achats superflus !
Mais ces vers si nombreux, quand vous les aurez lus,
Vous n'en serez guère plus riche,
Moi guère plus pauvre non plus !

Janvier 1856.

GANDINS & COCOTTES

Si la garde mobile et la cocotterie
N'empêchent pas encor qu'en France on se marie,
Hâtez-vous, jeunes gens, cessez de vous tromper.
L'amour, en célibat, n'est qu'une coucherie,
Une auberge où chacun à son tour vient frapper,
Pour payer cher le droit de se faire attraper.

On dore vainement ses amours de jeune homme,
Pour ne pas avouer qu'on a choisi trop bas.
Pourquoi perdre son temps à chercher loin, en somme,
Celle qui doit rester une heure entre vos bras?
Pressé d'aimer au jour le jour, on en prend comme
D'un plat de table d'hôte, et l'on est vite las.

Quels mots vides et doux! que de fausses extases!
Que de réveils soudains, songes interrompus,
Fronts pâlis, yeux éteints, corps lassés, cœurs repus;
Satiété courant après des paraphases;
Rhétorique sceptique enveloppant d'emphases
Le sens des mots divins que l'on ne comprend plus!

Ainsi, courant toujours de la blonde à la brune,
De la brune à la blonde, ardent et désiré,
Vous fatiguant en vain, n'en contentant aucune,
Vous jetez à vos sens un cri désespéré,
Et ne pouvez jamais atteindre cette lune
Que promet à l'amour l'idéal adoré.

Septième ciel, foyer d'ivresse incandescente,
Où la nuit conjugale à perpétuité
Retrempe sa vigueur et sa sérénité!
Toi que cherchait Don Juan à travers la tourmente,
De la grotte au harem, rêve de l'innocente,
Dans l'éternelle joie éternelle beauté!

Sphère étrange où l'amour dans la pudeur se drape!
Vous désirez ce ciel? l'avez-vous mérité?
Quand un ballon s'élève, on ferme sa soupape,
De peur que de ses flancs trop gonflés ne s'échappe
Le gaz, fluide appui de sa légèreté:
Dans un ballon percé nul n'est jamais monté.

La force ne s'acquiert que par l'économie;
Le prodigue s'épuise au hasard à semer,
Sans labour, sur un sol où rien ne peut germer.
N'entendez-vous jamais comme une voix amie
Qui semble dire en vous: Canalise ta vie,
Aime une honnête femme, et tu sauras aimer?

Pourquoi mener de front quatre intrigues nouvelles?
Pourquoi jeter ta sève aux pieds de ces donzelles?

Est-ce pour qu'on t'appelle un aimable vaurien?
Et tu traînes ta vie aux vents froids des ruelles;
Toi qu'en un lit bien chaud fatiguerait si bien
Une épouse exigeant un baiser quotidien!

Aussi bien notre globe a perdu ses Hercules,
Et les pauvres amours qu'en nos embrassements
Nous serrons sur nos cœurs, chauds de raffinements,
Nous rendent en soufflant nos baisers minuscules.
Qu'aurait dit Messaline à ces frêles amants
Qui, pour une caresse, avalent dix pilules?

Quel beau rôle à tailler dans l'Amour Médecin!
Nos gandins, en dépit de toute poésie,
Ont pour le dieu Mercure un culte trois fois saint,
Et traînent après eux toute une pharmacie.
La santé rayonnait sur le front d'Aspasie;
Lovelace était pur, et Don Juan était sain.

Mais nous, qui nous parons d'un manteau de jeunesse,
Enfants dégénérés et précoces vieillards,
En mépris du vieux temps aux rires égrillards,
Nous dédaignons l'amour, la chanson et l'ivresse;
Usés par les excès, en proie à la tristesse,
Infirmes, à vingt ans, nous nous faisons paillards.

Et qui donc médira de la Grèce et de Rome,
Des jardins de Caprée et des jeux de Néron?
La cité phocéenne a beau lever le front,
Son dos s'empuantit des odeurs de Sodome,

Et, tout comme à Lesbos, les filles en viendront
A vouloir une femme et les garçons un homme.

De honte! il n'en est plus; les vices sont publics;
Des flancs de Cléopâtre, où dorment les aspics,
Le poison se répand, et vous tue au passage.
La tête haute, ainsi qu'un soldat au pillage,
La débauche s'en va, promenant ses trafics,
Et ne respecte plus ni le sexe ni l'âge.

Ah ! le mal est si grand que l'on n'en parle plus!
A quoi bon surveiller, régir, parquer les filles?
Pourquoi les reléguer dans les quartiers perdus?
Imposer à leur seuil la lanterne et les grilles?
Et marquer au théâtre, en vaines estampilles,
La place des vertus et des demi-vertus?

A quoi bon? S'il suffit, pour surmonter ces digues,
De l'or, du bras, du nom d'un sot de vingt-un ans!
La trouvaille est facile et coûte peu de brigues;
Ces dames ont toujours, dans nos enfants prodigues,
Des protecteurs en pied, des chevaliers errants,
Qui signent le registre au nez des grands parents.

Comme on abuse alors des libertés conquises!
Comme on foule en piaffant le trottoir balayé
Par la robe de moire aux couleurs indécises!
Et qu'alors le métier deviendrait bien payé,
Si la bourgeoise aussi n'en avait essayé,
Comme sous la régence avaient fait les marquises!

Quel temps ! le sens moral s'est si bas affaissé
Qu'on ne regarde plus où la honte a passé.
La luxure partout se débite et s'étale;
La rue est un grand lit. L'honnête femme, pâle,
N'ose plus s'arrêter, marche d'un pas pressé.
Tout se sait, tout se voit, rien ne fait plus scandale

La nuit, le gaz stoïque éclaire de ses feux
Ce monde où tout est faux, cheveux, bijoux, dentelles,
Hormis l'or de Manon, qui passe à Des Grieux.
Joueurs de baccarat, joueuses de prunelles,
Gandins poussifs, boursiers, chevaliers de ruelles,
Pas un visage honnête où reposer ses yeux.

Et tout ce monde, beau d'une beauté factice,
Court la joue empourprée et les cheveux au vent,
Rit, danse, aime, s'enivre au bord du précipice,
Si beau que la pudeur vers ces attraits du vice
Lève ses yeux de vierge et s'éloigne en rêvant.
Ah ! la femme de Loth se retourne souvent !

Puis le soleil éclaire, à son tour, de ses flammes
Ce même monde impur où les corps vont sans âmes;
Mais le fard sur la joue incruste la pâleur ;
Le regard est sans vie et le front sans couleur;
Et toujours on rencontre ensemble, sans pudeur,
Et les petits gandins et les petites dames.

La police sur vous tient ses yeux paternels;
Le trottoir est à vous, dès vos heures venues;

Trottez, chassez en paix, filles entretenues;
La morale, abdiquant ses grands airs solennels,
Regarde se dresser partout, au coin des rues,
Votre lit qu'ont doré nos vices éternels.

Mais qui distinguera nos filles de ces gueuses,
Si nos fils vont ainsi les traînant sous leurs bras?
Quel frère peut conduire aux demeures pieuses
Sa sœur qui, chaste enfant, entendrait sur ses pas
Dire : C'est sa maîtresse! O mères vertueuses!
Par respect, vos enfants ne vous salueront pas.

Où se cacher? où fuir cet ignoble spectacle?
Où se purifier de ces contacts boueux?
Où chercher la pudeur devenue un miracle?
Dans quel palladium, digne de nos aïeux,
Mettrons-nous à l'abri, le jour de la débâcle,
L'espoir et l'avenir d'un pays glorieux?

Ce n'est pas la vertu, mais le patriotisme
Qui nous inspire, à nous, ces amères clameurs,
Car il nous semble ouïr de lugubres rumeurs;
Nous sentons sous nos pieds sourdre le cataclysme,
Et pour le conjurer, notre impuissant civisme
Ne trouve que deux mots : le travail et les mœurs.

Mais j'oubliais que l'âme, où la soif de l'or prime,
Perd vite du travail la mâle dignité.
Par des chemins semés de fleurs, pauvre victime
Que l'on mène en chantant à la servilité,

L'homme s'enivre, oublie et tombe ; dans l'abîme
Son honneur avec lui roule précipité.

Quoi! travailler, quand l'or est gisant dans la boue!
Sans doute, on se salit les mains, mais on le prend.
Quoi ! garder sa vertu, quand la vertu se vend.
Quels marchés ! tout se vend. Quels tripots! tout se joue.
L'immense tapis vert sur la France s'étend ;
La fortune y promène incessamment sa roue.

La faute en est à vous, écrivailleurs maudits,
Poëtes, romanciers, dont les muses infâmes,
Comme au siècle d'Auguste ont dégradé les âmes!
Ovide, Horace ! Allons ! chantez comme jadis,
Chantez, puisque vos chants sont encore applaudis,
Les faiblesses des dieux, le Falerne et les femmes.

Mæcenas atavis edite regibus!
Tes vers sont beaux, vraiment, mais ton cœur, ô poëte!
Est si plat que Mécène y peut marcher dessus;
Vois, ton patron sourit, tes vers sont bien reçus;
Demande une villa, mendiant, fais ta quête;
La honte des Romains vaut le prix qu'on te jette.

Et toi qui te raillais des hommes et des dieux,
Toi qui perdis si vite, en tes amours fatales,
Les faveurs et les dons des mains impériales,
Au fond de la Scythie, exilé soucieux,
Entends dans ta cabane, à travers les rafales,
Les cris de la patrie et la plainte des cieux!

L'histoire te condamne, en flétrissant Auguste;
Tu deviens son complice et ton exil fut juste.
Toi seul osas lier d'un distique moqueur
Les héros et les dieux sur le lit de Procuste,
Les montrer nus, meurtris, déchus de leur grandeur,
Et d'un antique culte éteindre la ferveur.

Ils ne te plaignent pas, ni Pouschkine ni Dante,
Ni le plus grand de tous, celui qui plane encor
Au plus haut de l'exil, d'où sa pensée ardente,
Ainsi que d'un cratère éclate en gerbes d'or,
Et jusqu'aux cœurs des rois apporte l'épouvante,
Le poëte rêvé par le pauvre qui dort.

Lui seul du misérable a sondé la souffrance;
Quand il chante pour lui, toutes les autres voix,
Honteuses, à l'écart, se taisent à la fois.
Chante encor; tu nous rends notre belle espérance;
Libre et plus haut que nous, il semble que tu dois
Interroger le ciel et veiller sur la France.

De tes concitoyens ne désespère pas;
Dans la nuit du tombeau, sous le poids de ses chaînes,
La morte ressuscite et le sang dans ses veines
Renaît enfin avec la force dans ses bras;
Ils sont passés les jours des tentatives vaines;
Pour ne plus reculer nous marchons pas à pas.

Quand la pensée humaine est lasse de produire
Des chefs-d'œuvre châtrés par les doigts des censeurs,

Et que, nouveau Saturne impuissant à détruire,
Elle les rapetisse au vil niveau des mœurs;
Quand l'homme s'effémine et quand l'air qu'il respire
S'imprègne mollement d'énervantes senteurs;

Quand le génie humain, au séjour du tonnerre
Ne pouvant plus planer du vol de l'aigle altier,
Les yeux vers le soleil s'affaisse tout entier,
Et comme un passereau piaille en rasant la terre;
Quand le juste et le fort, le savant et l'austère
Cherchent l'ombre ou l'exil dans la nuit d'un sentier;

Quand le bruit de l'orgie, immonde et colossale,
Hélas! couvre la voix de la pudeur qui râle;
Tandis que sur le corps d'un grand peuple abattu
Un vil histrion, d'or et de pourpre vêtu,
Chante en vers applaudis la facile morale,
Et raille en se soûlant l'amour et la vertu;

Quand une nation sans murmurer supporte...
. . . . . .
C'est que la liberté se meurt! Non, elle est morte!

Elle est morte en tendant ses bras ensanglantés,
Non vers ceux qui l'avaient défendue ou trahie,
Mais vers nous qui dormions, enfants, dans la cité.
Céleste vision, trop vite évanouie,
Son image est restée en notre âme éblouie,
Et nous cherchons la place où brillaient ses clartés.

Nous voici devenus, en grandissant, des hommes.
L'histoire, à l'horizon, nous montre de la main
L'aurore des grands jours, qui peut surgir demain.
Cet espoir nous console en l'abîme où nous sommes,
Et nous laissons passer, comme de vains fantômes,
Les vautours acharnés sur le génie humain!

LES VOIX DU PEUPLE

Enfant du peuple, issu d'une obscure famille,
Ne devant qu'au travail et des jours et des nuits
Le peu que je dois être et tout ce que je suis,
J'aime l'ombre et je hais la vanité qui brille.

Et dans cette ombre austère où courent s'abriter
La liberté, les mœurs, la vertu plébéienne,
En attendant que l'aube ou le grand jour revienne,
J'ouvre un livre où l'histoire enseigne à méditer.

Or, dans ce que je lis, comme en mon existence
Je retrouve mon âme et la vois s'élancer,
Combattre et tour à tour s'élever, s'abaisser...
Ame de plébéien qui gémit et qui pense.

Elle porte des fers qu'elle rompra demain,
Et toujours misérable et toujours indomptée,
Mord le joug qui l'opprime, esclave révoltée
De ces mille tyrans qui se donnent la main.

Partout où l'âme humaine est en spectacle et souffre,
Enorme écrasement des petits par les grands ;

De Nemrod le chasseur aux derniers conquérants;
Partout où de la mort le mal nourrit le gouffre,

Je reconnais ma plainte et ma rébellion.
Le cri de Spartacus, de Christ et de Socrate,
Comme un écho vivant dans ma poitrine éclate,
Et je sens sourdre en moi la révolution.

Partout du sang, des lois cruelles, des entraves,
Une lutte sans fin, un incessant effort;
L'humanité veut vivre et repousse la mort;
Et partout les tyrans écrasent les esclaves.

Mais on voit s'affermir leur domination
Sur tant de pauvreté de principe et d'idée,
Qu'il faut d'aveuglement être bien possédée
Pour en subir le joug, quand on est nation.

Lequel est le plus fort, le plus grand, le plus digne,
Ou du peuple ou du chef qui sur lui veut régner?
Qui des deux doit servir et qui doit ordonner?
La raison a parlé! que l'orgueil se résigne.

Le peuple est souverain. S'il lui plaît d'investir
D'un titre ou d'un mandat que son pouvoir partage
Quelques grands citoyens élus par son suffrage,
Ce que son pouvoir crée, il peut l'anéantir.

Le droit de travailler pour soi, de vivre libre,
Egaux devant la loi nous appartient à tous.

Nous travaillons pour ceux qui gouvernent pour nous
Et la justice en vain cherche son équilibre.

Ah! si nos gouvernants nous avaient enseigné
Que le pauvre a pour lot l'éternelle misère
Et qu'humble il doit ramper ainsi qu'un ver de terre,
. . . . . .

Mais ils nous ont donné l'universel suffrage.
Depuis quatre-vingts ans, sur le marbre et l'airain,
Ils ont gravé le nom du peuple souverain,
Fondé le droit nouveau, renversé le vieil âge.

Des paroles de Christ ils se sont souvenus :
Fraternité. Grand mot. A la raison humaine
Ils ont fait un appel et délié sa chaîne.
Ils ont dit aux penseurs : Soyez les bienvenus!

Ils ont dit qu'ils voulaient émanciper, instruire,
Moraliser. Chacun, citoyen et soldat,
Serait mis au niveau de ce double mandat.
Le servage du corps, ils devaient le détruire.

Et le peuple gémit sous les mêmes fardeaux!
S'il vit, angoisses, faim, sueur, deuil, infortune!
S'il meurt, il est couché dans la fosse commune :
Sa souveraineté finit avec ses maux!

Il vient un jour, où las d'espérer et d'attendre
La liberté qui marche à pas lents dans la nuit,
Loin des chemins sacrés le plébéien s'enfuit.

Comme si dans la tombe il se sentait descendre,
Il s'arrête, il se couche, il déplore son sort,
Et maudit l'espérance en appelant la mort.

Autour de lui tout est silence et solitude.
D'un implacable azur le ciel paraît peser
Sur la terre et vouloir de son poids l'écraser.

La torpeur se répand avec la languitude
Dans l'atmosphère lourde où tout semble implorer
Le soleil dont le feu brûle au lieu d'éclairer.

La plante se dessèche et penche sur sa tige,
Le fruit tombe, la fleur s'effeuille et se flétrit.
L'oiseau morne se tait, la source se tarit.

La nature a perdu sa grâce et son prestige,
Tout agonise et meurt dans un calme effrayant.
Soudain la foudre brille et gronde à l'orient.

*
* *

Emblême de la force, ô peuple, ô majesté,
Que je souffre à te voir te vautrer dans la boue,

Toi qu'on flatte à l'égal des rois et qu'on bafoue
Quand sur ta large épaule au faîte on est monté!

De tes puissantes voix qu'on capte le suffrage!
De tes robustes bras qu'on arme la fureur!
Qu'on te lance à l'assaut des abus du vieil âge,
Pour exploiter la force en semant la terreur!

Peuple, bouc émissaire éternel de l'histoire,
Chargeant ton cou des fers que l'on t'a fait briser,
Vainqueur, de ton triomphe on te vole la gloire;
Vaincu, dans ta défaite on te laisse écraser!

Ils t'ont dit que la force était la loi suprême
Et que le plus grand nombre a le droit d'ordonner.
Sur ton auguste front mets donc le diadème;
Si le plus fort est roi, c'est à toi de régner.

Lève-toi; de la force indomptable victime,
Montre comment l'agneau se transforme en lion.
Que ta dolente voix qui gémit dans l'abîme
Jette le cri tonnant de la rébellion.

***

Peuple, il ne suffit plus de la force et du nombre;
Pour vaincre, il faut l'idée. Ah! connais mieux ton sort.

Tu nourris en toi-même un ennemi plus fort
Qui te frappe sans cesse et marche dans ton ombre.

Il te laisse ignorer ce que tu dois savoir ;
Pour toutes les horreurs, il t'ouvre des écoles ;
Il invoque ton nom en des discours frivoles
Qui te vantent ton droit et jamais ton devoir.

Ton plus grand ennemi, c'est ta propre ignorance.
Instruis-toi, travailleur, chasse-la de ton sein ;
Sinon la liberté perdra toute espérance,
Voyant l'atelier vide et le cabaret plein.

DÉCOURAGEMENT

Away! Away!
Lord Byron.

Il me semble aujourd'hui que la nuit m'environne;
Je cherche autour de moi mes amis : je suis seul.
A de tristes pensers mon esprit s'abandonne,
Et mon corps engourdi gît comme en un linceul.

Dans une armée en fuite, un blessé qu'on entraîne
Sent que la vie échappe à son corps en lambeaux :
Il se couche au milieu du chemin, sans haleine,
Et dit : « Je veux mourir sous les pieds des chevaux! »

Et moi je veux mourir! car ma vie est stérile,
Et ma force s'épuise, et je marche, éperdu,
Sans but et sans appui : vienne la mort agile;
Elle me trouvera sur la route étendu.

Je ne la fuirais point, j'irais au-devant d'elle;
Je serais le premier moi-même à la chercher
Comme un amant poursuit son amante et l'appelle;
Mais, hélas! je n'ai plus la force de marcher.

O toi, qui m'as créé d'un souffle de ta bouche,
Qui m'as lancé sans dire où je dois aboutir,
Sorti de ton néant, fais que je m'y recouche,
Si d'un souffle tu veux aussi m'anéantir.

Depuis que de mes pieds secouant la poussière,
A chaque pas nouveau tu me vois chanceler,
Sans aplanir la route et sans combler l'ornière,
Au moins si je savais jusqu'où je dois aller !

Dieu sinistre, ennemi de notre race humaine,
Sommes-nous en spectacle à ta divinité ?
Dans le cirque du monde où ta main nous promène,
Te sens-tu satisfait de notre agilité ?

Nous nous tuons fort bien ! même avec des paroles;
Nous enterrons si bien nos morts... avec des mots.
Pour toutes les horreurs nous ouvrons des écoles,
Et puis nous t'invoquons avec tant d'à-propos !

Et tu ne frémis pas ni de voir ni d'entendre
Cette mêlée où coule un sang à flots versé...
Il me semble pourtant, sans avoir l'âme tendre,
Qu'à ta place, ô mon Dieu ! moi, j'en serais lassé.

. . . . . .
. . . . . .

Du sang, toujours du sang ! La pâle humanité
A l'autel du progrès s'épuise en sacrifice

Et tarit vainement, pour le rendre propice,
La source de la vie en son flanc dévasté.

O Dieu ! ne serais-tu qu'une exécrable idole ?
A nos cris de douleurs ta puissance s'endort
Tu nous promets la vie et nous donnes la mort
Réveille-toi ; l'espoir avec la foi s'envole.

L'arme que tu forgeas s'est brisée en nos mains.
N'avons-nous pas assez frappé ? Sous les décombres
N'avons-nous pas assez péri, pauvres humains ?
Ne nous aurais-tu fait combattre que des ombres ?

Descends du piédestal que nous t'avons dressé !
Viens lutter avec nous, ou l'ardent prolétaire,
Sur qui pèse le joug de ton sanglant mystère,
S'en va jeter aux vents ton autel renversé.

LE RÊVE D'UNE COURTISANE

LA RUE

Mes robes ! mes bijoux et mes meubles splendides,
Où sont-ils? Qui ? Moi ! moi ! dans la rue, en haillons !
Moi, toute seule ainsi sur ces pavés humides !
La nuit vient... et j'ai froid ! Est-ce un rêve? voyons !
Hier, j'étais au bal, avec lui ; ma pensée,
De ce nouvel amour caressant l'avenir,
Croyait voir le bonheur vers moi s'en revenir.
Il a fui loin de moi ; peut-être il m'a chassée !
Il disait qu'il m'aimait, tout à l'heure, à genoux ;
Il m'en faisait serment. Mais nous aime-t-on, nous ?
Lève-toi donc, et fais ton métier, pauvre femme !
Et puisque le mépris a refoulé ton âme,
Puisque tu ne peux plus te montrer au grand jour,
Va vendre aux débauchés ta longue nuit d'amour.
Il faut que tu sois belle, et souriante, et gaie ·
Ne pleure pas, les pleurs flétrissent la beauté ;
Sois belle, ton amant en tire vanité.

Le marché s'est conclu ; livre-lui ce qu'il paie ;
Qu'il ne se plaigne pas d'avoir mal acheté.
Oui, je suis courtisane ! oui, je suis Madeleine,
Aux yeux noirs veloutés, à la voix de sirène,
Aux cheveux blonds tombant en ondoyants anneaux,
Et je m'en vais offrir mon beau corps qu'on admire,
Mes regards, mes baisers, ma voix et mon sourire
A mille amants, toujours heureux, toujours nouveaux.

O mon âme, tais-toi, si je me prostitue !
Un baiser ne fait point rougir une statue,
Et mon corps est semblable au marbre inanimé ;
Mais, pendant que ma chair s'étale toute nue,
Mon cœur se voile et meurt de honte consumé.
Telle la douce vierge expire sur sa couche,
Quand un voleur d'honneur près d'elle s'est glissé :
Sacrilège assassin, de son désir farouche
Il profane ce sein que nul n'avait pressé,
Il salit d'un baiser sa lèvre virginale,
Sa passion la souille, ardente à s'assouvir,
Et la vierge sourit, car sur sa lèvre pâle,
La vie, en s'envolant ainsi qu'un souvenir,
Laisse ce doux sourire à son dernier soupir.

Et moi, mon corps sourit à l'insu de mon âme !

Mais lorsque dans mes bras je presse mes amants,
Quand je réponds, ardente, à leurs embrassements,
Du foyer qui s'éteint c'est la dernière flamme,
De l'orage qui meurt c'est le dernier éclair,
C'est la chair qui s'embrase au contact de la chair.

Les insensés ! je vois leurs yeux de pleurs humides
S'attendrir quelquefois en contemplant mon front,
Et rêveurs, le couvrant de caresses timides,
Ils semblent redouter de me faire un affront.
Ils ont en moi l'amante et non la courtisane.
S'ils découvrent mon sein, ils m'implorent tout bas
De ne point en rougir, de ne me plaindre pas,
De daigner condescendre à leur désir profane,
Comme si le plaisir fuyait devant l'amour ;
Ils murmurent : « Je t'aime ! » et n'est-ce pas étrange
Que la prostituée à chaque carrefour
Dix ans se soit traînée en son impure fange
Et qu'elle ait conservé, comme à son premier jour,
Sur son front, dans ses yeux, en un charmant mélange,
La pudeur de la vierge et la candeur de l'ange ?
Je peux donc les plonger en une douce erreur !
Viens, mon bien-aimé, viens reposer sur mon cœur :
Si la réalité vaut moins que le mensonge,
Nous fermerons les yeux pour faire un heureux songe,
Et tu t'endormiras sans demander mon nom,
Et tu me chériras, que je sois vierge ou non !
Je suis belle ! et là-bas ma couche est parfumée ;
Le ciel est pur ; la nuit d'étoiles est semée,
Et des fleurs du printemps la terre est embaumée.
Ne respires-tu pas un air voluptueux ?
Ne sens-tu pas l'ivresse inonder ta poitrine
Et ton cœur palpiter en bonds tumultueux ?
Viens et cède au bonheur que l'amour te destine ;
Mets ton cœur sur mon cœur, prends mes mains dans tes
Et demeurons ensemble, unis jusqu'à demain. [mains,
O nuit ! nuit de plaisirs, d'ivresse et de folie !
Volupté dont la coupe, incessamment remplie,

Fit de la terre un monde et fit de l'homme un dieu!
Verse dans notre corps tes effluves de feu,
Transporte-nous ensemble en ton brûlant empire,
Monde de joie étrange et d'infernal délire!
Tu peux appesantir nos membres épuisés,
Mais tu nous laisseras des sens inapaisés.
Que la nuit à la nuit succède et recommence!
Le jour a beau chasser l'ombre avec le silence ;
Mon lit mystérieux sous de pâles flambeaux
A replié le monde entre ses deux rideaux.

Ah! que je suis heureuse ! O mon amant je t'aime,
De l'éternel amour, moi l'éternel blasphème !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

II

LES DEUX MADELEINES

Mais quelle est cette voix qui raille ainsi mon nom?
Moi je suis Madeleine et non pas Madelon.

« Madeleine ! dis-tu ? Pauvre femme, es-tu folle ?
« Madeleine la belle et dont chacun raffole,
« Je la connais, je l'aime et ne te connais pas.
« L'or, l'hermine et la soie entourent son épaule ;
« Jamais sur le pavé ne hasardant ses pas,
« Madeleine ne sort qu'en brillant équipage ;
« Et toi sur les trottoirs accostant les passants,
« Tu couvres tes seins nus de haillons repoussants ;
« Et puis, femme, les pleurs ont flétri ton visage,
« La débauche et la faim t'ont marquée au passage,
« Et tu choisis la nuit pour vendre tes appas ;
« Mais tu les donnerais que l'on n'en voudrait pas.
« Vraiment ! elle rira, Madeleine la belle,
« Si je lui dis qu'ainsi tu t'es prise pour elle,
« Et qu'empruntant son nom, comme pour en parer
« Ta honte et ta laideur par la misère accrue,
« On te voit, dans la nuit obscure, te livrer,
« Mendiante impudique, aux baisers de la rue.
« Reste encore un instant, et tu la pourras voir
« Dans sa voiture assise et conduite au théâtre,
« Traverser en riant une foule idolâtre.
« Mais regarde ! Elle passe. Eh bien ! prends ce miroir.
« La belle courtisane a détourné la tête.
« Vite ! ramasse donc le sou qu'elle te jette.
« Ton rêve, tu le vois, n'a pas été bien long,
« Et Madeleine a fait l'aumône à Madelon. »

Mais qui donc es-tu, toi qui te ris d'une femme ?
Ne te reste-t-il plus nulle pitié dans l'âme,
Ou suis-je devenue un tel objet d'horreur
Qu'un homme tel que toi puisse, sans être infâme,

M'écraser de ma honte et me broyer le cœur ?
Donne-moi ce miroir, donne ! Mais qui te chasse ?
Tu peux rester ! Il fuit, je me sens frissonner !
Ne serais-je plus belle ? ai-je perdu ma grâce,
Et ne dois-je plus voir devant moi, quand je passe,
Tous les regards rêver, tous les cœurs se donner ?
Être belle, être reine, et traverser la vie,
Cueillant à pleines mains les fleurs de chaque jour !
De bonheur en bonheur, de folie en folie,
Courir resplendissante et de joie et d'amour !
Non, tu n'es pas fini, mon printemps, comme un rêve !
Quelle sinistre main aurait flétri ses fleurs ?
Quel souffle aurait terni ses vivaces couleurs ?
Et quand je sens mon cœur qui déborde de sève,
Faut-il ne plus aimer ? faut-il que tout s'achève ?
Faut-il passer sitôt des plaisirs aux douleurs ?
Je sens qu'à ma beauté je ne saurais survivre,
Et ce miroir me fait craindre la vérité

. . . . . .
. . . . . .

III

L'ORAGE

Déjà la nuit profonde en son obscurité
Dérobe à mes regards la route qu'il faut suivre
Je cherche vainement quelque vague clarté ;
Tous les bruits se sont tus, la ville ensevelie

Dans les ténèbres dort, et seul le vent gémit :
Mystérieuse horreur où l'âme se replie !
Où la nature en deuil sanglote, où tout frémit !
L'orage gronde au loin en menaçant les hommes ;
Sous mes pieds le sol tremble, et mourante d'effroi,
Je cours sans but. Grand Dieu! comme de noirs fantômes
Les arbres du chemin se dressent devant moi.
La rafale en fureur soulève la poussière,
Et, sous le ciel voilé traçant un noir sillon,
Déracine les bois et déchire la terre.
Je fuis ; le vent m'emporte avec son tourbillon ;
Partout, à mes côtés, je vois briller la foudre
Dont les fracas lointains réveillent mille échos,
Et les chênes altiers, terrassés, mis en poudre,
Tombent et vers la nue élèvent leurs sanglots.
Nuit maudite ! l'éclair à qui l'éclair succède
Seul à mes yeux lassés en révèle l'horreur,
Et le miroir s'éclaire à sa blanche lueur.
Ciel! Qu'ai-je vu? C'est moi, moi si vieille et si laide!
Ah! je sens que la vie abandonne mon cœur.

IV

LA CHAUMIÈRE

« Bonne femme, assieds-toi ; la table hospitalière
« Du pauvre laboureur ne manque pas de pain;
« Le Seigneur t'a conduite au seuil de ma chaumière;
« Sois-y la bienvenue et soulage ta faim.

« Mange : le pain du pauvre est la plus sainte aumône ;
« Il s'en prive lui-même et son cœur te le donne :
« Jamais sa charité ne songe au lendemain.
« Regarde autour de toi : ma famille est nombreuse ;
« Son travail la nourrit. Exempte de désirs,
« Chaque jour la retrouve enrichie et joyeuse,
« Et nous goûtons en paix de modestes plaisirs.
« Fier, heureux d'être père, au bout de la journée,
« Pendant les nuits d'hiver, j'aime surtout à voir,
« Aux heures du foyer, près de la cheminée,
« Tous mes enfants en rond autour de moi s'asseoir :
« Il n'en manque qu'un seul. Bonne femme, viens prendre
« Sa place vide! Hélas! de mes seules douleurs
« Écoute le secret, que je te veux apprendre :
« Déjà depuis cinq ans il fait couler nos pleurs.
« Nous avions une fille, elle était douce et blonde,
« Belle comme le jour, du nom de Madelon :
« Notre enfant préféré. Les hameaux à la ronde
« L'aimaient et l'appelaient la rose du vallon.
« Un jour — c'était alors la fête du village —
« Un étranger s'éprit d'elle et la fit danser ;
« Il lui parla longtemps en son brillant langage.
« Rêveuse, elle revint, ne cessant de penser
« Au beau danseur ; l'amour emporta son courage,
« Et notre pauvre enfant, ne pouvant plus dormir,
« Ne fit plus désormais que pleurer et gémir.
« Celui qui le premier lui dit qu'elle était belle,
« Et qui la séduisit, et qui nous la ravit,
« Ne sait point que sa mère, expirante loin d'elle,
« Est morte en l'appelant. Mais son père qui vit
« Ne lui pardonnera jamais. A cette porte
« La verrais-je frapper, la nuit, à demi morte,

« Mendiant comme vous, plus malheureuse encor,
« J'entendrais sans fléchir sa suprême prière :
« Fille cent fois maudite et qui tuas ta mère !
« Toi qui de notre honneur dévorant le trésor,
« Pour prix de tant d'amour nous laissas la misère,
« Trop longtemps a duré notre deuil, sans ta mort !
« Va-t'en d'ici, dirais-je, où n'est plus ta famille,
« Je ne suis plus ton père, et je n'ai plus de fille ;
« Va-t'en, prostituée, et poursuis ton destin ;
« Pleure à ton tour les pleurs que tu nous fis répandre,
« Et comme tu vécus, va mourir, va t'étendre
« Sur un lit d'hôpital, ou sur le grand chemin ;
« Et je la chasserais ! »
« — Après l'avoir maudite,
« Vous ne voudriez pas au moins lui pardonner ?
« Qui sait ? peut-être... Hélas ! pauvre fille séduite,
« Le remords près de vous la force à retourner.
« De la séduction innocente victime,
« Elle peut s'arrêter sur le bord de l'abîme
« Où la poussent toujours la misère et la faim ;
« Elle vous tend les bras ! Ah ! quel que soit son crime,
« Redonnez-lui la vie en lui tendant la main.
« Dites ! Si vous voyiez à vos pieds la coupable
« Qui prie et se repent et que la honte accable,
« Se traîner, gémissante et tremblante d'effroi,
« Vous suppliant tout bas de ne pas la maudire,
« De ne pas la chasser ; si vous l'entendiez dire :
« — Père, je me repens ! père, pardonne-moi !
« Je suis ta fille ! Eh quoi ! La voix d'une étrangère
« Pénètre votre cœur tout prêt à se calmer,
« Vos regards adoucis éteignent leur colère !
« Ah ! la fille séduite aurait encore un père

« Qui l'aime et vainement se défend de l'aimer.
« — Oui, je suis père encor ! mais où donc est ma fille ?
« Puis-je lui pardonner, près de moi sans la voir ?
« — Votre fille ! Demain, aujourd'hui, dès ce soir,
« Je peux la ramener au sein de sa famille !
« — Ah ! ne nous trompez pas ! Oh ! femme, hâtez-vous !
« — Mais son pardon au moins ! — Eh bien, je le lui donne.
« — O mon père, merci ! je suis à tes genoux.
« — Ma fille ! sur mon cœur, ce cœur qui te pardonne ! »

(Madeleine s'éveille en sursaut.)

V

RÉALITÉ

Elle est là, près de lui : sa bouche à demi-close
Murmure encore un mot inachevé ;
Le sommeil l'a surprise, en elle tout repose,
Hormis son sein par l'amour soulevé.
Comme elle est belle à voir ! comme elle s'abandonne
Dans ses bras ainsi qu'un enfant
Qui se laisse endormir par sa mère et s'étonne
Dès qu'elle s'arrête en berçant !
Mais sa bouche s'agite et s'ouvre, frémissante
Comme un oiseau qui cherche où se poser,
Et de ses bras unis l'étreinte caressante
Semble implorer un doux baiser.
Dieu ! quels tristes tableaux, apparus dans son rêve,
La font ainsi soupirer et gémir ?

Elle parle et sanglote, et crie et se soulève :
Effrayé, son amant la regarde dormir.
« Elle souffre, dit-il ; il faut que je l'éveille. »
Et pour la ramener à la réalité,
Il dépose en riant sur sa lèvre vermeille
Un long baiser chargé de volupté.
Ses yeux s'ouvrent soudain...
« Réveillez-vous, ma mie ;
« Madeleine, tournez vers moi votre regard.
« Qu'aviez-vous à pleurer ainsi, toute endormie ?
« Vous aurais-je causé du chagrin, par hasard ?
« — Non, mon ami ! Dis-moi ? Suis-je toujours jolie ?
« J'ai rêvé que j'étais laide... — Quelle folie !
« Ce rêve, en vous troublant, vous a même embellie.
« — Tant mieux ! N'y pensons plus ! Quel affreux cau-
[chemar ! »

FIN DES ŒUVRES POSTHUMES DE GASTON CRÉMIEUX.

TABLE

A Madame Gaston Crémieux, lettre de Victor Hugo.
Notice, par A. Naquet 1
Impressions d'un condamné a mort 19
Rimes de prison 45
A ma Noémi 47
A Clovis Hugues 48
A Théodore de Banville 49
Le fort Saint-Nicolas 50
Le neuf thermidor, ou la mort de Robespierre 53
Avant les mauvais jours 233
Sous les toits 235
Les serments 237
A M. M. M. 239
Mon amour 240
Mes étrennes à L. 242
Gandins et cocottes 247
Les voix du peuple 257
Découragement 263
Le rêve d'une courtisane 266

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT. 41. rue J.-J.-Rousseau (Cl.)

LIBRARY
OCT
16
1952
UNIVERSITY
OF
ILLINOIS

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY